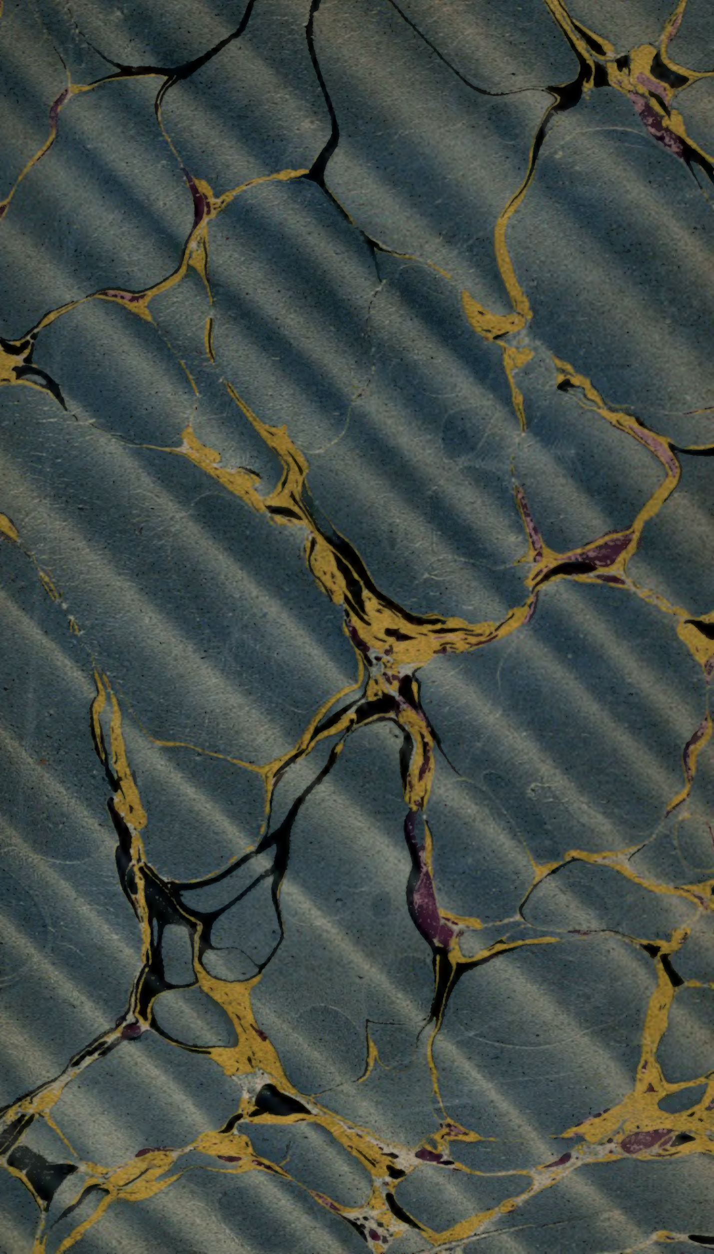




LE

FILS A PAPA

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

TOUT POUR L'HONNEUR	1 vol.
MARINS ET SOLDATS	1 —
LES MONDAINS	1 —
GLADYS	1 —
CONFIDENCES D'HOMMES	1 —
NOTES SUR LA NORVÈGE	1 —
LE FESTÉJADOU	1 —
JE DEVIENS COLON	1 —
Ô MON PASSÉ	1 —
LES AMANTS BYZANTINS	1 —
NOS FILS *(Que feront-ils ?)*	1 —
NOS FILLES *(Qu'en ferons-nous ?)*	1 —
JEUNES AMOURS	1 —
LE BILAN DU DIVORCE	1 —

L'ÉPOPÉE DU SUD :

LE MAÎTRE DE L'HEURE	1 —
GENS DE POUDRE	1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8234-4-00.— (Encre Lorilleux).

HUGUES LE ROUX

LE

FILS A PAPA



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3



AU DOCTEUR S. POZZI

Hommage de mon admiration, de mon affection et de ma gratitude.

H. L. R.

LE FILS A PAPA

I

MONSIEUR DE LA MARE

Il y avait, dans une ville des bords de la Manche nommée Port-Neuf, un négociant d'importance qui se faisait appeler M. de La Mare. Il n'était point noble, malgré les deux particules qui précédaient son nom et qui s'en étaient détachées à l'époque de son mariage. En face de soi-même, M. de La Mare s'étonnait de cette injustice du destin. En effet, ses sentiments étaient loyalement conservateurs, aveugle son respect pour les institutions d'un passé qu'il connaissait fort mal, congénitale sa

défiance pour toutes ces innovations de l'esprit moderne que certains qualifient de « progrès ».

La villa qu'il habitait, un peu au-dessus de Port-Neuf, dominait la cité avec ses cheminées d'usine, la mer avec sa bordure de navires. Les murs en étaient solides. La salle à manger avait été conçue pour recevoir de nombreux convives et pour encadrer agréablement de longs repas. Le salon, très vaste, très propre à la danse, ouvrait par trois baies sur une véranda de glycines. On y remarquait des intentions de style, encore que le Louis XV y coudoyât le Louis XVI et l'Empire le style Louis-Philippe. Ce salon — dans sa cacophonie un peu prétentieuse — était meublé à peu près de la même façon que le cerveau de M. de La Mare.

Tout le reste de la demeure indiquait un confortable réel, sans clinquant : les tapis étaient profonds, l'argenterie lourde, la cave savamment conduite. Le parfum de cigares exquis pénétrait les tentures ; les domestiques ne portaient point de livrées sottement tapa-

geuses ; mais tous arrondissaient avantageusement leur pelote, et, sous couleur d'ancien dévouement, vivaient, dans cette maison grasse, comme en Pays de Cocagne.

On n'apercevait pas aux murs ces portraits au pastel qui, bons ou mauvais, sont l'ornement des châteaux. En effet, le père de M. de La Mare avait trop travaillé, sa vie durant, pour trouver le loisir de se faire peindre.

On avait vu avec admiration ce négociant modèle élever une fortune considérable par des moyens dignes d'estime. Quand il était mort, en pleine vigueur, comme un lutteur dans l'arène, il avait traîné tout Port-Neuf derrière son corbillard. La ville avait salué, en ce disparu, le représentant d'une génération d'hommes qu'on n'espérait plus revoir, et qui avait été l'incarnation même des vertus du tiers état.

M. Édouard de La Mare, le fils, avait pris l'initiative d'écrire en trois mots ce nom que M. Delamare, le père, signait en un seul. Pour le reste il n'avait hérité ni des capacités du défunt, ni

de son zèle au travail. De bonne heure, on l'avait tiré du collège pour le mêler à la vie des affaires. On s'y était mal pris pour les lui faire aimer. En effet, vis-à-vis de son fils comme de ses employés, M. Delamare, le père, pratiquait les rudes façons des maréchaux de l'Empire à l'endroit des recrues. Il les faisait vivre dans un perpétuel tremblement de ses colères. Il disait volontiers, entre deux bourrasques :

— Je laisserai à mon crétin de fils une affaire qui marchera toute seule! Je lui demande de s'en occuper le moins possible... Il mettrait des bâtons dans les roues...

M. de La Mare, en trois mots, s'était appliqué à respecter la volonté de son père sur ce point comme sur les autres.

Deux fois par jour, il descendait en ville : le matin, pour fournir à ses chevaux une occasion de sortie; le soir, pour signer son courrier, qu'il ne lisait point.

Les affaires de M. de La Mare étaient conduites par un employé qui avait toute la confiance de son maître. Il s'appelait Gratis.

Il était entré dans les bureaux du temps de M. Delamare le père, aux appointements de saute-ruisseau. Il y avait conquis ses grades jusqu'à cet emploi de chef de maison, pour lequel M. de La Mare le fils ne se sentait pas de vocation, sans qu'on pût dire si cette charge était inférieure à lui, ou lui à elle.

Gratis n'était pas seulement utile à son patron : il se rendait agréable par des allures de domesticité. Elles plaisaient à M. de La Mare qui ne tenait point aux tracas du gouvernement, pourvu qu'on lui cédât les honneurs du règne.

M. de La Mare n'appelait jamais Gratis que : « Ce bon Gratis! » Il mettait dans ce « bon »-là sa bienveillance naturelle, un peu de dédain pour un homme apparemment trop heureux de faire travailler le capital d'un autre; d'ailleurs, nulle reconnaissance comme nulle défiance.

Gratis n'appelait jamais M. de La Mare que « Monsieur de La Mare ». Monsieur de La Mare par-ci, monsieur de La Mare par-là, comme il

aurait dit « Monsieur le Duc ». Il ne se souvenait pas d'avoir jamais dîné chez M. de La Mare. M. de La Mare et lui n'habitaient pas la même planète. Deux fois par jour, M. de La Mare descendait de Sirius pour prendre contact avec un habitant de la Terre, puis il remontait dans son empyrée.

Il y avait une phrase qui revenait souvent dans la conversation de M. de La Mare. Il la répétait sans crainte de fatiguer ses auditeurs, parce qu'elle résumait exactement les motifs qu'il avait d'être satisfait de la vie en général, et, en particulier, de soi-même.

Il disait une vingtaine de fois par jour :

— Moi qui suis indépendant...

Il attelait ce « moi » etc., en tandem, devant la première phrase venue. Il la mettait à la selle et au brancard. Quand il lui était arrivé de la négliger pendant toute une heure, Gratis avait soin de la lui remettre en mémoire :

— Vous, monsieur de La Mare, qui êtes indépendant...

— Comme vous le dites, mon bon Gratis...

M. de La Mare était satisfait d'être au monde, comme une plante qui plonge ses racines dans du terreau, qui reçoit bien la lumière et que l'on arrose après le coucher du soleil, se félicite d'exister. Tout de même, M. de La Mare jouissait-il de l'atmosphère de respect qui flottait autour de sa personne. Il y ajoutait l'odeur des purs havanes qu'il fumait interminablement, et un nuage léger d'eau de Cologne dont l'odeur l'accompagnait partout. Il recevait ces cigares par voie d'importation directe ; il n'employait jamais que l'eau de Cologne authentique, celle qui est à la marque de « la Cathédrale ». Cette fixité dans les habitudes lui apparaissait comme une qualité supérieure de l'esprit. Il y faisait souvent allusion, toujours avec complaisance.

Chaque jour, avant de monter dans sa victoria, où il s'asseyait commodément, une jambe croisée par-dessus l'autre, M. de La Mare s'arrêtait un instant sur le seuil de la villa. Le reflet qui était dans la croupe de ses demi-sang, dans les harnais vernis, dans la caisse de

la voiture, dans les roues, miroitait également dans le chapeau à haute forme de M. de La Mare et dans ses bottines. Tout en bouclant son gant de peau de chien, il jouissait de ces jeux de lumière. Il se tenait très droit, sanglé dans la redingote, sans perdre un pouce de sa belle stature.

Il avait alors le sentiment d'être une colonne, le support de quelque chose, peut-être de l'édifice social, en tout cas, d'un ensemble qui avait du bon, puisqu'un homme tel que lui y occupait, sans effort, une place si importante.

II

OPINIONS POLITIQUES DE M. DE LA MARE

Cette ville de Port-Neuf, que M. de La Mare apercevait à ses pieds, était très divisée au point de vue politique.

Autour des navires que l'on déchargeait le long des quais, grouillait tout un peuple de portefaix. On les voyait, un sac sur la tête, piétinant dans la poussière de charbon, noirs comme des nègres, montant du quai sur les navires, plongeant dans les cales, pour en ressortir sous des charges, difformes, courbés en deux,— tel un peuple de gnomes, condamné à fouiller la terre au profit d'une race de géants.

Si quelque fâcheux traité de commerce — signé par des imbéciles ou des prévaricateurs, — venait à vider le port, ces sans-travail erraient le long des quais, regardant, avec le désespoir de la faim, les navires désarmés. Les hangars vides de marchandises s'ouvraient la nuit pour leur donner asile. Ils s'y écroulaient dans des poses de lassitude infinie, si bien que les décors de cette hospitalité nocturne ressemblaient à l'exposition d'une Morgue immense.

A ces misères imméritées, les ouvriers de Port-Neuf ajoutaient des maux volontaires. On eût dit qu'ils étaient de fumeux lumignons où il fallait verser de l'alcool pour faire de la clarté. Ni la dignité de soi, ni la tendresse paternelle, ni même le désir de la femelle, n'étaient la source de leurs sursauts d'énergie. Privés de boisson, ils apparaissaient comme des machines qui demeurent inertes quand vient à s'épuiser la force que l'accumulateur leur prêtait. Si accablés, ils rêvaient d'un paradis pareil à ces songes qui précèdent les fureurs de l'ivresse. Alors la vie apparaît toute rose, l'or

étincelle dans les bouteilles, il y a de la tendresse dans les yeux des gouges dont les mains vous tâtent autour de la poche.

Entre la réalité de ces espoirs et leurs présente détresse, les portefaix des quais n'apercevaient que l'épaisseur de cette réforme arrachée à l'égoïsme des patrons : l'alcool gratuit pour eux, le pain gratuit pour leurs enfants. Après cela, la félicité publique pourrait grouper tous les citoyens dans un banquet de réconciliation, où riches, pauvres, maris, enfants et femmes communieraient sous les espèces de la mouillette trempée dans du trois-six.

M. de La Mare était un philanthrope, c'est-à-dire qu'il souscrivait — en rechignant un peu — à toutes les œuvres de bouchée de pain, de tempérance, d'hospitalité de nuit et de mutualité qui mettent en repos les personnes des classes dirigeantes, lesquelles ont un bon fond et de l'optimisme dans l'égoïsme. Il était abonné à de petits périodiques où l'on démontre qu'un ouvrier, qui n'aurait pas de vices et toutes les vertus, arriverait assez facilement à ne pas

mourir de faim, à la condition, bien entendu, que le chômage et la maladie ne vinssent jamais déséquilibrer son budget.

Ces excellents manuels à l'usage des personnes fortunées qui craignent de tomber dans l'attendrissement, de troubler leur digestion à la lecture des bas journaux, enfin, de se forger des idées noires, étaient accompagnés de victorieuses statistiques. M. de La Mare ne les lisait jamais. Il estimait que la vérification des chiffres est une besogne de caissier. Mais il renvoyait volontiers ses contradicteurs à ces démonstrations scientifiques — particulièrement son plus proche voisin, M. Herrmann.

M. Herrmann avait avec M. de La Mare plus de ressemblance qu'il ne l'imaginait. Seulement, l'estime qu'il avait de soi, au lieu de rayonner au dehors, se concentrait au dedans. Elle allumait là un brasier de fanatisme. Au nom de ses idées libérales, M. Herrmann aurait volontiers exilé, décapité ou grillé à petit feu les gens qu'il n'estimait pas aussi amis du progrès que lui-même.

M. Herrmann était huguenot et M. de La Mare catholique, c'est-à-dire que l'un était un homme d'autorité et l'autre un homme de libre examen.

Le goût que M. de La Mare avait pour l'autorité le portait à respecter, sans contrôle, tout ce qui, dans son pays, était la manifestation d'un pouvoir fort. M. de La Mare appelait ce penchant « sens de la tradition ».

Quelques voyages, que M. Herrmann avait entrepris afin de visiter ceux de ses parents, antiquement émigrés, qui, de pères en fils, épousaient des étrangères, avaient développé chez lui une estime immodérée de toutes les nations qui n'étaient pas la France. Les Anglais étaient l'objet de son admiration particulière. Il rêvait donc, dans la sincérité de son patriotisme, d'acclimater chez nous les mœurs, les institutions, le génie des Anglo-Saxons. Il nommait cette dévotion d'exotisme : « esprit de progrès ».

En politique, M. Herrmann était un « utilitaire » — comme ses modèles, les Anglais. Il

pratiquait la morale de l'intérêt bien entendu, d'instinct et après réflexion. Ceci, d'ailleurs, était surtout « bien entendu » : son intérêt particulier devait être au premier plan de l'intérêt général. Il arrivait même que cet intérêt particulier empruntât les vertus d'une lentille. Par l'effet d'une loi de grossissement, dont l'optique ne fournit pas le seul exemple, M. Herrmann apercevait à travers son intérêt particulier, un monde d'intérêts généraux que le commun des hommes ne découvrait pas à l'œil nu.

Cette doctrine positive avait conduit M. Herrmann à briguer des mandats. S'il ne se mêlait pas de promettre aux ouvriers du port un monde nouveau, qui, par quelque côté, ressemblât à l'Éden qu'ils se forgeaient eux-mêmes, d'autres personnes, plus intrigantes, entreraient dans ces vues. Elles recueilleraient les bénéfices de ce charlatanisme.

De mandat en mandat, M. Herrmann était devenu, à Port-Neuf, le chef d'un parti remuant qui bâtissait des écoles, laïcisait des

hôpitaux, interdisait les processions, débaptisait les rues, mais respectait les marchands de vins, les vénérables de loges, les barbes de Quarante-Huit; qui prétendait accroître la dignité de l'homme et du citoyen, en supprimant le nom de Dieu de l'école primaire et en améliorant le drainage des faubourgs.

Actif, toujours prêt à payer de sa personne autant que de sa bourse — s'il y trouvait quelque profit pour ses intérêts ou pour le triomphe de sa confession, — M. Herrmann savait rédiger un mémoire, orienter un meeting, payer la presse, souscrire dans les calamités publiques, fonder des ligues, maquiller son intolérance, sauver les apparences, en un mot, faire à propos tous les sacrifices de dignité, de vérité, d'argent et de conscience qu'exigeait l'intérêt bien entendu, sans permettre qu'un coup d'ongle écaillât le vernis de sa respectabilité.

Il y avait à Port-Neuf, une troisième catégorie politique. Elle comprenait des personnes bien rentées qui ne donnaient jamais un sou pour la défense de leurs convictions — des

gens qui croyaient que le ciel prendrait la défense de leurs intérêts, menacés par l'alliance d'un homme aussi entreprenant que M. Herrmann avec les démocrates du Bas-Port. Ces optimistes se contentaient de manifester leurs opinions en traitant l'archevêque avec apparat, quand il venait confirmer dans la ville. Ils se réunissaient aussi le jour de la Saint-Henry pour boire à la santé du « roy » par un « y ». D'autres relisaient les discours politiques de M. Guizot ou *le Consulat et l'Empire.* D'autres enfin, — et M. de La Mare était du nombre, — s'efforçaient de copier, dans le cirage de leurs moustaches, le mouvement général de leur coiffure, la tête que Barre a donnée à Napoléon III sur les sous frappés en 1854. On désignait ce troisième parti sous le nom de « conservateur ».

On n'y était d'accord sur rien : ni sur ce qu'on voulait conserver, ni sur ce qu'on voulait innover, ni sur ce qu'on voulait empêcher. Sa philosophie était résumée tout entière par cette exclamation dont M. de La Mare avait

coutume de saluer les victoires du parti soi-disant progressiste.

— Tant mieux!... Ils n'en feront jamais assez!

M. de La Mare lançait cette boutade-là avec une décision virile. Il avait le sentiment qu'elle le mettait en dehors et au-dessus du tas des poltrons qui craignent pour leurs coupons de rentes — voire pour la vie. Au fond, il avait foi que le remède « naîtrait du mal » par « simple réaction », sans qu'on prît la peine de « se salir dans la lutte ».

Et, pour mieux marquer le mépris qu'il professait pour le suffrage universel, depuis bien des années, M. de La Mare avait pris le parti de ne plus voter. Il boudait les urnes, les majorités progressistes. Il ne prenait même pas la peine de discuter avec elles : il leur faisait voir son dos. Il persistait à rouler ses moustaches à la mode du souverain déchu et honni.

Quand, à bout d'arguments, M. Herrmann s'emportait à lui dire :

— On ne peut pas causer avec vous... Vous êtes un autoritaire!

Il ripostait du tac au tac :

— Parfaitement, un autoritaire...

Et, s'échauffant à l'éloquence, il lançait, entre deux bouffées de cigare :

— Voulez-vous que je vous le définisse, mon idéal de gouvernement et des libertés civiques?... Le voici... en trois mots...

Il comptait sur ses doigts :

— Un bon souverain...

(M. de La Mare appuyait sur son pouce, pour bien marquer la nécessité de ce fondement premier du bonheur d'un peuple)...

— Une gendarmerie incomparable...

Il touchait son index :

— Et le droit de saluer mon curé quand je le rencontre...

Il abattait brusquement son médium, puis, d'une aspiration violente, il rentrait dans son nuage de fumée.

III

OPINIONS RELIGIEUSES DE M. DE LA MARE

Les opinions religieuses de M. de La Mare se résumaient dans une formule : il la répétait presque aussi souvent que son affirmation d'indépendance.

— Il faut, disait-il, de la religion pour le peuple.

En effet, s'il était sûr que, personnellement, il n'aurait pris aucun plaisir à s'asseoir entre deux charbonniers à ce banquet de la réconciliation où l'on tremperait des mouillettes dans du trois-six, il se rendait compte que ces mêmes charbonniers n'étaient pas dépourvus

d'excuse quand ils rêvaient un état de vie où ils auraient, en plus, part au bonheur.

Non, M. de La Mare n'était pas systématiquement hostile à ces songes de charbonniers. Seulement, il estimait que M. Herrmann trahissait le parti des gens bien élevés en affirmant que cette félicité pouvait être obtenue sur la terre. M. de La Mare réservait toutes ses sympathies pour le clergé catholique qui conseille aux déshérités de patienter dans leur infortune jusqu'à l'équitable répartition du paradis.

Les opinions religieuses de M. Herrmann semblaient se condenser d'autre part dans cette phrase de combat qu'il lançait, comme une bombe, au milieu des réunions de charbonniers :

— Le cléricalisme, voilà l'ennemi !

Elle tombait sur les bancs, dans la fumée des pipes. Elle éclatait avec fracas. Et au lieu de limaille et de crochets tordus, il semblait qu'il en jaillît une multitude de petits prêtres, gros comme des clous à sabots qui s'accro-

chaient dans la chair des travailleurs ainsi que des hameçons.

M. de La Mare invitait à sa table son curé et son archevêque, mais il n'allait pas à l'église le dimanche. Les messes d'aurore lui semblaient trop matinales, la grand'messe durait longtemps; celle de midi coïncidait avec l'heure du déjeuner. M. de La Mare se contentait d'envoyer madame de La Mare aux offices, car il ne faut pas seulement de la religion pour le peuple : elle convient encore aux femmes. M. de La Mare ne faisait pas maigre le vendredi parce que le poisson ne lui « tenait » pas dans l'estomac. Il s'en remettait à madame de La Mare du soin de payer la dispense.

M. de La Mare ne se confessait pas. Il estimait que si la règle est bonne pour les petites gens, elle ne pouvait atteindre des personnes aussi importantes que lui. Il laissait ce souci des « pratiques » à ceux qui n'ont pas d'autres moyens de témoigner leur zèle. C'était un « appui moral » qu'il donnait à l'Église, rien qu'en vivant, rien qu'en répétant de temps à autre :

— ... Moi qui suis catholique...

Quand M. de La Mare était engagé dans cette voie, son indépendance s'exaltait aux audaces qui firent les grands confesseurs :

Il lui était arrivé de dire :

— J'irai à l'église quand ce sera défendu !

La haine que M. Herrmann professait pour le cléricalisme ne s'adressait qu'aux clercs qui portent la soutane et pratiquent le célibat. Elle ne s'étendait pas aux personnes de sa confession particulière, aux saints pasteurs, à qui le mariage fournit une occasion de donner à leurs ouailles l'exemple de toutes les félicités conjugales. Il faisait partie du Consistoire de sa paroisse. Il administrait les intérêts temporels de son église. Il conduisait personnellement les affaires de son âme comme il dirigeait avec habileté ses affaires tout court. D'ailleurs il ne s'inquiétait pas de l'opinion que sa clientèle politique pourrait se former de son assiduité au Temple. Comment ces naïfs charbonniers auraient-ils reconnu une église dans un bâtiment où il n'y avait ni autels ni croix, et un

prêtre dans un monsieur en redingote à qui il n'était pas défendu d'épouser une jolie femme?

Le plus sanglant de tous les reproches que M. de La Mare adressait à M. Herrmann, lorsqu'il avait perdu à l'écarté, était le parti bruyant que cet homme politique avait pris pour l'école sans Dieu.

— Quand je songe, s'écriait alors M. de La Mare en abattant ses basses cartes, que vous avez été jusqu'à biffer le nom de Dieu dans les fables de Florian !... Hier, ma femme me montrait un livre de classe où j'ai lu : « Petit poisson grandira pourvu que l'*on* lui prête vie ! »

— Pardon, il y a dans le texte « deviendra grand ».

— Peu importe !... c'est le sens...

— Cela fait un pied de plus... Et puis, la fable est de La Fontaine.

M. de La Mare était si en colère qu'il se demandait si ses moustaches n'allaient point se dérouler :

— Celui, s'écriait-il en battant les cartes,

qui a biffé « Dieu » pour mettre « on » est un imbécile et un gredin !...

M. Herrmann haussait les épaules, mais son sourire devenait rictus. Il concluait d'un ton glacial :

— Jamais vous n'entendrez rien à la tolérance...

Et il s'efforçait de faire comprendre à M. de La Mare le principe de la neutralité.

Dans le cas où un des charbonniers qui envoyaient leurs fils aux instituteurs se fût trouvé spinosiste, positiviste, athée de nature ou matérialiste d'instinct, n'eût-il pas été monstrueux que l'État intervînt pour troubler (au nom de quel droit ?) l'enseignement philosophique de ce père de famille ? Que l'on usât de la contrainte des lois pour apprendre aux enfants l'histoire, la géographie, le calcul, le dessin linéaire, pour leur inculquer la religion de la Révolution française, en bloc... A la bonne heure !.. Mais qu'on leur parlât de la recherche que tous les peuples de la terre avaient faite d'un Dieu, de l'opinion que leurs

compatriotes et contemporains s'en formaient depuis plusieurs siècles ? Cela ne se pouvait souffrir ! C'étaient là des révélations qu'il fallait faire en secret, hors de l'école et toutes portes closes.

M. Herrmann était si fort de cet avis que, tous les sept jours, lui, sa femme et ses enfants venaient eux-mêmes faire à leurs jeunes coreligionnaires l'École du Dimanche. Ils les édifiaient sur la nécessité qu'il y a d'empêcher des missionnaires catholiques d'enseigner l'amour du prochain aux petits Malgaches.

Parmi les griefs que M. de La Mare nourrissait contre cette neutralité de l'école, — si chère à M. Herrmann, — celui-ci avait les dents particulièrement aiguës : depuis que le bon Dieu avait été mis dans la rue, il fallait lui bâtir un tas d'asiles coûteux. Or, si M. Herrmann et ses coreligionnaires avaient tôt fait d'instruire, de chausser, de vêtir la poignée de jeunes huguenots qui suivait l'École du dimanche, les partisans de la religion pour le peuple avaient sur les bras des hordes de

petits charbonniers faméliques auxquels on ne pouvait décemment laisser le ventre vide et les pieds nus, tandis qu'on leur enseignait que tous les hommes sont frères, que le riche doit secourir le pauvre et qu'une religion bien comprise aboutit à l'amour universel.

Donc, à la porte de la villa que M. de La Mare habitait au-dessus de Port-Neuf, c'était une procession de personnes des deux sexes, généralement vêtues de noir, qui, de la part de Monseigneur ou de M. le Curé, venaient quêter en faveur des écoles chrétiennes.

M. de La Mare était philanthrope et catholique, mais il était en plus conservateur, c'est-à-dire qu'il eût souhaité conserver pour son usage personnel la presque totalité de son revenu. Tous les jours, il se sentait moins de zèle à se rappeler le mot qui ouvrait son coffre-fort. Il avait fini par dire leur fait aux quêteurs :

— Monsieur le Curé, vous mendiez trop!

— Voulez-vous donc que nos enfants soient élevés sans connaître le nom de Dieu?...

Le curé racontait alors avec indignation la propagande huguenote que madame Herrmann faisait dans les quartiers du Bas-Port.

Là, dans des soupentes vivaient des nichées de petits Bretons. Les hommes étaient loin, à la mer, les femmes au coin du foyer avec des nouveau-nés à la mamelle, toute une marmaille déguenillée autour de leurs jupes.

Madame Herrmann visitait ces abandonnés. Elle leur apportait des chaussures, des vêtements chauds. Elle donnait des bons de pain, des bons de soupe. Elle payait de sa personne et de sa bourse. Souvent, on lui cédait, non point parce que ces mères délaissées s'indignaient sincèrement que des missionnaires catholiques enseignassent aux petits Malgaches qu'il ne faut pas couper son prochain en quatre, mais parce qu'elles voulaient faire plaisir à une dame si charitable — et qu'elles étaient à bout.

Cette sournoiserie jetait M. de La Mare dans

un transport. Brusquement il retrouvait son mot de caisse ; il marchait de long en large dans son fumoir ; il parlait de voter, d'aller à la messe.

IV

LE MARIAGE DE M. DE LA MARE

La philosophie de la famille de La Mare — avant que l'initiative du dernier de ses membres en eût détaché deux particules — tenait déjà dans un seul mot : « Tradition ». Or, la tradition bourgeoise, veut que « jeunesse se passe ». M. Delamare le père avait trouvé bon que son héritier se conformât à cet usage. Lorsque, autour des vingt ans de M. Édouard quelqu'un lui demandait :

— Que fait votre fils?

Il répondait :

— Des bêtises!...

Et il disait cela, les pouces enfoncés dans les goussets de son gilet, en homme qui a de quoi payer les fantaisies de son « présomptif ».

Toutefois, M. Delamare le père aurait vu d'un mauvais œil que son fils s'occupât à débaucher de jeunes ouvrières. D'autre part, il avait, pour tous les contrats où l'argent figure, un respect de négociant. Dans cet état d'esprit, il eût été également choqué d'un adultère bourgeois qui aurait montré son fils buvant les vins, fumant les cigares d'un mari trompé.

M. Delamare le père entendait que M. de La Mare le fils « passât sa jeunesse » aux dépens de ces personnes, professionnellement accueillantes, avec lesquelles on pratique, sans engagements pour l'avenir, le système du « donnant donnant ».

Cette disposition paternelle avait trouvé, dans le jeune homme, un fils obéissant. Il ne résista pas davantage, le jour où son père l'avertit que la tradition lui conseillait de « faire une fin ». Il s'en remit à son père du soin de lui trouver une fiancée. Lui-même,

pendant ce temps-là, s'occupait personnellement de composer avec toutes sortes de raffinements et de surprises le menu du repas qu'il comptait donner à des amis encore célibataires, pour enterrer, avec les rites et les plaisanteries d'usage, sa vie de garçon.

Ne savait-il point que son père lui choisirait une femme de famille honorable, qui lui apporterait « tant » de dot et « tant » d'espérances, qui aurait été élevée comme lui-même, dans le respect de ce qui est respectable, qui serait nécessairement honnête, comme sa mère, comme sa grand'mère, ainsi que les braques chassent de race ? Le fiancé crut s'acquitter de tous les devoirs de sa position envers cette jeune personne anonyme, en faisant à Paris un voyage qui avait pour but la commande de la corbeille, l'achat des bijoux et, pour lui-même, la confection d'une tenue de mariage que les gravures du temps attribuaient à M. de Morny.

Au cours du voyage de noces qu'il fit en Italie avec cette inconnue, M. de La Mare le

fils constata avec plaisir que son père, qui aimait les animaux de bonne race, lui avait choisi une compagne très suffisamment marquée dans les reliefs gracieux de son sexe. Il se dit à soi-même, en laissant tomber son monocle, dans un exhaussement subit du sourcil, qui, chez lui, indiquait la détente satisfaite de la réflexion :

— En tout cas, je ne ferai pas maigre...

Il marqua d'ailleurs à sa femme, pendant tout le voyage, à la montée comme à la descente des voitures, à table, en toute occasion, les égards d'un homme vraiment bien élevé.

M. Delamare le père avait eu la main heureuse. Les qualités morales de cette bru plaisaient au mari tout autant que ses qualités physiques. Persuadé comme d'un postulat « qu'il faut de la religion pour les femmes », M. de La Mare le fils était satisfait que la sienne fréquentât, avec régularité, la messe de midi, qu'elle se confessât modérément, qu'elle exigeât beaucoup de moralité chez ses domestiques, enfin qu'elle ne le tourmentât pas lui-même pour l'engager à pratiquer.

Il appréciait d'autre part qu'elle ne lût pas les journaux, qu'elle marquât fort peu de curiosité pour les romans, la poésie, et, généralement, pour tout le noir que des gens affamés répandent sur du blanc, sans se préoccuper des conséquences de leur dévergondage d'esprit. Il aimait mieux voir à sa femme le goût de la danse, des valses, des travaux à l'aiguille, des visites, de la conversation mondaine, enfin, de tout ce qui était convenable pour une personne dans sa position. Il appréciait le tact qu'elle avait à traiter chacun selon sa fortune, à se défendre de la familiarité des petites gens, à exiger, en toutes occasions, qu'on lui donnât sa place, sans aigreur, par son poids, pour ainsi dire, par l'exacte notion des égards qui étaient dus à son nom et à son importance.

Une des charges que commandait cette importance à une personne qui se nommait madame de La Mare était la nécessité de rétablir le droit d'aînesse en bornant sa progéniture à un seul rejeton. A ce prix seulement, le nom et la prépondérance des de La Mare pouvaient

se perpétuer dans la ville. M. de La Mare s'était bien trouvé de son état de fils unique. Dans un temps où les ouvriers du port avaient tant de part au vote de l'impôt, on avait peu d'espoir de voir le fidèle Gratis accroître considérablement la fortune de ses maîtres. Il convenait donc de se conformer aux habitudes de la bourgeoisie française qui fait toutes les concessions du monde au désir mâle, pourvu que, dans le mariage, il surveille sa fécondité.

M. de La Mare le fils était sûr que, sur ce point, comme sur tous les autres, il ne serait pas en désaccord avec sa femme ; non qu'il la sentît fermée à la tendresse maternelle, mais parce que c'est l'effet d'une éducation parfaite, de nous apprendre à subordonner nos penchants aux devoirs de notre état.

Nul n'aurait su dire si M. Herrmann tenait sa fortune de son père ou si, à ses débuts, il avait été commandité par les parents qu'il avait à l'étranger et dont quelques-uns étaient Danois, d'autres Anglais, d'autres Poméraniens. En tout cas, le jour où M. Herrmann, aux

approches de sa trentaine, était venu s'installer à Port-Neuf, il avait tout de suite pris de la place parmi les négociants dont les opérations influent sur les oscillations de la Bourse. M. Herrmann s'était attiré de sourdes haines en affirmant à ses pairs qu'ils étaient des retardataires, qu'ils pratiquaient les affaires à l'ancienne mode, et que, avant peu, il les obligerait à reconnaître la supériorité de sa méthode.

En attendant elle lui avait permis de choisir, librement et personnellement, la femme qui lui convenait, sans se préoccuper qu'elle lui apportât ni argent ni espérances. Comme il était trop homme de progrès pour épouser une jeune fille élevée d'après les méthodes françaises, il était allé choisir sa femme en Suisse. Il l'avait désirée fille de pasteur, afin de puiser les bons principes du libre examen le plus près possible de leur source.

Madame Herrmann était belle sans race, secrètement savoureuse, avec des dehors de chasteté. Ses yeux étaient grands et ses attaches détestables. Un peu de sang italien recueilli

dans une émigration ancestrale lui avait donné quelque chose de la dignité des matrones romaines. Mais on sentait trop, en contemplant sa démarche, que, sans doute, une de ses grand'mères avait lavé la vaisselle en Allemagne. Son regard annonçait à l'époux des abandons permis, mais bibliques ; ses larges hanches, un certain embonpoint lymphatique, promettaient des grossesses nombreuses, des accouchements faciles.

Telle, elle avait séduit M. Herrmann, autant par les promesses de conjugale volupté qu'elle portait dans son corps que par l'assistance qu'il attendait de son esprit.

Dans ses rapports avec l'électeur populaire, M. Herrmann s'était aperçu qu'il manquait tout à fait de séduction. Au contraire, la grâce qui lui paraissait circuler dans les mouvements de sa femme aussi facilement que le lait dans le sein d'une nourrice, était merveilleusement propre à conquérir ceux qu'on ne parvenait pas à éblouir, en allumant à leurs yeux le phare du progrès.

Les Herrmann et les de La Mare habitaient des villas voisines. Ils se fréquentaient avec beaucoup de démonstrations de politesse. M. Herrmann et M. de La Mare étaient actionnaires dans les mêmes chasses. Ils se réunissaient, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour jouer le whist. Madame de La Mare et madame Herrmann ne manquaient jamais de se faire visite à leurs jours. Elles se voyaient entre deux, plus intimement. Elles se rencontraient dans quelques œuvres de charité mixte qui, sans grand succès, cherchaient à se couvrir du pavillon de la tolérance.

M. Herrmann et M. de La Mare s'appelaient « cher ami ».

Madame de La Mare et madame Herrmann ne se nommaient que « chère amie ».

Ils et elles se détestaient cordialement.

V

LE FILS A PAPA

M. de La Mare — nous l'avons déjà dit — avait divisé son nom patronymique en trois morceaux. Il comptait bien que son héritier, quel qu'il fût, lui saurait un jour gré de cette heureuse initiative. Il prétendait la mettre dans tout son relief en faisant, pour son fils ou pour sa fille, choix d'un prénom qui ajoutât le sceau à l'œuvre commencée.

Cette attribution de prénom baptismal avait été, entre M. de La Mare et sa femme, l'occasion de conférences sérieuses. Ils avaient eu l'occasion d'y constater, une fois de plus, qu'ils

étaient merveilleusement d'accord sur toutes les choses essentielles.

Si le ciel lui envoyait une fille, madame de La Mare avait décidé de l'appeler Yvonne. Yvonne de La Mare ! Elle entendait ces sept syllabes prononcées autour d'elle par des voix qui tremblaient d'admiration et de respect. C'est que madame de La Mare, qui dans sa vie s'était déterminée d'après les conseils de la plus sage raison, devenait romanesque rien qu'à songer à une fille née d'elle-même. Et ce nom d'Yvonne évoquait pour elle des images de vieux manoirs, de fidélité bretonne, d'amazones vendéennes, — toute une littérature de distributions de prix, approuvée par des archevêques.

M. de La Mare avait décidé qu'il appellerait son fils Henry. Henry de La Mare ! Cela se soutient, cela s'enchaîne, cela vous ouvre la porte des grands cercles et des belles alliances. Plus M. de La Mare réfléchissait, plus il était content de sa trouvaille. Ce nom d'Henry lui apparaissait comme un programme d'édu-

cation, une déclaration de principes. C'était un nom de fils de France. A lui seul, il donnait de la ligne, de l'insolence, des aïeux.

Ainsi M. de La Mare remettait la tenue à sa vraie place; pourtant quand le médecin de la famille, l'honorable docteur Ducastel, penché sur le lit où madame de La Mare venait de pousser le cri de la délivrance prononça : « C'est un fils! » le père du jeune Henry, qui tenait tant à son flegme, qui jamais ne perdait un pouce de sa taille, qui ne se souvenait pas d'avoir été ému, crut qu'il allait s'écrouler sur ses jarrets de coton.

Ses yeux, soudain obscurcis, se fixèrent sur l'enfant que le médecin élevait pour l'examiner à la lumière. Dans le demi-jour de l'alcôve, le père regardait vaciller cette frêle vie comme une lampe de sanctuaire. Il ne se disait pas que tous les hommes qui font leur chemin sur la terre étaient entrés dans le monde par la même porte de surprise. Il lui semblait que le mystère s'accomplissait, exceptionnel.

Maintenant la terre avait un roi dont la souveraineté ne serait plus contestée, les ténèbres où les hommes se débattent depuis des siècles allaient s'éclairer. Dans un mouvement de gratitude, le père abaissa son regard sur celle qui venait de lui donner ce trésor. Dans ses yeux trop brillants, il lut des espoirs qui correspondaient à ses songes. Il lui sembla qu'elle était transfigurée, flottante entre le ciel et la terre, et que, pour la première fois, il l'apercevait :

— Êtes-vous content de moi? dit-elle avec un sourire où il traînait de la souffrance.

Il prit sa main moite. Il la baisa dans un élan où il la prenait, où elle se donnait, où leurs égoïsmes anciens, toute leur sagesse trop pratique, leur sotte vanité de caste, leurs préjugés d'éducation, leurs résistances, venaient se fondre devant l'œuvre de l'amour.

Alors la mère voulut voir l'enfant. Elle s'émerveilla de son crâne énorme.

— Comme il sera intelligent, dit-elle, avec ce front-là!

Par quel étrange mystère, à cette minute pacifique, rêvait-elle pour son fils, ces gloires militaires que l'on ramasse dans le sang et dans la douleur des peuples?

Certes, elle n'apercevait pas son Henry au milieu des obus qui éclatent, des blessés qui hurlent. Fringant sous le frisson des plumes, il entrait dans une ville inondée de soleil. Des balcons, les fleurs pleuvaient sous les pas de sa monture; les femmes avaient l'air de lui jeter leurs cœurs avec des sourires. Il était le Victorieux, celui qui chevauche dans l'enthousiasme des foules, entre des roses et des lauriers..

Alors, lentement, la mère prononça :

— Pour devenir général, il faut passer par l'École polytechnique?

— Ou par Saint-Cyr.

— Il ira.

M. de La Mare ne dit ni oui ni non. Depuis que son fils était au monde, il était tout surpris de constater que, pour cet enfant privilégié, l'ambition lui était venue, d'un rôle très haut, sur un théâtre plus large que cette ville

de Port-Neuf. Oui, il était prêt à donner Henry à la patrie, mais à la condition qu'elle connût l'énormité du sacrifice, et qu'en échange elle fît au fils des de La Mare la part qui lui serait due dans l'histoire de son temps.

De son lit, la mère interrogea encore :

— Docteur... Peut-on préparer l'École polytechnique au collège de Port-Neuf ?

— Non, madame... Nous n'enseignons pas les mathématiques spéciales...

— Hélas ! il faudra donc me séparer de mon fils !

Des larmes lui montaient aux yeux. Et, déjà, l'École polytechnique séduisait moins M. de La Mare.

Madame de La Mare était si tracassée par cette question d'École polytechnique et par la néces sité d'aller étudier les mathématiques spéciales loin d'elle, — qui sait ? peut-être à Paris, — qu'elle ne croyait pas que jamais elle pourrait s'endormir. Pourtant, sans qu'elle abaissât les paupières, les contours des choses devinrent plus vagues autour d'elle. Le sommeil ne l'avait

pas encore conquise que déjà elle rêvait. Elle voyait son Henry, blanc et rose, endormi dans un bicorne de polytechnicien qui lui servait de berceau; le docteur Ducastel était penché sur cette vision charmante. Il était, lui aussi, coiffé d'un bicorne; un ceinturon ceignait sa taille, une épée battait la jambe de son pantalon. Et il y avait tout alentour une rumeur de femmes très élégantes, très amoureuses, qui rôdaient, qui suppliaient qu'on leur permît d'apporter des lauriers et des roses.

Comme la garde se disposait à déposer le nouveau-né dans son berceau, M. de La Mare, que l'impatience tenait depuis un quart d'heure, ordonna :

— Donnez-moi mon fils... une minute...

Il le prit entre ses bras, près de la fenêtre, Il s'étonnait qu'une chose si légère lui parût pesante. Il était si touché qu'une seconde il oublia ses habitudes de haute tenue : la présence des étrangers qui le surveillaient. Et, malhabile aux expansions, il zézaya, penché sur la petite face pourpre :

— Henry... Henry !... Hé !... hé !... Le fils à papa !...

La bouche du nouveau-né se tordit dans une grimace.

Alors, le père rayonna :

— Docteur, madame Aulait, ma bonne madame Aulait, il m'a vu !... Il sourit !...

— C'est une petite colique qui lui passe, répondit la garde avec la dignité de l'expérience.

Depuis une heure, M. de La Mare considérait madame Aulait avec une déférence un peu superstitieuse. Il s'émerveillait de la voir tourner, retourner le nourrisson avec tant d'audace, serrer les langes, enfoncer dans le « piqué » des épingles redoutables. Mais à cette minute elle perdit, en une sotte réplique, tout l'ascendant qu'elle avait conquis. Son expérience déplut. On la remit au rang des salariés dont les propos ne méritent point de considération.

VI

LA NOURRICE D'HENRY

Quelques semaines avant la naissance du jeune Henry, M. de La Mare, madame de La Mare et le docteur Ducastel avaient eu, dans le fumoir, une conversation un peu vive.

Le docteur avait prié madame de La Mare de dégrafer son corsage et de lui montrer cette partie de sa gorge qu'elle dérobait à ses danseurs. Il avait soupesé, avec une satisfaction d'amateur, ces seins gonflés par la montée de la sève.

Et il avait déclaré :

— Il est bien rare, aujourd'hui, dans notre

bourgeoisie, que je me trouve devant une femme si libéralement pourvue des apanages de son sexe. Sans tomber dans les folies du darwinisme, il nous faut reconnaître que le besoin crée l'organe. Or, l'habitude que nos filles, nos mères, nos grand'mères, ont contractée de faire allaiter leurs enfants par des mercenaires arrête tous les jours davantage, chez la bourgeoisie française, le normal épanouissement du sein.

Et, prenant un ton de prophétie :

— Je vous le dis en vérité, mon cher monsieur de La Mare, nos petits-fils dormiront sur la planche si ces mœurs-là ne changent pas. Donnez donc le bon exemple ! Madame de La Mare n'en souffrira point et elle fera une excellente nourrice.

M. de La Mare avait mis dix ans, à « passer sa jeunesse » en compagnie des « demoiselles de la petite vertu ». Il n'était pas si impérieusement gouverné par la fougue de ses sens que la pensée de faire chambre à part, pendant toute une année, lui apparût comme un

effort supérieur à ses forces. D'autre part, madame de La Mare n'était point si passionnée pour le monde que la nécessité de renoncer à quelques bals, et d'entre-bâiller son corsage toutes les fois que le nouveau-né aurait faim, la rebutât d'accomplir un devoir que le docteur déclarait essentiel. Mais, l'un comme l'autre, ces époux bourgeois étaient gouvernés par la tradition. Et, bien que la tradition à laquelle ils allaient obéir fût, dans l'occasion, d'origine assez récente — autant dire une mode d'avant-hier — ni l'un ni l'autre n'ouvrit son cœur avec enthousiasme à la proposition du médecin.

— Peuh ! dit M. de La Mare, en laissant choir son monocle, je ne sais pas si cette initiative serait bien convenable pour une femme dans la position de la mienne ? Sa décision serait diversement jugée... Les gens sont si drôles !... Enfin, c'est à elle de donner son avis.

Madame de La Mare n'avait pas encore été touchée aux entrailles par la grâce de la maternité.

Elle dit assez vivement :

— Vraiment, docteur, je vous trouve admirable avec vos théories sur l'épanouissement du sein et votre attendrissement sur les maigres compagnes que l'allaitement mercenaire prépare à nos petits-fils ! Laissez donc les femmes de l'avenir, et soignez de votre mieux celles d'aujourd'hui... Elles ont déjà à faire les enfants !... C'est une fameuse corvée, et je voudrais vous y voir !... S'il faut encore qu'elles les nourrissent !...

Il avait donc été décidé que le jeune Henry sucerait le sein d'une autre, et qu'on lui donnerait une Bourguignonne, une belle femme de race à vin, avec des yeux de velours et des dents irréprochables.

— Car je la veux jolie, docteur !... Elle sortira souvent avec moi, et vous ne prétendez pas faire asseoir une horreur dans ma voiture !

Le docteur Ducastel avait grogné, dans sa cravate blanche, que les jolies nourrices avaient plus de peine que les autres à défendre leur lait contre les nourrissons de cinq pieds six pouces qui travaillent trop souvent à le

gâter. Mais il savait, d'expérience, qu'il faut respecter tous les préjugés d'une clientèle riche, si l'on veut asseoir sur elle sa réputation d'habile homme. Cela est peut-être plus important que de la guérir. Il avait donc écrit à un de ses confrères de Paris de lui choisir une « fleur de bureau ». La venue de ce merle blanc avait été annoncée par dépêche — et pourtant, c'était le jeune Henry qui était arrivé le premier.

M. de La Mare ne pouvait accepter l'idée que, dès son entrée dans le monde, un fils qu'il avait eu la peine d'avoir, fût si mal servi. Lui, qui mettait tant d'amour-propre à composer sa tenue flegmatique, il marchait à grands pas dans la chambre du berceau, son gilet de travers, sa moustache déroulée, ses cheveux soulevés par une sueur légère. Il ne ressemblait plus du tout à cette effigie de Napoléon III que Barre a gravée sur les sous en 1854.

Et toutes les minutes, il répétait :

— C'est inconcevable!... L'enfant est né, la nourrice n'est pas là!...

Le docteur Ducastel essayait vainement de le raisonner :

— Hein !... Quoi ?... De l'eau sucrée ?... Avec de la fleur d'oranger ?... Vous prétendez le soutenir avec de l'eau sucrée ! Pourquoi pas de l'eau de Cologne, pendant que vous y êtes ?... Vraiment, docteur, vous me prenez pour un autre !... Allez raconter ces choses-là à ma femme !... à madame Aulait !... pas à à moi !...

Et il reprenait sa marche, bredouillant des paroles de colère au nombre desquelles le docteur distinguait :

— ... Ça ne devrait pas être permis !

— Quoi ?... Par qui ?... Vous n'avez jamais vu qu'un train ait du retard ?... Tenez, je vais vous donner un conseil...

— De boire de l'eau sucrée... moi aussi... avec de la fleur d'oranger ?... Merci bien.

— Non, de vous rendre dans votre fumoir et d'allumer un cigare bien tranquillement, en attendant que je vienne vous retrouver... Vous arpentez cette chambre comme si c'était un

corps de garde, et vous allez réveiller votre fils.

Ce dernier trait devait atteindre M. de La Mare. Il enfonça les mains dans les poches de son veston et sortit de la chambre comme un somnambule.

Il venait à peine d'allumer un havane « d'origine », quand le docteur Ducastel le relança :

— Eh bien ! soyez satisfait. La nourrice arrive. Elle est dans la cuisine.

— Qu'y fait-elle ?

— Elle mange.

— Déjà ?

— Écoutez donc : elle est en route depuis ce matin.

— Vous êtes satisfait ?

— Certainement...

Le docteur Ducastel semblait hésiter.

— Il y a quelque chose ?

— Elle a amené son enfant.

— Son en...

La colère empêcha M. de La Mare d'achever.

Il était congestionné, rauque. Il se leva pourtant si vite, que le docteur le saisit à bras-le-corps :

— Où allez-vous ?

— Trouver la nourrice !

— Je vous le défends bien ! Vous la terroriseriez et ça ferait passer son lait.

M. de La Mare porta la main à son front. La menace du docteur l'avait arrêté comme un mot magique. Mais si son poing ne se crispait plus, son cerveau bourdonnait toujours. Il eut la vision d'un cataclysme. Lui, l'autoritaire, il fallait qu'il amenât son pavillon devant cette femme du peuple, qui, pour un peu de lait qu'elle avait dans la gorge, allait lui faire la loi !

Il prit les mains du docteur, il les serra avec une affabilité qui ne lui était pas ordinaire :

— Mon cher ami, je vous en prie, vous qui avez du sang-froid, voyez cette femme... Faites lui comprendre l'étendue du devoir qu'elle a accepté !

— Soyez tranquille, répondit le médecin.

Et nous ne nous contenterons pas seulement de la prêcher. Nous la surveillerons.

Quand il revint, au bout d'un quart d'heure, le père d'Henry était plus calme.

— Eh bien ! mon cher monsieur de La Mare, dit-il en s'asseyant, mon impression n'est pas mauvaise. Cette femme m'a raconté sa petite affaire en termes assez touchants. C'est la première fois qu'elle nourrit si loin de son pays. Au moment de donner son enfant au meneur qui devait le rapporter en Bourgogne, elle n'a pu se décider à se séparer de lui. Elle l'a amené avec elle. Elle espérait le placer ici, quelque part, dans la campagne.

— Jamais !

— Ne vous fâchez donc pas...

— J'aimerais mieux le ficher à l'eau !

— C'est ce que je lui ai dit... dans d'autres termes... La voilà résignée... L'enfant repartira ce soir même avec la vieille femme que nous a dépêchée le bureau de nourrices.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Il n'y a pas de train avant la nuit, et

vous ne pouvez pas décemment envoyer ce nouveau-né attendre dans une gare au milieu des courants d'air !

M. de La Mare dit avec fermeté :

— Mon cher docteur, vous ne trouverez pas mauvais que moi, qui suis père, je songe d'abord à mon enfant. Que cette femme mette son marmot où elle voudra, pourvu que je ne le voie pas, car, entre Henry et lui, je ne souffrirai pas de contact.

VII

RESSEMBLANCES

Par une condescendance que les circonstances expliquaient seules, M. de La Mare venait de reconduire le docteur Ducastel jusqu'au perron de la villa. On lui remit un billet de la part de M. Herrmann.

M. de La Mare ne doutait point que la nouvelle de la naissance d'un héritier de son nom se fût déjà répandue par la ville. Il s'attendait à des félicitations. Il ouvrit donc le message avec un certain empressement Tout de suite, ses sourcils se relevèrent et son monocle tomba :

— Voilà qui est plaisant! dit-il...

Mais la moue de son menton indiquait plutôt une nuance de dédain.

— Quoi donc ? demanda le docteur qui déjà avait un pied dans sa voiture.

— Herrmann annonce la naissance d'un fils...

— Esprit d'imitation ! dit le docteur en tirant sur soi la portière du coupé.

Cette parole plut à M. de La Mare. Elle remettait toutes choses au point, et si le docteur Ducastel l'avait un peu agacé, avec sa sollicitude exagérée pour l'enfant de la nourrice, il se réhabilita par ce trait.

En gravissant les marches de l'étage, M. de La Mare s'étonna de se sentir les jarrets coupés. La garde lui avait recommandé de ne point tourmenter madame de La Mare, mais il ne pouvait se tenir de lui porter la nouvelle, et il entra dans la chambre de sa femme sur la pointe de ses bottines.

Elle venait de faire un somme qui l'avait reposée. Et, à la vue de son mari, un sourire erra sur ses lèvres. Dans la pensée de ce fils nouveau-né, une joie unissait leurs âmes plus

étroitement que ne l'avait fait tout leur passé conjugal.

— Je reçois, dit le père d'Henry, une nouvelle bien comique !...

— Et quoi donc ?

— Les Herrmann se mêlent, eux aussi, d'avoir un fils.

— Naturellement !...

— Combien avaient-ils de filles déjà ?

— Trois, mon ami.

— Trois en quatre ans !... Elle va bien la grosse Herrmann. Et elle n'a pas fini de pondre !

Cette boutade fit sourire madame de La Mare avec une grâce mélancolique. Sans doute elle eut un retour vers les douleurs qu'elle venait de traverser ; elles lui apparaissaient comme la rançon qu'une mère comme elle devait payer pour l'honneur de mettre au monde un fils aussi exceptionnel que le sien. Une bonne personne comme madame Herrmann n'avait de part ni à ces fiertés ni à ces souffrances : cela expliquait suffisamment sa fécondité un peu grossière.

Elle demanda :

— Et comment va-t-il s'appeler le fils des Herrmann ?

M. de La Mare ricana :

— Je vous le donne en mille?... William !... Pourquoi pas Guillaume ou Prosper? Ou Victor?... Mais non!... Le calendrier français ne leur suffit pas!...

— Est-ce que leurs filles ne se nomment pas déjà Daisy, Lucie et Margaret?

— Ils vont chercher des noms en Angleterre!

Une minute, le silence plana dans la chambre, mais il battait des ailes, secoué, lui aussi, de fou rire à la pensée de la sottise des Herrmann et de leur prétention.

Quand cette gaieté fut passée, madame de La Mare demanda :

— Et Henry ?...

— Henry... répéta M. de La Mare.

Déjà, ils sentaient que jamais, ni l'un ni l'autre ne se rassasieraient de prononcer ces deux syllabes. Elles étaient douces, infiniment à leurs oreilles, caressantes à leurs lèvres ;

elles seraient le motif secret qui chanterait au fond de toutes leurs pensées, qui se développerait dans leurs imaginations, qui soutiendrait leurs duos. Et quand, derrière la porte, la voix de madame Aulait déguisée, comme si le nouveau-né parlait lui-même, prononça en zézayant :

— On peut entrer ?...

— Si on peut entrer !

— Je voudrais voir ma petite maman, moi !...

M. de La Mare s'écarta comme pour le passage d'un monarque et, oubliant ses douleurs, la faible accouchée essaya de se lever, sur l'oreiller, afin d'apercevoir l'enfant, de plus loin, plus vite.

Ratatiné sur un coussin relevé de faveurs bleues, Henry s'étalait, indécis entre le sommeil et la veille. Son front était plissé, son cheveu rare, ses jambes repliées sous son buste, ses petites mains crispées, à la hauteur de la poitrine, comme pour repousser, pour se défendre. C'était le geste vague que les Bouddhas lèvent sur leurs fidèles afin de les bénir ou les châtier, le pelotonnement peureux des

êtres qui ne sont pas forts et qui redoutent une attaque.

Devinait-il, celui-là, qu'il lui faudrait lutter contre les caresses et que le combat commençait tout de suite, de la minute où son père et sa mère, répondant à son premier cri, avaient commencé de rêver pour sa médiocrité quelconque les destinées grandioses ?

A présent, le coussin était posé sur le drap de l'accouchée, dans le demi-jour du lit, et comme la lumière ne blessait plus ses paupières, l'enfant ouvrit ses yeux qui ne voyaient pas encore.

Pourtant sa figure s'en éclaira.

Il semblait qu'il vînt du fond des abîmes du temps, porteur d'anciens secrets, de responsabilités lourdes, surtout d'immenses ennuis. Sa petite bouche se tordit dans quelque chose qui ressemblait à un bâillement. Le père et la mère en furent ravis comme d'une manifestation de vie personnelle, expressive. Et madame de La Mare s'écria :

— Avez-vous vu, Édouard ?... L'avez-vous

vu bâiller ?... A ce moment-là, j'ai constaté qu'il était tout de votre côté !... il ressemble comme deux gouttes d'eau à votre tante Le Rond !...

C'était une parente à héritage, d'allures paysannes, qui portait des chardons à sa capote noire. Son avarice apparaissait à madame de La Mare comme une vertu, dans la pensée que cette personne âgée entassait un écu sur l'autre pour le plus grand profit de la famille.

De ce chef, et par goût de la tradition, M. de La Mare ne ménageait pas les égards à sa tante Le Rond. Le respect qu'il avait pour sa grosse fortune n'allait pourtant pas jusqu'à supprimer en lui toute clairvoyance. Il trouvait que la tante Le Rond avait la mine dure comme les poils de barbe épars sur ses joues, et puis, « elle ne représentait pas dans un salon ». Il voulut écarter du berceau de son fils ce fantôme de rôture épargneuse.

Il dit donc :

— La tante Le Rond ?... Croyez-vous ?...

Ça ne me frappe pas, ma chère Pauline ; il me semble à moi qu'il est tout de votre côté... Rappelé-vous bien ce portrait de votre grand-père, le président à la Cour ?... Otez-lui ses favoris... Répandez-lui un peu d'enjouement sur la figure... c'est Henry... l'Henry qui bâillait là, tout à l'heure... Ils se ressemblent comme deux napoléons d'or...

Madame de La Mare ne protesta pas. Elle avait fait l'offrande d'Henry aux hérédités de son mari dans un mouvement de générosité : il n'était qu'à demi sincère. Secrètement elle était bien sûre que son fils lui appartenait à elle, aux siens, au passé de sa famille, — et cette certitude circulait, douce comme du lait, dans son corps endolori.

Aussi bien, si le jeune Henry ressemblait à autre chose qu'à un très vieux bonhomme tassé à une taille de nain dans un tamponnement de chemin de fer, il « tenait » plutôt de sa mère, et c'était bien tant pis pour lui. En effet, derrière la belle stature de M. de La Mare, derrière la carrure de M. Delamare en un mot

qui avait fait la fortune, on touchait le peuple. C'étaient des aïeux secs et sobres comme la tante Le Rond, des paysans robustes comme la terre, des marins qui s'étaient élargi la poitrine à batailler contre des vagues.

Du côté de la mère d'Henry, on avait au contraire quatre ou cinq générations de bourgeoisie parlementaire, de lectures de codes, de bien-être, de truffes, de vins généreux, de dîners trop fins, de mariages d'argent, où l'éblouissement des dots avait couvert bien des tares. Le nouveau-né en héritait avec un renforcement bourgeois de l'égoïsme instinctif.

Il se manifesta, dès cette minute, par un bâillement plus accentué que le premier et qui fit dire à la garde :

— Allons ! rendez-le-moi... Je vais le porter à sa nourrice... D'ailleurs, il est trop lourd pour vous.

— Encore une minute, madame Aulait... Combien pèse-t-il ?

— Six livres et demie...

— C'est beaucoup, n'est-ce pas ?

La garde indiqua, par un mouvement de lèvres, que c'était là un de ces poids moyens dont le mieux est de ne rien dire :

— Ah ! parlez-moi du petit Herrmann !... Le domestique qui apportait le billet m'a affirmé qu'il pesait neuf livres.

— Le poids d'un lièvre d'Allemagne ! dit dédaigneusement M. de La Mare.

Et, dans son lit, madame de La Mare eut un petit frisson de dégoût à la pensée que certains nouveau-nés pouvaient peser de ces poids-là.

VIII

PREMIÈRE JALOUSIE

Madame de La Mare n'avait jamais été jalouse de son mari. Elle le savait : un mois avant son mariage, il avait donné congé à une demoiselle de la petite vertu dont il avait été pendant plusieurs années le protecteur attitré. Elle ne s'embarrassait pas de ce passé de galanterie.

Elle était plutôt satisfaite de se savoir mariée à un homme « qui avait vécu ». Cela faisait partie du bon ton dans le milieu où elle avait grandi. Pour le présent, elle était très suffisamment rassurée sur la fidélité de M. de La Mare. Il n'abusait pas du droit que tout

mari de bonne bourgeoisie conserve, après le mariage, de se rendre à Paris, de temps en temps, dans l'intérêt supérieur de ses affaires.

Madame de La Mare avait reçu une excellente éducation. Fillette, elle avait appris par cœur des fragments du théâtre classique; jeune fille, on l'avait conduite à l'Opéra-Comique. Elle avait, comme tout le monde, ânonné les tirades d'Hermione et ri au spectacle des tourments de Bartholo. Elle tenait la jalousie pour un artifice de théâtre, qui, selon le génie du poète, fait rire ou pleurer. Elle connut que c'est un sentiment merveilleusement humain, l'ombre de l'amour même, le jour où, au sein d'une nourrice, elle aperçut son fils.

Il est des enfants « bien réglés » qui tètent longuement, sans précipitation, ainsi qu'ils respirent. Ensuite, comme s'ils venaient de boire une coupe des eaux divines du Léthé, ils s'étendent dans les berceaux et, douillettement, pendant des heures, ils retournent aux rêves d'avant leur naissance, au temps où le cœur de leur mère battait pour deux.

Il semblait, au contraire, qu'Henry fût né avec des manies toutes formées et dont il prétendait bien que nul ne le corrigerait. Il tetait par saccades, s'étouffait, puis répandait le bon lait en caillots sur les bavettes. Il était toujours affamé, tout de suite repu. Il prétendait que sa nourrice eût sans cesse le sein au vent ; il ne voulait pas seulement se nourrir, mais s'amuser de la mamelle. Il fallait qu'il la tripotât sans cesse, la rayât de ses ongles débiles.

A ces minutes, madame de La Mare recevait comme un coup dans le cœur, et elle prenait la nourrice en aversion. Sans doute elle apercevait en elle toutes ces femmes qui, de la première étrangère dont le sein se découvrait, à la bru, qui, un jour, prêterait son flanc pour assurer la perpétuité du nom de La Mare, lui voleraient son fils, le distrairaient d'elle, l'obligeraient à passer la seconde toute la vie. Reine mère ! Il faudrait s'effacer devant la jeune souveraine, voire devant de simples favorites.

Dans cette disposition d'esprit, madame de

La Mare ne savait pas au juste ce qu'elle détestait le plus dans la nourrice, à qui elle reprochait, bien entendu, la nervosité d'Henry.

Tantôt elle critiquait son zèle :

— Je suis sûre, nourrice, que si vous n'étiez pas toujours à tourner autour de cet enfant, à l'agacer, à le provoquer, il n'aurait pas ce besoin maladif de votre présence qui le fait crier dès que vous le posez seulement sur mes genoux!... Nous savons pardieu bien que vous êtes indispensable!... mais enfin, Henry n'est pas votre enfant? C'est le mien... et un jour ou l'autre, il faudra bien qu'il se déshabitue de vous!

A d'autres minutes, madame de La Mare se plaignait au docteur Ducastel de l'indifférence témoignée par la nourrice pour le trésor qu'on lui avait confié :

— Le croiriez-vous, docteur? Elle le prend dans son lit, la nuit pour le rendormir... Sous prétexte qu'elle tombe de sommeil!... Mais, pourquoi la paye-t-on? Un autre jour, elle se déclare fatiguée!... Elle laisse ce pauvre ché-

rubin s'époumoner dans son berceau jusqu'à ce qu'il suffoque. Je monte, je le trouve cramoisi... Je demande des explications. Elle me répond avec un aplomb tranquille : « Madame peut bien promener le petit si elle veut, moi, je marche depuis ce matin et les jambes me rentrent dans le corps. »

Le docteur hochait la tête :

— La vie d'une nourrice est bien fatigante, madame, et, votre fils, lui-même, a intérêt à ce que cette femme ne se surmène pas trop.

Madame de La Mare avait plus de succès dans ses récriminations, quand elle s'adressait à M. de La Mare :

— Tantôt, cette femme rit parce qu'elle a reçu des bonnes nouvelles de son mari, de ses enfants, de sa vigne, est-ce que je sais?... Tantôt, elle a la larme à l'œil parce qu'une lettre arrive avec deux jours de retard ! Elle ne veut pas se mettre dans l'esprit qu'une bonne nourrice doit vivre d'une vie tout à fait végétative... Autrement, son nourrisson souffre.

M. de La Mare haussait les épaules :

— Vous ne saviez donc pas, ma chère, que ces gens-là n'ont pas de cœur?

M. de La Mare mettait plus de réserve que la mère d'Henry dans l'aveu de son idolâtrie. Cette retenue lui était imposée par son idéal de flegme, le désir de ne point accélérer sa marche, de ne pas déranger ses cheveux, peignés à la mode de Barre. Mais il lui arrivait de quitter le Cercle à midi moins le quart, et de commander quatre ou cinq fois à son cocher, pendant la montée de la côte : « Plus vite! plus vite! » dans la crainte où il était d'arriver trop tard pour voir son fils encore éveillé.

Il regardait avec une gravité olympienne la nourrice démailloter Henry, changer la couche. Puis, quand l'enfant était au berceau, il se penchait, l'effleurait timidement, de peur de lui frôler le front avec ses moustaches.

Et il répétait invariablement, avec un zezayement attendri :

— Eh!... Eh!... Le fils à papa!

Madame de La Mare contemplait cette expansion avec la complaisance un peu protectrice

qui embellit les Vierges dans les tableaux de Saintes Familles.

Elle eut un mouvement de mauvaise humeur, le jour où M. de La Mare lui annonça :

— Gratis a un garçon depuis hier soir.

Elle demanda avec dédain :

— Il était marié, Gratis?

— Vous ne saviez pas ?... Depuis un an, avec une caissière des magasins du Progrès.

— Cette petite brune, au profil de chèvre, qui bêlait à toute la clientèle?

Madame de La Mare était froissée que le mariage de « ce bon Gratis » eût donné un résultat si pareil à ses propres noces. Il lui semblait qu'avant de se reproduire en mâle, ce subalterne aurait pu attendre, par convenance de sa position.

Elle dit d'un air pincé :

— Si tout le monde, maintenant, se met à avoir des fils !...

Et M. de La Mare répondit du ton d'un homme qui n'aurait point toléré, chez son employé, une familiarité déplacée :

— Oh ! Gratis m'a annoncé la nouvelle très respectueusement...

Les visites de madame Herrmann étaient pour madame de La Mare une autre occasion d'énervement. Cette mère-nourrice guettait les occasions publiques pour ouvrir son corsage et pour donner en exemple le spectacle de ses allaitements. Autant qu'elle pouvait, madame de La Mare évitait les rapprochements, les comparaisons que madame Herrmann cherchait à provoquer entre William et Henry, dans l'intimité ou devant témoins.

Il lui arrivait de répondre : « Henry est à la promenade... » alors qu'on pouvait entendre le jeune de La Mare pleurnicher dans son berceau.

Madame Herrmann avait la victoire doucereuse. Elle répondait avec un léger accent bâlois — qui donnait plus de prétention au soin qu'elle apportait à rouler ses « r » :

— J'ai rrrencontré votre fils avant-hier aux brrras de sa nourrrice... Il est charrmant dans son petit modèle...

Madame de La Mare était obligée de remercier. Mais, le soir, quand son mari lui demandait :

— Eh bien! aujourd'hui, avez-vous eu la visite de la « frégate » ?

Elle répondait, encore agacée :

— Je déteste les enfants bouffis!

Pourtant, elle mentait à son inquiétude. Et, après avoir disqualifié le jeune William, elle trahissait involontairement sa jalousie :

— Voilà un enfant qui, depuis qu'il est né, n'a cessé d'augmenter régulièrement de trente à quarante grammes toutes les vingt-quatre heures.

— Et Henry ?

— Henry est un irrégulier. C'est une petite nature toute différente, une sensitive.

— Vous auriez dû le nourrir, ma chère amie.

— Mais vous m'en avez empêchée!

M. de La Mare détestait les discussions conjugales. Il ne répondait point, tournait le dos à la lampe, allumait un cigare et déployait son journal.

IX

HENRY FAIT SES DENTS

La plupart de nos contemporains ont les mâchoires, naturellement ou artificiellement, pourvues de petits organes durs, composés de tissus particuliers, qui servent à diviser les aliments pendant la mastication. On les nomme communément « des dents ».

Elles causent beaucoup de douleur quand elles poussent, durent peu et sont une occasion de graves souffrances quand elles s'émiettent. Les philosophes de l'école de Bernardin de Saint-Pierre, qui ont démontré l'intervention providentielle dans le monde par les harmo-

nies de la nature, expliquent suffisamment que le petit de l'homme et des mammifères naît privé de dents, par ce fait que, s'il en était pourvu, il mordrait jusqu'au sang le pis maternel.

M. de La Mare avait peu lu ces philosophes, mais bien qu'instinctivement, par système politique, atavisme, goût de la tradition, il fût disposé à louer, sans restriction, les vues de la Providence, il s'insurgea contre la barbarie dont elle avait fait preuve dans certains détails essentiels, quand il constata que l'éruption des dents de lait allait causer à Henry de longues et insupportables douleurs.

— Encore, disait le docteur Ducastel, si ces misérables dents devaient être permanentes! Mais l'enfant n'en conservera pas une seule. Il faudra recommencer à sept ans!

Madame de La Mare joignait les mains et M. de La Mare était révolté.

— Les dents, disait la mère, quand elle se retrouvait en tête à tête avec son mari, ont du moins cela de bon qu'elles permettent au

docteur d'expliquer tout ce qu'il ne comprend pas ! L'autre jour, Henry se réveille, la figure en feu. J'appelle le docteur. J'étais tout inquiète... Il arrive au milieu de la journée et il me répond avec le plus grand calme : « Les dents, les dents, madame ! » Avant-hier, c'est une toux très rauque et qui, tout d'abord, me fait penser au croup. Vous passez vous-même chez le docteur pour le prévenir. Il se hâte un peu plus, mais il est toujours aussi rassuré : « Les dents ! » Enfin, ce matin, nous sommes en face de vomissements. Vous croyez qu'il va changer de chanson ? Elle suffit à tout, et nous sommes vraiment bien simples de nous inquiéter ! Je suis sûre, moi, que ce pauvre petit être a une autre maladie, une maladie grave que le docteur Ducastel ne découvre pas. Si j'étais la maîtresse, nous changerions de médecin.

Cette fois, madame de La Mare se heurta à un refus. Certainement, son mari était inquiet comme elle, mais sa foi dans le docteur Ducastel n'était pas ébranlée. Ce praticien avait mis

M. Édouard de La Mare au monde, assisté dans leurs dernières maladies M. et madame Delamare, le mari de la tante Le Rond. Il était de tradition qu'il donnât ses soins à la famille. La seule apparition de sa cravate blanche était déjà un réconfort.

M. de La Mare décida seulement que, à la première occasion, il demanderait des explications au médecin.

Elle ne se fit pas attendre, et le docteur s'exécuta de bonne grâce.

— Vous allez me comprendre...

Il fourrait si brutalement ses doigts dans la bouche d'Henry que le nourrisson était suffoqué de colère.

— Mais docteur, le petit étouffe!

— Ne faites pas attention... Avez-vous mis le doigt à la même place que moi?... Oui.. Sentez-vous la boursouflure?...

M. de La Mare dit qu'il la sentait, afin d'avoir le droit de retirer son index et de soulager son fils.

Alors le docteur reprit :

— Eh bien! suivez mon raisonnement. Le germe dentaire a, pour première origine, une végétation épithéliale qui se produit à la surface de la muqueuse par où l'arc maxillaire est recouvert... Cette végétation donne lieu à une invagination épithéliale analogue à celle qui, dans d'autres régions, donne naissance au poil...

Le docteur Ducastel continua sur ce ton pendant plus d'un quart d'heure. Madame de La Mare écoutait comme à la messe, persuadée que l'on décrivait là quelque mystère sacré. M. de La Mare approuvait avec des hochements de tête graves. Ni l'un ni l'autre ne doutait plus du docteur Ducastel et de son grand savoir : ils avaient recouvré la foi.

Le docteur acheva de les reconquérir en leur fournissant quelques renseignements généraux sur l'ethnographie dentaire. Ils furent un baume à leur attendrissement.

Les souffrances exceptionnelles d'Henry étaient une indication de l'aristocratie de sa race :

— Vous voyez, ma chère amie?

— Il semble, en effet, dit le docteur, que la denture soit d'une éruption plus aisée et d'une essence plus robuste chez les races inférieures que chez les races civilisées, et d'autant plus qu'elles sont plus inférieures.

Et il citait des exemples à l'appui de ses observations.

— Chez l'Australien, par exemple, la troisième molaire, la dent de sagesse, qui tend à s'atrophier chez les blancs, est aussi volumineuse que les autres molaires. Parfois elle a cinq cuspides et cinq racines.

— Chez l'Australien! répéta M. de La Mare.

— Et le nègre! N'avez-vous pas remarqué vous-même que les nègres ont les dents plus blanches, plus fortes, plus belles, que nous autres?... Signe grave d'infériorité...

— Le fils des Herrmann, dit vivement madame de La Mare, le petit William fait ses dents sans aucun accroc...

— Il les perce comme sa mère accouche, conclut M. de La Mare avec un dédaigneux sourire.

Il y avait, dans l'antichambre de la villa de M. de La Mare, un baromètre de forme ancienne qui, toute la vie, avait été pour M. Delamare le père, un objet de prédilection. M. Édouard y jetait, quand il était garçon, un coup d'œil peureux. Bien que la nature ne l'eût pas créé observateur, il avait remarqué que, par le vent d'Est, la tendance que M. Delamare le père avait à l'irrascibilité aiguë s'exaspérait d'une façon redoutable.

Depuis que le jeune Henry emplissait la villa de ses vagissements, ce n'était plus le baromètre qui marquait, dans la maison, les retours de la pluie et du beau temps : c'étaient les couches de l'héritier présomptif.

Il y en avait de vertes, il y en avait de dorées, il y en avait de mixtes et mêlées de grumelots.

Les couches jaune safran, merveilleusement égales, éclairaient toute la demeure d'un reflet de soleil. Il arrivait que M. de La Mare se les fît présenter; il souriait largement en les voyant déployer. Il disait avec une satisfaction complète :

— Voilà une couche sterling.

Dans ce cas, il avait la générosité facile. Il donnait cent sous à la nourrice et un londrès à son valet de chambre. Il entraînait madame de La Mare au fumoir pour lui conter les potins du cercle. Ces jours-là, avant de se lever de table, madame de La Mare n'oubliait jamais de recommander que « l'on achevât le plat sucré à la cuisine ». Et c'était, dans le sous-sol comme au salon, une trêve de belle humeur. Les serviteurs se faisaient des politesses, on donnait les assiettes à lécher aux chiens.

Quand les couches du jeune Henry étaient vertes, il soufflait sur la maison tout entière un vent de mécontentement et d'aigreur. M. de La Mare, qui, chaque jour, en se mettant à table, demandait : « Quelle couleur » ? frappait du poing sur la nappe, en entendant madame de La Mare lui répondre avec aigreur :

— Encore vertes !

En ce cas, il rudoyait son valet de chambre sur la lenteur du service. Celui-ci en rejetait la faute sur la cuisinière qui se fâchait contre

la laveuse de vaisselle, laquelle battait l'épagneul préféré de M. de La Mare, sous prétexte qu'il venait de dévorer un torchon.

Ces jours-là, si M. de La Mare venait à croiser dans la côte le coupé du docteur Ducastel, il arrivait qu'oubliant toute dignité, il fît arrêter sa victoria et descendît de sa personne pour causer avec le médecin, par la glace abaissée de la portière.

— Eh bien ?

— Eh bien ! toujours des selles vertes ou mêlées de grumelots...

— Les dents, mon cher ami !...

— Sacrées dents !

— Qu'est-ce que vous voulez ?... On ne peut pas les lui faire percer par un autre ! Il faut qu'il les fasse lui-même.

M. de La Mare savait que la féodalité avait institué des chapelains qui disaient des prières à la place de leurs seigneurs. La royauté avait inventé les menins qui recevaient le fouet au lieu des dauphins de France. Le second Empire avait imaginé les « remplaçants » qui allaient

se faire tuer en Crimée, en Italie, au Mexique, au lieu et place des fils à papa.

La troisième République, la République « scientifique » de M. Herrmann, n'avait rien trouvé, pas même un remède contre les souffrances de la dentition de lait !

X

NURSES ANGLAISES

Tous les enfants de M. Herrmann avaient été élevés par des gouvernantes anglaises.

Un mois avant que madame Herrmann ouvrît pour la dernière fois son corsage au nourrisson qu'elle avait si copieusement sustenté, les pasteurs de Port-Neuf se mettaient en campagne. Ils écrivaient à leurs collègues du Royaume-Uni; ils les priaient de découvrir, parmi leurs ouailles, une jeune personne tout à fait bien pensante pour lui confier l'éducation de jeunes enfants, qui devaient apprendre à se débarbouiller, et généralement à remplir toutes

leurs petites nécessités selon les principes du « libre examen ».

De cette façon les jeunes Herrmann échappaient à la vulgarité de cette première éducation française que certaines gens nomment « traditionnelle » et qui apparaît à leur vulgarité comme une partie du bagage poétique de la race.

Ils ne nasillaient pas sur un ton plaintif de cantique ces naïfs couplets qui évoquent des chapelles bleues, des autels de papier doré, des bonnets blancs d'orphelines, des battements de cornette, des froufrous de rosaires :

Petit Jésus, Fils de Marie,
Venez-vous-en coucher chez nous.
C'est mon papa qui vous en prie ;
Maman aura bien soin de vous.

Ils n'enfonçaient pas leurs poings roses dans la ceinture de leur tablier pour psalmodier la complainte de Malbrough.

On ne leur avait pas fait voir dans la lune :

Trois petits lapins,
Qui mangeaient des prunes
Comme trois petits coquins.

En revanche, ils déclamaient sur un mode aigu l'aventure d'Humpty Dumty qui tomba d'un mur et brisa sa tête sur des cailloux comme un œuf à la coque. Ils ne chantaient pas : « Il pleut, bergère, rentre tes blancs moutons... » mais ils connaissaient les couplets où la petite Bo-Beep rêve que ses agneaux perdus lui reviennent en balançant leurs queues. Ils n'avaient pas entendu parler de « l'Ami Pierrot », mais ils débitaient bravement l'histoire de « la vache qui saute par-dessus la lune ».

Et tout cela semblait à leurs parents infiniment plus distingué.

M. Herrmann avait dans son comité électoral des partisans passionnés de la neutralité religieuse. Ils étaient profondément blessés dans leurs instincts de tolérance à la pensée qu'à de certaines dates rituelles le clergé des paroisses prétendait se répandre dans les rues, tendues de draps blancs, décorées de fleurs, pour bénir, du haut d'un escalier de roses, des théories de fillettes baignées dans des nuages de mousseline. Ils avaient décidé

d'appliquer à ces manifestations l'arrêté sur les attroupements et les mascarades. Ils ne voyaient pas pourquoi, plusieurs fois par an, on permettrait à des processions de fillettes en blanc et de fidèles en prières d'arrêter, une seconde, sur leur passage, la circulation des tombereaux. Pareille licence n'est accordée que deux fois l'an, aux chienlits : au mardi gras et à la mi-carême.

M. Herrmann avait fait triompher les scrupules de ces « amis de la neutralité ». Il avait obtenu la suppression des processions de la Fête-Dieu. Malheureusement, il fallait renoncer à décourager le clergé de Port-Neuf d'accompagner à pied, au soleil, dans la neige, dans la pluie, les pauvres morts que l'on montait au cimetière ; ces conduites quotidiennes lui étaient une occasion de promener ses croix d'argent par les rues, de se montrer en surplis, de chanter du latin.

M. Herrmann était sûr que ces exhibitions papistes choquaient autant que lui-même les nurses anglaises auxquelles il confiait l'éducation de ses enfants. Elles faisaient tourner

toutes les jeunes Herrmann contre le mur au passage de ces convois. Si les enfants posaient par curiosité quelques questions indiscrètes, elles leur expliquaient, avec toute l'indignation de nurses bien stylées, que, seules, les personnes qui s'adonnent à l'intempérance ont l'habitude de chanter dans les rues.

Les enfants de M. Herrmann ne priaient pas Dieu en latin ; ils le priaient en anglais.

Tous les soirs, avec leurs cheveux blonds, coupés à la mode des délicieux bébés qui sourient dans les « Christmas cards », ils s'agenouillaient, blonds et roses, sur leurs lits blancs et ils priaient avec leurs lèvres innocentes. Ils tutoyaient en anglais le Dieu qui a créé le ciel et la terre pour que John Bull eût l'occasion de vendre du gin et d'établir des débouchés commerciaux. Ils suppliaient ce Dieu à figure de Lord de prendre en pitié les petits Malgaches, de les arracher aux entreprises des missionnaires papistes, de permettre qu'ils soient élevés, malgré leurs figures noires, dans la doctrine du libre examen. Il

arrivait même que ces innocents qui tenaient Jeanne d'Arc pour une fille d'écurie un peu sorcière, suppliassent le ciel clément de prolonger la précieuse existence de Sa Gracieuse Majesté.

M. et madame de La Mare ne pouvaient retenir un haussement d'épaules toutes les fois qu'en leur présence, madame Herrmann interpellait ses fillettes en anglais pour leur conseiller de fermer la porte, de donner une poignée de main ou d'ôter leurs doigts de leur nez.

— Évidemment, disait M. de La Mare, elle a l'intention de marier ses filles à quelques pasteurs qui seront capables de réciter la Bible à rebours...

— Mais leur fils ?... interrogeait madame de La Mare. Il faut espérer que de celui-là au moins ils vont en faire un Français !...

M. de La Mare se proposait d'interroger son voisin sur cet article, au cours d'une commune promenade de digestion qu'ils faisaient, d'ordinaire, cigares aux dents, après déjeuner, le long des grilles de leurs villas.

La rencontre d'une jeune personne qui pous-

sait le petit William dans une voiture à huit ressorts l'éclaira suffisamment sur ce qu'il désirait apprendre. M. Herrmann ayant abordé cette miss sans soulever son chapeau, M. de La Mare en conclut que c'était la nouvelle nurse. Il l'examina avec un peu d'embarras. Il était inquiet de savoir à quel degré exact de l'échelle sociale il devait placer cette étrangère. M. Herrmann ne la traitait pas comme une institutrice, et cependant elle n'avait point l'air d'une fille du peuple. L'aimable rougeur qui couvrait par surcroît les joues de la nurse portait d'autre part M. de La Mare à la bienveillance; elle se traduisit par un léger soulèvement de son couvre-chef. La jeune Anglaise rougit encore davantage et M. de La Mare en fut flatté comme d'un succès personnel.

Il dit toutefois en rentrant dans sa maison :

— Ces pasteurs anglais ont décidément la main heureuse !... Les tendrons qu'ils envoient aux Herrmann avec des certificats de haute vertu ont plus de beauté qu'il n'en faut pour tourner mal.

— Si j'étais madame Herrmann, répondit madame de La Mare, je ne tolérerais pas dans ma maison ces mijaurées qu'on ne sait comment traiter, qui attirent les regards des hommes, et dont moi je flaire l'effronterie sous les mines pudiques... J'aimerais mieux laisser Henry à une nourrice sèche jusqu'à l'âge du collège que de le confier un seul jour aux mains de ces péronelles...

M. de La Mare approuva d'un sourire un peu contraint, mais il conclut dans l'ironie :

— Devinez ce que cet animal d'Herrmann a bien eu le cynisme de me dire? Il m'a déclaré que cette gouvernante ferait de William un «gentleman». Un gentleman !... C'est à pouffer de rire !... Il paraît que les bonnes manières, la politesse, la courtoisie n'existent plus qu'en Angleterre. Il faut faire venir d'Angleterre des misses triées par des pasteurs pour enseigner le bon ton aux fils de France !

XI

MA BONNE NOUNOU

Il arriva, par un heureux hasard, que le frère de lait d'Henry mourut « d'une fuite de ventre ». Ce nourrisson s'était moins bien trouvé du « petit pot » qu'Henry du sein. Il se décida à retourner là d'où il était venu. Sans doute, il estima qu'un gueux a peu d'intérêt à demeurer dans un monde où rien ne lui appartient, pas même la fièvre de lait qu'il a provoquée chez sa mère en lui jaillissant des entrailles.

Le père de ce philosophe précoce jugeait l'allaitement mercenaire à un autre point

de vue. Il était sûr qu'un travailleur qui n'a que son salaire ne peut songer à arrondir une vigne. Reste donc le profit qu'une femme bien conformée, bonne laitière, peut amasser aux dépens des bourgeois. Cette honnête spéculation, plusieurs fois répétée, avait permis au père de lait d'Henry d'acquérir deux lopins dans le voisinage de sa masure, bien exposés au soleil. Il en guettait un troisième.

Il n'entendait pas que le chagrin, coupant le lait de sa Bourguignonne l'obligeât, de ce chef, à laisser sa nourriture en plan. Il s'entendit avec les parents d'Henry pour cacher la mauvaise nouvelle tandis que le jeune monsieur perçait ses incisives inférieures; puis, on se préoccupa des incisives latérales; puis, de la petite molaire. D'autre part, l'éruption de la canine tomba en plein sevrage. Henry allait sur ses vingt mois, quand M. et madame de La Mare prirent courageusement leur parti. Le lait de la nourrice avait fini de jaillir, il n'y avait plus qu'un médiocre inconvénient à laisser couler ses larmes.

Pour calmer la douleur de la Bourguignonne, M. de La Mare avait beaucoup compté sur cet argument :

— Puisque votre enfant est enterré depuis six mois, ma pauvre nourrice!...

— Hélas ! mon bon monsieur, je venons seulement d'en être instruite!...

Elle brûla les lettres où le vigneron avait continué de lui donner chaque semaine, des bonnes nouvelles de l'enfant défunt. Elle était si affligée que, pendant quinze jours, elle oublia de remonter la belle montre d'or que la tante Le Rond lui avait donnée afin de tempérer son chagrin.

Elle embrassait passionnément la tête légèrement piriforme d'Henry.

Elle disait :

— A présent que mon Julien est mort, c'est Noël qui sera ton frère de lait...

— Certainement, ma bonne nourrice...

— Et ta nounou ne te quittera plus, mon petit Henry!... Jamais!... Jamais!...

Elle ne voulait plus retourner au pays, revoir son vigneron qui l'avait dupée.

Ces dispositions servaient les intentions de M. et de madame de La Mare. Ils se gardèrent donc de représenter que ce père de famille avait cru bien faire, et qu'après tout il restait à la nourrice deux enfants qui réclamaient son retour au logis.

M. et madame de La Mare considéraient ce père et ces enfants bourguignons comme de vagues entités. Leurs pensées ne s'arrêtaient pas sur eux, sur leurs besoins, sur leur abandon. Ils croyaient sincèrement que leur nourrice était le résultat d'une génération spontanée. Elle n'avait dans le monde nulle attache qu'eux-mêmes. Elle n'était pas une créature humaine qui, un soir de vendange, était revenue des pressoirs alanguie; pas de la chair amoureuse qui avait tressailli dans une alcôve obscure, pas de la résignation paysanne qui avait longuement porté son fardeau sans murmurer, pas de la maternité douloureuse qui, pour l'amour des siens, avait fait le sacrifice de l'exil. Pour la commodité d'Henry, elle avait surgi de terre avec ses seins gonflés de lait — comme ces servi-

teurs de féerie qu'une trappe élève des dessous du théâtre.

Les jours passèrent et la nourrice d'Henry accepta la perte de ce fils comme elle s'était résignée à tous les accidents qui avaient marqué les saisons de sa vie : la chute de son père du haut d'un arbre, l'enflure de son tablier avant la noce, les ravages des grêlons dans sa vigne, enfin toutes les calamités inévitables qui viennent d'en haut ou d'en bas.

XII

EAU FROIDE

M. et madame Herrmann parlaient volontiers de leur « tub », c'est-à-dire du bain de siège froid qu'ils prenaient régulièrement, chaque matin, le premier dans un plateau tout rond ; la seconde dans un fauteuil en zinc.

Jamais M. Herrmann ne se rendait à Paris sans emporter avec soi son plateau tout rond. Le fauteuil de madame Herrmann avait d'autre part un couvercle. On y pouvait loger des pantoufles, des éponges, des bas, du linge de corps et le goûter des enfants. Ce plateau et ce fauteuil étaient vraiment des membres de la

famille Herrmann. Ils reparaissaient à tout propos dans la conversation du mari et de la femme.

Madame Herrmann disait ;

— Je venais de prendre mon tub...

Ou bien :

— J'allais prendre mon tub...

Ce propos semblait fort inconvenant à madame de La Mare. Il fournissait à M. de La Mare un thème à des plaisanteries de haulte gresse.

Les enfants de M. et madame Herrmann avaient aussi de petits fauteuils et de petits plateaux en zinc qui s'enchâssaient dans le fauteuil et dans le plateau paternel et maternel, comme ces boîtes à surprises fabriquées par les Indous et qui s'ouvrent indéfiniment les unes dans les autres.

Le tub du jeune William était une cérémonie très anglaise. M. Herrmann aimait à s'en donner le spectable matinal avant que de descendre à ses affaires. La nurse asseyait au milieu du plateau le jeune gentleman tout nu.

Elle lui vidait sur les épaules deux brocs d'eau bien froide. Le petit paquet de chair rose tournait subitement au violet. Mais l'enfant ne poussait pas un cri, sachant que la réaction irait, en ce cas, jusqu'à la fessée. Et aussi bien, avec les jours, le désagrément de cette secousse s'atténuait. Le jeune William prenait son tub tout à fait correctement, comme les petits Anglo-Saxons qui sont peints dans les affiches du Pear's Soap.

Au contraire, la toilette d'Henry était chaque matin une cérémonie tragique. Les efforts combinés de sa mère et de sa nourrice sèche ne réussissaient pas toujours à lui imposer l'ablution la plus légère. Il prétendait défendre son nez et ses oreilles contre toute entreprise de leur part. Dans ses colères, il lui était arrivé de renverser la bouillotte où l'on faisait tremper un thermomètre afin de s'assurer que l'eau tiédie était au moins à la température de la chambre.

Ces séances de vociférations se terminaient invariablement par des enrouements. Henry

passait sa vie dans les rhumes. La rigole du nez lui pelait à force de tâter du mouchoir. Il mettait un paletot pour passer d'une chambre à l'autre ; il ne sortait qu'avec des cravates, comme un ténor d'opéra.

— Je vous donnerai cent sous, ma bonne nourrice, avait déclaré M. de La Mare, le jour où Henry passera une semaine sans éternuer...

Là-dessus, les cravates avaient été doublées, les précautions accrues... et aussi les rhumes.

Dans ces conditions, la rencontre du jeune William, la vue de son nez toujours sec, étaient, pour madame de La Mare une épreuve douloureuse. Elle en vint, dans son inquiétude, à murmurer devant madame Herrmann :

— Comme vous avez de la chance!

La mère de William aimait à faire des prosélytes. Elle eut l'habileté de ne point triompher de cet aveu d'angoisse.

Elle dit, de sa voix chantante :

— J'attribue la santé de notre fils à l'excellence de son hygiène...

— Mais Henry lui aussi est bien soigné! Nous prenons pour lui mille précautions...

— Vous en prenez peut-être trop, chère madame!... Regardez William : il a toujours le cou, les bras et les jambes nus...

— Question de tempérament...

— Non pas! De régime. Son tub quotidien le met à l'abri des coryzas... Système anglais.

Cette dernière parole était de trop. Mais madame Herrmann avait plus d'orthodoxie que de sainteté et elle ne put se retenir de la décocher comme une flèche au cœur de cette mère inquiète.

Le même soir, le ménage de La Mare commenta cette causerie avec amertume. Ils soulagèrent leurs cœurs de la jalousie qui les étreignait. Ils attribuèrent successivement à la nourrice, à la température et à la Providence, la délicatesse incompréhensible d'Henry. Ils se fortifièrent mutuellement dans l'excellence de

leurs principes d'éducation, puis, brusquement, ils capitulèrent.

Ce fut M. de La Mare qui eut le courage de prononcer la première parole :

— Quoi qu'il en soit, dit-il, on ne peut nier que ce régime d'eau froide réussisse aux enfants des Herrmann...

— Évidemment, répondit madame de La Mare, car ils naissent lymphatiques avec moins de fond que d'apparence.

— Si on essayait de l'appliquer à Henry?...

Il y eut un silence cruel. Enfin, madame de La Mare prononça :

— Si le docteur Ducastel en prend la responsabilité... Moi je suis découragée...

Le conciliabule eut lieu dans la matinée le lendemain.

M. de La Mare avait décidé que ce matin-là il ne descendrait pas au Cercle; madame de La Mare n'avait pas fermé les yeux de la nuit ; Henry avait le rhume au bout du nez, comme à l'ordinaire. Seul, le docteur Ducastel se présentait à cette conférence avec son menton

rasé au velours, sa cravate blanche, — immobile comme un bibelot de porcelaine — et son imperturbable sérénité :

— Les Herrmann, dit-il avec un peu d'humeur, n'ont pas inventé la médication qu'ils vous préconisent. Il y a longtemps que nous connaissons les effets que l'eau froide exerce sur la température périphérique : la modification de la circulation capillaire, la surexcitation des ramifications nerveuses, la provocation des actes réflexes. Ce n'est point la médication anglaise, mais la nôtre qui a distingué la première, entre les effets immédiats de l'hydrothérapie, qui sont antiphlogistiques, sédatifs ou excitants, et les effets consécutifs, qui sont reconstituants, résolutifs et spoliateurs. Ce qu'il y a de véritablement anglais dans la pratique de l'hydrothérapie, c'est le cynisme avec lequel cette nation prolifique se débarrasse des sujets de rebut. Les sujets robustes sortent fortifiés de cette épreuve, les autres se noient dans le plateau, et c'est un bienfait pour la race.

M. et madame de La Mare écoutaient, consternés.

— Alors? demanda le père d'Henry.

— Alors? interrogea sa mère, dans un sursaut d'angoisse qui lui donnait l'expression, tout en âme, des Mères de Douleur.

— Estimez-vous qu'Henry doive tenter une telle épreuve?

— S'il peut s'y accoutumer... dit le docteur.

— Vous n'avez pas l'air bien chaud...

— Pour l'eau froide?...

Il parut que le docteur trouvait cette facétie excellente, mais il en sourit seul. Cet oubli de la politesse l'ayant indisposé, il se leva :

— Enfin, que nous conseillez-vous?

— Essayez...

— Vous dites cela bien mollement?

— Mais non, chère madame! Essayez aujourd'hui même... Je vous le conseille.

Déjà, il avait remis son chapeau. Il parlait sur la porte.

M. de La Mare voulut assister au bain froid

d'Henry. Il imposa assez rudement silence à la nourrice qui levait les bras au ciel.

Au premier contact de l'eau, l'héritier des de La Mare se raidit ainsi qu'un bonhomme en pain d'épices. Son père insistant, il devint rouge comme une tomate et, même, il lui mordit la main. M. de La Mare ne put résister à un mouvement de colère. Il administra le fouet à son fils avec quelque vivacité. Sur quoi, la nourrice sortit de la chambre, déclarant qu'elle ne voulait pas « voir ça », et madame de La Mare, tout à fait hors d'elle-même, arracha Henry des mains de son mari en gémissant :

— Mais tuez-le donc !... Tuez-le donc pendant que vous y êtes !...

Il fallut à la maisonnée entière une journée pour se remettre. Le rhume d'Henry n'avait pas empiré, malgré la fessée et la douche, mais ses parents étaient tout à fait aphones, et ils avaient la courbature aux quatre membres.

Ce fut le premier et le dernier essai d'eau froide. Le soir, avant de s'endormir sur l'oreiller conjugal, M. de La Mare déclara :

— Je comprends que l'on sacrifie un petit dans une portée de lapins. Henry est fils unique. S'il a les bronches délicates, grâce à Dieu, son père est indépendant, et lui laissera assez de fortune pour qu'il passe les hivers rigoureux dans des climats tempérés.

XIII

LA PREMIÈRE FABLE

Cette joie fut la première que M. de La Mare eut par son fils, dans l'ordre de l'esprit : le jour de la Saint-Édouard, Henry lui récita, avec le secours de deux souffleuses, la fable bien connue de *la Cigale et la Fourmi*.

M. de La Mare était alors dans sa trente-sixième année et le jeune Henry venait d'achever sa cinquième. Du jour de sa naissance à cet acte heureux, il avait étonné ses parents par les prodiges de sa précocité. La nourrice sèche s'associait à cette admiration par naïveté, et l'institutrice du jeune Henry par complaisance.

Comment ces heureux parents auraient-ils été avertis que leur émerveillement était une aventure aussi commune que le développement rapide de leur fils ? Dans l'évolution de tous les enfants, les progrès quotidiens des quatre premières années tiennent des prodiges de l'avril. D'une semaine à l'autre, les bourgeons éclatent, les feuilles se développent, les boutons promettent, les fleurs s'épanouissent, la vie triomphe ; elle embaume, elle emplit les yeux, elle réjouit les âmes.

Jours heureux vers lesquels ce couple de parents devait se retourner, plus tard, comme vers un songe de paradis entrevu ! Il y avait eu dans leur vie un temps où leur maison était un temple et où ce temple enfermait un dieu innocent. Vigilants autour de son sommeil, ils avaient cessé d'être les marionnettes un peu comiques que la vanité, la médiocrité des passions et du caractère, la naïveté de l'égoïsme faisaient d'eux dans le traintrain de chaque jour. Pendant quelques heures au moins, ils avaient été la Sainte Famille, deux amours

parallèles, veillant sur un enfant sans défense, comme si, dans sa chair fragile, il avait, avec le leur, porté tout l'espoir du Monde.

Entre ses rhumes et ses colères, Henry en usa comme le reste des enfants. Il chanta de longues cantilènes où sa langue s'exerçait à appuyer des consonnes sur cette voyelle « a » qui jaillit des lèvres de l'homme dans son premier cri de douleur.

Il dit :

— Ma... ma... ma...

Ce qui, indistinctement, grâce à la traduction de la nourrice sèche, à la bonne volonté des visiteurs et selon les circonstances, signifiait « papa », « maman », « ma bonne tante Le Rond » et « ma chère nounou ».

Il dit :

— Na... na... na...

Que l'on pouvait traduire par « nanan », c'est-à-dire tout ce qui concerne la nourriture, ou « non... non... » *alias* « je ne veux pas ! », phrase de protestation contre l'autorité paternelle, maternelle, avunculaire et nourricière

qui, dans l'obscure cervelle du jeune Henry, semblait devancer l'exacte connaissance de sa volonté personnelle.

Il dit :

— Da... da... da...

Même dans des occasions où nul cheval ne paraissait à l'horizon, voire un animal qui ressemblât à ce quadrupède, tel que l'épagneul favori de M. de La Mare, ou une simple poule échappée de la basse-cour.

Et madame de La Mare conjectura qu'elle ne s'était point trompée, lorsque, dès la première heure, elle s'était écriée à la vue du nouveau-né :

— Il sera général !...

Sur ce dernier chapitre, M. de La Mare était moins affirmatif. Non qu'il doutât des facultés d'Henry et de son brillant avenir. Mais la discipline militaire lui était un peu suspecte :

— Moi qui suis indépendant, disait-il, je pourrais bien avoir engendré un fils aussi indépendant que moi-même !

— Da... da..., répondait Henry.

Et le père concluait :

— En tout cas, ce sera un homme de cheval...

A trois ans, l'héritier des de La Mare commença de s'asseoir sur le tapis, dans le fumoir, à côté de son père, et à considérer un journal, gravement, pendant des phases d'attention qui duraient bien le temps de compter jusqu'à vingt, exactement comme s'il lisait.

La première fois que M. de La Mare eut le spectacle de ce manège, ses yeux se troublèrent. Il crut assister à un miracle.

Il songea :

— Henry sera un grand homme politique... l'honneur de son pays... la revanche du parti des honnêtes gens...

Déjà il le voyait à une tribune, avec une cravate blanche et des favoris de ministre. Il levait le bras. Il tonnait. Il mettait en fuite un monde de pygmées qui tous avaient la figure antipathique de M. Herrmann.

A trois ans et six mois le jeune Henry s'éprit momentanément de la lune. Il voulait qu'on

la lui montrât, le soir, par la fenêtre, quand elle se lève au loin sur les flots et fait trembler un îlot de clarté à la surface de la mer. Alors, il appuyait son petit front contre la vitre glacée. Il levait son doigt vers le ciel et il prononçait :

— Lune !... Lune !...

A ces minutes-là, la mère tremblait comme si, subitement, elle avait vu pousser des ailes à son fils, comme si elle eût craint que, guidé par ce rayon, il ne s'échappât de ses mains et retournât là d'où elle le croyait venu. Et elle qui avait été une jeune fille d'esprit positif, sans songerie romanesque, elle qui n'avait guère lu que des vers classiques, elle qui aurait cru commettre un péché en ouvrant toute seule un volume de Musset, elle sentait tressaillir ses entrailles. Elle se disait tout bas, avec la voix intérieure :

— Est-ce que j'aurais enfanté un poète ?... O mon petit Henry, promets-moi que tu ne seras pas trop tendre !... Laisse-toi seulement aimer !... Aimer, vois-tu, cela fait trop souffrir !...

En attendant qu'Henry composât des poèmes, on décida de lui en faire apprendre par cœur. Ceux qui avaient pour eux la consécration du temps et de la tradition. Longtemps, madame de La Mare avait résisté à cette idée. Elle craignait de fatiguer la mémoire d'Henry. Mais l'excellente demoiselle qui donnait des leçons à l'enfant représenta que le poids d'une fable de La Fontaine ne lui fatiguerait pas plus la mémoire que les couplets de la complainte de Malbrough. D'ailleurs, le jeune William Herrmann était déjà capable de réciter en anglais d'importants fragments du Livre de la Sagesse et des autres prophètes d'Israël.

Cet argument triompha des hésitations de madame de La Mare. Henry fut soumis à un système d'entraînement où les vers du fabuliste alternaient dans sa bouche avec des perles de cacao pur.

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau

ne lui sortit du gosier, sans qu'une pastille de

chocolat en eût graissé la complaisance. Ce fut l'affaire de dix boîtes et de trois mois de patience angélique.

Madame de La Mare était persuadée que la vivacité d'esprit d'Henry était un obstacle à ses progrès :

— Il a tant d'imagination! disait-elle, c'est un obstacle à l'attention passive!

Il lui arrivait, au cours de la journée, d'appeler Henry à soi. Timidement elle lui demandait, avec mille cajoleries :

— Le petit Henry veut-il faire plaisir à sa maman? Veut-il réciter sa fable?...

— Non! répondait Henry sans se déranger.

Et madame de La Mare, qui, dans son fils, tenait absolument à admirer quelque chose, s'extasiait sur la décision de ce refus :

— Il aura de la volonté! disait-elle.

M. de La Mare aimait que l'anniversaire de son saint patron fût fêté avec un éclat exceptionnel. Ce jour-là, il ne descendait point à son bureau ni à son cercle. A son petit lever, il recevait la visite de ses employés et les félici-

tations empressées de ce « bon Gratis ». Ensuite, il descendait à l'église. Il assistait à une messe dite aux intentions de son père, lequel, conformément à la vieille tradition française, s'était nommé Édouard avant son fils. Le soir, un dîner de gala réunissait autour d'une table très fleurie tous les amis de M. de La Mare. Il y en avait dans le nombre que M. de La Mare détestait cordialement, — tels ses voisins M. et madame Herrmann.

Ce fut après le déjeuner de midi, en présence de la tante Le Rond qui n'aimait point à se mêler aux relations mondaines qu'eut lieu la cérémonie de la récitation d'Henry.

Il entra, pris comme un cheval qui va se dérober, entre sa mère et son institutrice. L'excellente nourrice sèche surveillait les derrières. Il se fit répéter cyniquement toutes les promesses qui lui avaient été chuchotées à l'oreille dans la coulisse. M. de La Mare et la tante Le Rond en ajoutèrent de nouvelles. Alors seulement il se décida. La fable lui jaillit du gosier comme un dîner trop lourd. Mais

l'heureuse stupeur de M. de La Mare et un attendrissement qui était tout à fait contraire à ses principes n'en furent pas diminués. Ils firent légèrement trembler sa voix, au banquet du soir, tandis qu'il répondait au toast de M. Herrmann.

Ces sentiments le dominaient encore à un tel point au moment où il posa la tête sur l'oreiller conjugal, que le jeune Henry de La Mare faillit perdre, ce soir-là, ses privilèges de fils unique.

On en fut quitte pour la peur.

XIV

CATÉCHISME

Dès son âge de dix ans, le jeune Henry s'était formé de Dieu une idée personnelle. Il le concevait à peu près comme Louis XIV en usa avant la salutaire et tardive influence de madame de Maintenon : sous la forme d'un allié avec lequel on traite de puissance à puissance. Le Dieu du jeune Henry, celui qu'il priait chaque soir avec plus de régularité que de ferveur, avait créé le ciel et la terre tout exprès pour qu'à un moment donné une personne de bonne bourgeoisie, qui s'appelait M. Édouard de La Mare, épousât une

femme de son monde et qu'il en eût un fils unique.

Le jeune de La Mare était persuadé que le bon Dieu encourageait les petites poules à lui pondre des œufs bien frais, qu'il s'intéressait paternellement à ses rhumes, enfin, que les « Légions Célestes » se réjouissaient quand le chérubin de la villa de Port-Neuf avait consenti à lécher sa cuiller de sirop antiscorbutique. Ce bon Dieu paternel empêchait le mignon de tomber ; il le bénissait pour un éternuement ; il lui épargnait la colique. Il intervenait dans tous les actes les plus médiocres de cette vie enfantine, comme une espèce de nourrice sèche, démesurément tendre et dévouée, dont le firmament tout entier était le tablier bleu, et les petits nuages, le bonnet à ruches.

M. de La Mare voyait venir sans inquiétude le moment où il devrait charger des ecclésiastiques d'achever une éducation théologique si heureusement commencée. Il savait que ce principe domine l'enseignement de l'Église :

« Toute autorité vient de Dieu. »

Il ne craignait pas que l'on ruinât dans l'esprit de son fils, sous couleur d'humilité chrétienne, la certitude que lui et son père étaient des êtres privilégiés, placés, par la faveur divine, dans une sphère aussi élevée au-dessus de la bassesse des déchargeurs de quais, des charbonniers de navires, des électeurs de M. Herrmann, que la villa où Henry était né dominait les cheminées de paquebot, les quartiers ouvriers, les fumées d'usine.

L'enseignement que le très jeune fils de M. de La Mare allait recevoir au début de sa vie de raison fortifierait plutôt ces excellents principes qui sont la base de toute société solidement établie et particulièrement les conditions essentielles de la félicité d'un bourgeois à particule.

Pour bien établir ses privilèges de naissance, M. de La Mare obtint pour son fils toutes les « dispenses » qu'un curé de paroisse et un archevêque ne peuvent refuser à un monsieur de La Quelque Chose, décidément bien pensant et qui soutient de sa bourse les œuvres persécutées.

C'est-à-dire que l'on épargna au jeune Henry une année de catéchisme préparatoire, afin de ne pas l'exposer au fangeux contact des fils de débardeurs qui apportaient sur les bancs de l'instruction chrétienne des culottes à jour, des mains douteuses et des chevelures inquiétantes. Bien entendu, ce motif ne fut pas allégué dans sa crudité : on recourut à la bienveillance du docteur Ducastel ; on parla de la délicatesse d'Henry, de l'inquiétude des contagions.

Madame de La Mare s'était faite la monitrice d'Henry et elle s'effrayait un peu, au moment où, pour la première fois, son fils devait se plier à une règle commune, de constater qu'elle n'avait sur lui nulle action sérieuse. Elle ne doutait point que le sacrement qu'Henry allait recevoir modifiât, comme par miracle, ces fâcheuses dispositions. En attendant, elle supportait avec patience toutes les bourrasques de son écolier.

Elle le poursuivait des heures entières, à travers les potagers avec son catéchisme à la main. L'héritier des de La Mare ne se lassait

pas de cette partie de cache-cache où il avait tous les avantages, puisqu'il avait pris le parti de ne pas répondre quand sa mère appelait, époumonée :

— Henry !... Mon petit Henry, où es-tu ?...

Enfin, lorsqu'il était découvert il s'élançait vers la maison, il allait se glisser sous son lit. Là seulement, de guerre lasse, il consentait à répondre.

— Voyons, mon petit Henry, qu'est-ce que c'est que la paresse ?

— S'sais pas...

— La paresse est un amour coupable du repos, une lâcheté qui fait qu'on néglige ses devoirs plutôt que de se faire violence... Et la colère, mon petit Henry ?

Le catéchumène qui avait consenti à répéter la définition de la paresse, ne dissimulait pas à sa mère qu'on abusait de sa bienveillance :

— Voyons, la colère ?...

— Zut !...

Il prétendait avoir appris cette fâcheuse locution dans la fréquentation du garçon

d'écurie. Personne, dans tous les cas, ne lui avait enseigné le trépignement de pieds dont il couvrait, comme d'un roulement de tambour, la lecture résignée de sa vertueuse institutrice :

— La colère est un mouvement déréglé de l'âme qui nous fait repousser avec violence ce qui nous déplaît.

Il arrivait pourtant qu'un goût immodéré pour les sucreries, conservé de la première enfance, déterminât le jeune Henry à sortir de dessous son sommier. Dans ces cas, il négociait avec méfiance les conditions de sa capitulation :

— Tu me donneras des pralines?... Va les chercher.

Il fallait que la mère cédât. Alors seulement, en croquant une amande, le « fils à papa », répétait la définition soufflée.

— La gourmandise, mâchait-il la bouche pleine, est une passion immodérée du boire et du manger.

Henry reprochait vivement à ses parents leur

pusillanimité. N'avait-il pas maintenant le spectacle quotidien des promenades équestres du jeune William qu'un homme d'écurie faisait parader sur un poney hirsute, gros comme le poing, que M. Herrmann avait fait venir des Shetland, à grands frais.

La notion que « l'envie est une tristesse qu'on ressent à la vue des biens du prochain » n'empêchait pas l'héritier des de La Mare de manifester une jalousie jaune comme un coing de Provence. Cette espérance seule le rassérénait un peu. M. de La Mare avait affirmé qu'un jour ou l'autre le poney ferait un écart et que le jeune William lui passerait par-dessus les oreilles.

En attendant que l'événement confirmât cette prudente résistance aux caprices de son fils, madame de La Mare était considérablement troublée à la pensée qu'il faudrait entretenir Henry de la luxure et de ses inconvénients. Elle avait fait à ce sujet une démarche inquiète auprès du curé de la paroisse. Elle lui avait demandé s'il n'y avait pas moyen de sauter

ce chapitre. Elle s'était portée garante de l'innocence angélique de son fils.

L'ecclésiastique avait répondu avec bon sens que beaucoup de parents se formaient des illusions sur la naïveté de leurs enfants, que la malice était une des conséquences précoces du péché originel, enfin que les Pères de la Doctrine avaient parlé de ces matières avec tant de réticences, que le catéchisme ne pouvait éclairer inutilement sur les erreurs de la chair une pureté tout à fait complète.

Madame de La Mare comprit qu'il fallait se soumettre et que si elle pouvait interdire à son fils de monter sur un poney, il n'était pas en son pouvoir d'empêcher qu'on le contraignît à chevaucher la luxure. Toutefois, quand il lui demanda avec un appétit de questions d'ordinaire moins vif :

— Qu'est-ce qu'ils veulent donc dire avec leur œuvre de chair ?

Elle riposta sur un ton d'indifférence :

— Tu sauras cela quand tu seras plus grand.

Et il ferma un œil comme les perroquets auxquels on apprend à porter arme sans leur expliquer la théorie et qui ont l'air de dire à leur éducateur : « Mon vieux, j'en sais bien plus long que tu ne crois ! »

Vers la même époque, il arriva que le jeune Henry refusa de casser sa tirelire au profit d'une œuvre de compassion très chrétienne. Sa mère en fut légèrement choquée et elle pria M. de La Mare d'intervenir. Il s'y refusa carrément, feignant d'approuver la décision de son fils :

— Tant mieux, dit-il. Il saura se garer des tapeurs. Moi, j'ai été trop faible. C'est une réaction salutaire.

Par exemple M. de La Mare, se fâcha tout rouge quand il apprit qu'Henry s'était mis dans le cas d'être refusé à son examen de première communion. Il prit le catéchisme en main et interrogea son héritier présomptif avec une violence terrible.

— Tu oublies, dit-il, que ton grand-père et ton père ont toujours tenu la première place

dans cette ville, par leur fortune comme par la supériorité de leurs moyens? Je suppose que tu ne vas pas déchoir !

Et comme Henry semblait, malgré tout, piqué au vif, le père rouvrit le catéchisme au hasard et demanda d'une voix plus douce :

— Qu'est-ce que l'orgueil ?

XV

COMMUNION

Le jeune Henry de La Mare passa son examen de catéchisme un peu plus mal que nombre de jeunes charbonniers qui, avec plus d'émerveillement que lui, avaient entendu conter la Légende du Ciel. Il fut néanmoins admis à sa première communion.

On n'en doutait pas, les exemples chrétiens qu'il recevrait dans sa famille suppléeraient à l'insuffisance de son instruction dogmatique. Pouvait-on d'ailleurs infliger à une famille si bien pensante l'échec d'un refus ? Henry vint donc s'asseoir dans l'église paroissiale, au milieu

d'une pompe qui épuisait les efforts des hommes à mettre de la beauté autour de ce qu'ils vénèrent ; c'est-à-dire que beaucoup de lumières étoilaient la voûte froide de l'église, que les prêtres avaient revêtu des ornements d'or fin, que des fleurs meublaient les recoins sombres, que les fillettes étaient enveloppées de neigeuses mousselines, que les garçonnets avaient des brassards aux bras, que leurs pères portaient en grand nombre des gants blancs et que leurs mères avaient arboré des chapeaux clairs, plumes et rubans.

Au-dessus de ces splendeurs médiocres, le curé de la paroisse commentait du moins une pensée divine :

— « Notre Père qui êtes aux cieux », déclamait-il avec une emphase pleine de majesté dont l'effort allait à décrasser les mots de la rouille d'usage pour leur rendre l'éblouissement primitif, « que votre nom soit sanctifié... »

Et il parlait de cette fraternité qui efface les rangs, les dignités, les inventions des hiérarchies

humaines, confond tous les chrétiens dans l'égalité du Banquet de Vie.

Le jeune Henry écoutait d'une oreille distraite, il comparait la finesse de ses habits de drap, l'éclat de son gilet blanc, aux uniformes quelconques de ses jeunes voisins. Il remarquait que son brassard avait des franges d'or et que les leurs n'en avaient point. Son cierge était, aussi, plus lourd que leurs cierges.

— « Que votre règne arrive ! » lançait d'une voix tonnante l'orateur sacré.

Et, à grands traits, il dépeignait ce paradis terrestre qu'aurait pu être la société des hommes, si à l'infirmité de leurs institutions ils avaient substitué le Règne de Dieu.

M. de La Mare écoutait ces propos avec un recueillement convenable. Il estimait toutefois que le Règne de Dieu — tel que le rêvait M. le curé de la paroisse — était l'image d'une société un peu anarchiste. Est-ce qu'un bon roi n'aurait pas mieux fait l'affaire ? De vagues perspectives s'entr'ouvraient du fond desquelles M. de La Mare voyait ce souverain venir. Il

s'approchait du jeune Henry, devenu un homme. Il lui disait :

— Votre père me désirait de toute la force de son intention. Me voici de retour... Je vous attache à ma personne...

M. de La Mare était si absorbé dans ses songes heureux qu'il n'entendit point commenter la parole redoutable par où les lèvres promettent que le cœur se résignera :

— « Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel... »

Car il y a des jours où les voûtes de l'église se tendent de voiles noirs, où les larmes blanches des broderies remplacent la splendeur des ors, où l'orgue gémit comme le vent d'équinoxe dans les cyprès d'un cimetière. Et, à cette heure-là, le Père veut trouver nos cœurs sans révolte.

— Seigneur ! Seigneur ! priait madame de La Mare en joignant avec une piété fervente ses gants gris-perle et très glacés, Seigneur, faites à cet enfant, jusqu'à vous, un chemin long et facile... Conservez-lui ses parents qu'il

aime... Conciliez-lui l'estime des hommes... Que la douleur ne le visite point... Que les joies permises s'attachent à sa maison comme les pigeons à leur colombier... Cette parole-là est de vous, Seigneur; je l'ai lue dans vos Écritures; quelle soit la devise de cette chère vie... Substituez pour lui, à votre volonté — si souvent pesante — la tendre vigilance de sa mère !

La tante Le Rond avait, pour la circonstance, transporté sur une capote de tulle le chardon qui, depuis une vingtaine d'années, ornait ses bonnets noirs. Elle se sentit remuée au fond de son âme paysanne quand M. le Curé demanda à Dieu, pour tous les jours de leur vie, de donner le pain à ces petits enfants. Aussitôt elle supputa dans sa mémoire ce qu'elle laisserait exactement à Henry après sa mort. Elle pouvait se rendre devant Dieu cette justice : elle transmettrait augmenté son patrimoine et l'héritage de feu Le Rond. Toujours elle avait montré une scrupuleuse prudence dans tous ses placements.

Elle ne dépensait pas pour vivre, la vingtième partie de son revenu. Au bout des gants qu'elle portait pour ce jour de fête, elle sentait les reprises qu'elle avait faites elle-même dans son goût d'économie. Jamais elle ne s'était accordé aucune douceur personnelle, dans la pensée qu'un jour son neveu Édouard aurait un fils unique, et que, en se privant, elle augmentait, pour l'avenir, le pouvoir et le lustre du nom familial.

L'ardeur que tous ces pères et toutes ces mères avaient mise à demander, à l'appel du prêtre, le soutien du pain de chaque jour pour leurs enfants bien-aimés, fit tomber dans cette indifférence de lassitude qui suit les élans de sincère piété le commentaire de la Doctrine sur le pardon des offenses.

Souvent, quand le jeune Henry s'était mis dans d'abominables colères, quand il avait jeté sa timbale à la tête de ceux qui le servaient, refusé obstinément d'obéir, enfin commis quelque faute grave, ses parents lui avaient dit avec componction :

— Demande pardon à Dieu...

Et il avait joint les mains par condescendance, parce que sa colère était passée, ou simplement pour avoir la paix. Il était bien sûr d'ailleurs qu'il connaissait une recette infaillible et d'un usage commode pour obtenir le pardon de ses parents : il suffisait qu'il s'obstinât. Que de fois il avait tenu tête à sa mère jusqu'à ce qu'enfin elle lui demandât presque suppliante :

— Je t'en prie, mon petit Henry, demande-moi pardon...

Et alors il avait cédé, magnifiquement, comme un souverain qui fait grâce à son peuple. Il lui avait mis les bras au cou dans un élan de tendresse où il y avait la fierté de sentir l'étendue de son pouvoir :

— Ma petite maman chérie... mon petit papa chéri...

Quelle puissance d'indignation ou d'inquiétude aurait résisté à cette câlinerie ? Henry répétait donc bien volontiers la parole qui tombait du haut de la chaire. A présent, il ne

concevait plus le vieux Dieu d'Israël, l'ancien Jéhovah vengeur comme une nourrice aveuglée par sa tendresse de lait, mais comme un grand-père d'une sensibilité constitutionnelle, auquel on faisait trop de plaisir, une espèce d'aumône, quand, de temps en temps, du bout des lèvres, on lui disait : « Pardon, mon Dieu ! »

Pour la tentation dont un bon chrétien doit prier Dieu de l'éloigner, elle ne semblait point aussi redoutable à M. de La Mare qu'à l'excellent doyen qui tonnait contre elle. Il y a, en effet, des licences désapprouvées par l'Église et qui sont une nécessité de la bonne éducation. C'est ainsi que M. de La Mare entendait bien que le jeune Henry passât un peu sa jeunesse aux dépens de la créature avant d'entrer dans les nœuds du mariage.

Et d'autre part la tante Le Rond, qui avait mentalement achevé l'inventaire de sa fortune, en était à se demander si elle n'avait pas fait preuve de pusillanimité en refusant le prêt à des taux très rémunérateurs.

Seule madame de La Mare se laissait emporter par le prêtre où il voulait la conduire. Et quand, dans un sursaut pathétique, il cria, en désignant tous ces néophytes : — « Mon Dieu, délivrez-les du mal !... » Elle eut la vision d'Henry entouré de démons qui avaient les pernicieux dehors de courtisanes, voire l'hypocrite apparence — peut-être encore plus funeste — de jeunes filles sans dot, de demoiselles à marier. Ce spectacle était décidément insoutenable. Madame de La Mare ensevelit son visage dans ses gants glacés et versa des larmes brûlantes.

Au travers d'un brouillard de larmes elle aperçut son cher fils qui s'approchait de l'autel. Elle pensa qu'un jour elle reverrait Henry à cette place, à côté de quelque jeune femme, elle aussi voilée de mousseline. Ce jour-là, son fils lui échapperait, on le lui prendrait, il cesserait d'être uniquement à elle.

Elle voulait écarter cette image et se réjouir. Elle n'y réussit point. Elle le sentait maintenant : toute la vie, elle aurait pour cet enfant

non seulement des entrailles de mère, mais une jalousie de maîtresse. Son angoisse était trop forte, son amour trop profond pour qu'elle pût les tenir à péché. Il fallait qu'elle l'apportât à Dieu, qu'elle le répandît comme une offrande, qu'elle mît son douloureux égoïsme sous cette protection divine.

Les bras croisés, la tête baissée, Henry était revenu à sa place, qu'elle sanglotait encore :

— O mon Dieu ! gardez-le-moi !... A moi !... à moi seule !...

XVI

AMITIÉS DE COLLÈGE

Le goût que M. de La Mare professait pour l'autorité ne s'étendait point à celle qui prétendait assigner des limites à sa propre indépendance. C'est ainsi que pas un instant il ne songea à confier aux Bons Pères l'instruction de son fils.

Il disait volontiers que madame de La Mare n'aurait pu se résigner à cette séparation. Il était bien aise de cacher sa propre faiblesse derrière cette maternelle sollicitude. D'ailleurs, le médecin Ducastel l'avait fortifié dans la décision qu'il souhaitait prendre.

— Comme médecin, avait dit l'homme de l'art, je ne puis croire qu'une éducation au monde soit supérieure à celle qu'un enfant de bonne famille peut recevoir dans la maison de ses parents : allaitement maternel, éducation paternelle, voilà les vrais moyens de former un homme. Les Pères substitueraient à la nature de votre fils — qui est la vôtre, celle de votre père, celle de vos aïeux, — un état d'esprit artificiel. De ce fait, ils vous sépareraient l'un de l'autre, votre fils serait à eux. Il ne serait plus à vous.

D'autre part, madame de La Mare se souvenait qu'un de ses jeunes cousins avait beaucoup souffert dans un établissement ecclésiastique. Il se nommait Robin. Les fils de bonne noblesse qui partageaient ses études l'avaient baptisé : « Robin-Mouton ». Ils ne l'abordaient jamais sans lui dire tout d'abord : « Bè... bè... bè... ». Et si les maîtres du collège n'approuvaient point cette brimade, ils ne se défendaient pas de partialités évidentes dont souffraient les jeunes roturiers.

M. de La Mare n'était pas bien sûr que les deux particules qu'il avait lui-même séparées de son nom patronymique suffiraient à protéger Henry contre de telles railleries. Il lui semblait entendre des voix ironiques demandant à son fils :

— De La Mare de Quoi ?... De La Mare aux Grenouilles ?...

La pourpre de la colère lui en montait aux joues.

Il décida de confier son fils aux maîtres de l'Université.

Dans cette intention, quelques semaines avant la rentrée d'octobre, il alla visiter de sa personne le proviseur du lycée. Afin de donner plus d'éclat à sa visite, il s'y rendit en voiture découverte avec deux hommes sur le siège et un chapeau à huit reflets.

Le proviseur lui fit une bonne impression par l'empressement qu'il mit à accueillir un personnage si considéré dans la ville. L'exemple que donnait M. de La Mare pouvait entraîner des hésitants. M. le proviseur le déclara vraiment patriotique.

M. de La Mare daigna sourire :

— Moi, dit-il, qui suis indépendant...

Il se carrait dans le fauteuil de velours vert, les jambes croisées, un de ses gants défait, sa canne de jonc à pomme d'argent debout, entre les cuisses. Un nuage subtil d'eau de Cologne flottait autour de ses mouvements pleins de désinvolture. M. le proviseur, qui souffrait d'une migraine, causée par l'excès de travail, en fut incommodé.

— Bien entendu, monsieur le proviseur, nous ne nous engageons pas à nous plier à toutes les exigences du règlement. L'enfant est délicat. Le médecin défend qu'on le surmène...

M. de La Mare n'attendit point une réponse dont il ne doutait pas. Il rentra chez lui, enchanté de soi, comme à l'ordinaire, et, en somme, assez satisfait du chef de l'établissement :

— Il m'a l'air, dit-il à madame de La Mare, d'un fort brave homme. Mais il n'a pas deux sous de monde. J'avais envie de lui demander

où il s'habille. Il m'a cité du latin... J'aurais pu, en échange, lui indiquer l'adresse de mon tailleur.

Comme les pères de famille de Port-Neuf étaient, pour la plupart, des commerçants, les uns notables, les autres modestes, rien n'était si discrédité dans cette ville que l'enseignement commercial. Une espèce de défaveur s'attachait aux enfants qui acquéraient quelques-unes des notions spéciales dont, par la suite, ils auraient pu tirer profit dans l'exercice de la profession paternelle. C'étaient les langues vivantes, la tenue des livres, les élémentaires notions d'économie politique que l'on peut installer dans des cerveaux d'enfants, la géographie commerciale, les principes du droit d'affaires.

Il semblait que la poursuite de ces connaissances pratiques jetât une vulgarité nécessaire sur ceux qui les acquéraient. Elle était, dans tous les cas, l'aveu que l'on aspirait simplement à la vie de négoce. Et ces mêmes commerçants qui avaient une si juste fierté

de leur effort, de leur hardiesse d'entreprise, de leur initiative, étaient les premiers à dédaigner l'étude scientifique de leur art! Ils rêvaient autre chose pour leurs fils. Ils abandonnaient l'enseignement commercial aux enfants de leurs plus pauvres employés.

Au contraire, le latin avait cet avantage qu'il servait de masque à une ignorance universelle. Le fils d'un important négociant qui, à vingt ans, entrait dans le bureau de son père, était incapable d'écrire une lettre d'affaires. Il était merveilleusement porté à dédaigner ce qu'il ignorait, à s'éloigner d'un milieu où sa naissance l'appelait à commander, alors que son ignorance le réduisait a l'école du plus humble. Ainsi, d'une génération à l'autre, s'aggravait ce détachement de la vie laborieuse qui, à la mort de M. Delamare, le grand-père, avait obligé son fils Édouard de s'en remettre aux capacités du « bon Gratis » et qui allait précipiter le petit-fils du créateur de la fortune dans toutes les tribulations des rois fainéants.

On décida que le jeune Henry passerait par l'enseignement classique, qu'il en suivrait les cours en qualité d'externe, que, quatre fois par jour, il serait accompagné au collège et reconduit à la villa par un domestique attaché à sa personne. De cette façon, M. de La Mare comptait protéger son fils contre les fréquentations douteuses, et madame de La Mare éviter qu'Henry se jetât sous les roues d'un omnibus.

Il ne fallait pas qu'il se battît sur les places, l'hiver, avec des boules de neige, qu'il suivît les rues, en été, du côté du soleil. On voulait lui éviter les engelures et les transpirations, le mettre à l'abri des camaraderies et des brimades, prolonger, dans l'existence commune, la vie d'exception où il avait vécu. Le domestique portait les livres, le cache-nez et le parapluie de son maître; lui, descendait au lycée les bras ballants.

Au contraire, le jeune William Herrmann fréquentait le collège avec la liberté d'un étudiant. Sa mère lui avait acheté en Suisse un havresac de soldat, extérieurement recou-

vert avec de la peau de vache. Les jambes perpétuellement nues, malgré ses onze ans déjà sonnés, les mains dans les poches, la poitrine ouverte par le poids qu'il portait dans son dos, William poussait devant soi, avec une indépendance si tranquille que les mauvais plaisants ne se frottaient guère à ses poings. On n'avait pourtant pas vers lui ce vertige qui, d'ordinaire, entraîne vers la force les enfants contre les hommes. On flairait en effet que, derrière cette indépendance du jeune Herrmann, il n'y avait point de bonté ni de fantaisie, mais seulement un égoïsme solidement armé pour sa propre défense.

Au contraire, Henry se sentit, dès le premier jour, un goût très vif pour le jeune Léon Gratis, le fils de ce « bon Gratis ».

Le soin même que les parents d'Henry avaient mis à lui faire ignorer l'existence de ce contemporain porta le jeune de La Mare à le découvrir. Léon lui plut parce qu'il était serviable, bon enfant, un peu voyou, merveilleusement chez soi dans la rue, parce qu'il

parlait argot et qu'il était au courant de tout, parce qu'il fumait, parce qu'il lisait les journaux, renversait les boîtes à lait, bousculait les étalages.

D'ailleurs, aussi laborieux qu'il était turbulent. Premier en comptabilité, premier en écriture, premier en géographie commerciale, premier en anglais, premier en allemand, premier en mathématiques.

A la porte du collège, il tenait une bourse de timbres-poste. Il vendait, échangeait, camelotait, consultait des catalogues, savait vanter sa marchandise, gagnait sur toutes les opérations.

Le jour où, pour la première fois, Henry parla de ce camarade à ses parents, M. et madame de La Mare froncèrent à l'unisson les sourcils.

Le père demanda :

— C'est le fils de Gratis ?... de mon bon Gratis ?

Et la mère :

— Il est donc dans ta classe ?

Pourtant, M. de La Mare rit décidément quand Henry lui montra un timbre qu'il venait d'acheter à son nouvel ami.

— C'est admirable ! s'écria-t-il. Voilà Gratis le fils qui vend à mon fils des timbres-poste que Gratis le père décolle sur les enveloppes de mes lettres ! Quand je vous répète, ma chère amie, que j'ai bien placé ma confiance... Mon bon Gratis est un admirable commerçant !...

XVII

LES MAITRES D'HENRY

M. de La Mare ne parlait que noblement de ceux qui vouent leur vie à l'instruction de la jeunesse. Cela était d'accord avec ses principes, avec son goût de l'autorité. Après Denys le Tyran, il estimait que, portes closes, en face de ses élèves tremblants, le magister est encore l'homme du monde qui ressemble le plus à un monarque absolu. Toutefois, ce respect du pédagogue n'avait guère, chez M. de La Mare, que l'épaisseur d'un vernis. Il s'écaillait ici, là; il ne résistait pas à l'ongle. Dans le tréfonds de son âme, M. de La Mare avait au contraire un

instinctif dédain pour toutes les personnes qui se coiffent d'une toque, qui se vêtent d'une robe et qui se consacrent à cette besogne ingrate : l'éducation des écoliers. M. de La Mare, du haut de son indépendance, jugeait leur position modeste. Il les voyait surveillés par M. le proviseur qui s'habillait si mal, tracassés par messieurs les inspecteurs qui n'avaient pas une idée beaucoup plus exacte de l'élégance. Tout ce monde vivait dans le tremblement d'un personnage lointain, difforme, à visage changeant, — passagère créature de M. Herrmann et de ses charbonniers — qui s'appelait le Ministre. Maître des avancements, des grâces, ce fantoche prenait, dans le recul, une figure de dieu. Et cela faisait sourire M. de La Mare, avec un peu de pitié pour des craintes si enfantines, des compétitions, à son avis, si médiocres.

Pour une fois, le préjugé de M. de La Mare était véritablement aristocratique.

Nul doute en effet que le seigneur féodal n'ait conservé au delà du règne de Louis-Philippe (où cependant son pouvoir était déjà bien

diminué) le mépris de ceux qui prennent la peine de faire quelque chose, pour un salaire, par vocation, voire pour l'amour de la gloire. Ce dédain s'était légèrement modifié dans la caste à laquelle appartenait M. de La Mare. Il n'avait changé ni de motifs, ni d'objet. Les notables armateurs et négociants dont M. de La Mare et ses pairs étaient issus considéraient comme risques de guerre les entreprises d'argent très hardies, parfois aventureuses, auxquelles ils étaient mêlés, et qui, tour à tour, selon les caprices de la bataille commerciale, leur apportaient la ruine ou le butin.

Du cœur de cette audace, ils toisaient avec une moue de grands seigneurs les hommes sans ambition, qui, aux soubresauts de la lutte, préféraient les régularités d'une vie médiocre, les certitudes d'une retraite maigre comme une aumône.

Et peut-être ces riches négociants étaient-ils portés à croire qu'au fond il y avait plus de réelle poésie dans leur vie de joueurs, plus de philosophie dans leur résignation aux caprices

de la fortune que dans tant de commentaires lyriques, écrits en marge des arts poétiques — dans tant de dissertations sur la pauvreté stoïcienne, débitées devant les écoliers, par habitude et du bout des lèvres.

Cette opinion, dans ce qu'elle avait d'excessif et d'injuste, était d'autant plus chère au père d'Henry, que, personnellement, M. Édouard de La Mare n'avait jamais pris une part active à la bataille des affaires. Il avait hérité de ce préjugé avec sa fortune.

M. de La Mare et ses pareils ne soupçonnaient pas qu'après la joie d'avoir donné la vie à des enfants, il n'en est pas de plus haute que l'espoir de façonner l'esprit d'une génération, de l'orienter vers un idéal que l'on aperçoit clairement soi-même, et qui, pour ces conducteurs d'âmes, revêt les souriantes couleurs d'une Terre Promise.

Il est vrai que si au début de leur carrière, — à cette heureuse minute de la vie où l'on aspire à être un bon ouvrier du Grand Œuvre, — quelques-uns des maîtres d'Henry avaient

formé ces nobles songes, — pour la plupart, les désillusions de l'existence, les tyranniques nécessités du pain quotidien les avaient singulièrement rabattus. A l'époque où le jeune de La Mare se confia à eux pour faire son premier voyage à travers les paysages de la poésie, de l'histoire et de la pensée, ils n'étaient plus ces fougueux coursiers d'Apollon, qui, de la minute où l'Aurore leur lâche la bride jusqu'aux écuries du Couchant, brûlent la route, dans la joie de faire jaillir la lumière.

Presque tous ils étaient devenus d'humbles « côtiers », qui, d'une borne à l'autre, pendant des années tirent le même fardeau, qui s'arrêtent un instant pour souffler au sommet de la montée, puis redescendent vers la borne d'en bas, résignés, atones, afin de s'accrocher sans fin à de nouveaux attelages.

Blasés sur leurs anciens enthousiasmes, ces maîtres en avaient noté la trace et jusqu'à l'expression même, en marge de leurs livres. Ils allaient à leur classe comme un ouvrier à sa

filature, pour surveiller une machine monotone, qui, d'un bout de l'année à l'autre, mâche, de la même façon, le même travail. Afin de diminuer autant que possible l'effort quotidien de la pensée, ils avaient, une fois pour toutes, rédigé leurs cours. Et ils dictaient l'histoire, ils dictaient la littérature, ils dictaient la géographie, ils dictaient les mathématiques, ils dictaient la chimie, ils dictaient la physique. Les élèves recopiaient ces brouillons d'une écriture plus soignée, avec une petite marge. Hebdomadairement, les maîtres passaient entre les bancs. Ils se faisaient montrer « les cahiers du net ». Pour le principe, ils en déchiraient quelques-uns. Ils illustraient les autres de signatures rouges et bleues afin d'empêcher qu'une génération de copistes vendît ses cahiers à la génération suivante et par ce subterfuge, la dispensât d'un effort d'initiative dont le maître entendait bien s'affranchir tout seul.

On disait des élèves qui avaient suivi cet enseignement pendant sept ou huit années :

— Ils ont fait leurs humanités.

M. de La Mare aimait l'autorité, mais comme il était merveilleusement Français, il travaillait souvent à l'affaiblir. C'est ainsi qu'il ne résistait pas au plaisir de raconter devant Henry deux ou trois historiettes d'un caractère malicieux.

Elles dataient du temps où lui-même avait fréquenté le collège de Port-Neuf. Un répétiteur qui avait une perruque y figurait à côté d'un maître atteint d'un léger bégaiement. Le premier, un jour, avait vu son toupet s'envoler au plafond par l'artifice d'un hameçon accroché à une ficelle. Le second trébuchait d'une façon lamentable au travers des *Commentaires de César*. Il chantait sur les premières syllabes du mot « capitaine » des litanies comiques dont l'imitation, par M. de La Mare le père, avait causé à M. de La Mare le fils des convulsions de joie.

Certaines traditions avaient d'ailleurs passé d'une génération à l'autre. C'est ainsi qu'au temps de M. de La Mare le père, on avait été obligé d'installer dans la classe d'anglais une

espèce de garde-chiourme, afin d'empêcher que le professeur de langues vivantes fût scalpé par ses auditeurs. Au temps où M. de La Mare le fils fut à son tour initié aux beautés de Shakespeare, le garde-chiourme avait disparu. Mais la tradition était demeurée de se rendre à la classe de langues vivantes comme à une partie de plaisir. Il semblait que toutes les bêtes de l'arche de Noé s'y fussent donné rendez-vous, et que, sommées brusquement de parler le même idiome, elles l'eussent déformé à plaisir et par instinct de protestation selon leurs grognements naturels.

On eût dit, d'autre part, que le corps des professeurs formait comme une troupe de théâtre où le maître de mathématiques tenait nécessairement les emplois de comique-bouffe et de Jeannot. Il jouait éternellement devant des classes en délire la pièce des « Deux Distraits », toutes les petites pantomimes de « Pierrot qui tombe de la lune » et de l' « Astrologue qui choit dans un puits ». Il se réfugiait dans la fréquentation des nombres

purs, des misères que, dans une ingrate planète, lui infligeait un peuple de pygmées. Sourdement soutenus par leurs maîtres de latin et de grec, ces nains malfaisants considéraient le dédain complet des mathématiques, voire l'ignorance des quatre règles, comme le sceau d'une bonne éducation classique, la pierre de touche de l'intelligence littéraire [1].

L'agrément que M. Henry de La Mare le fils prenait à ses classes de mathématiques et d'anglais, l'ennui profond que lui causaient toutes les autres, étaient à ses progrès un obstacle sérieux. Ses parents avaient donc imaginé de lui faire donner, à la maison, des répétitions de toutes choses, c'est-à-dire que ses maîtres lui ressassaient en particulier ce qu'ils avaient dit à tous en général.

Cette méthode offrait plusieurs avantages : elle donnait à de fort honnêtes gens l'occasion

1. Il faut placer tout cela à vingt ans en arrière. Je suis sûr que la physionomie de l'enseignement universitaire a bien changé. (*Note de l'auteur.*)

de gagner quelques écus dont ils avaient besoin. Elle rassurait M. et madame de La Mare, un peu surpris de voir leur fils abonné aux dernières places de la classe. Enfin le jeune Henry considérait ces leçons comme une assurance pratique contre les pensums et la « retenue de promenade ».

XVIII

« TÉLÉMAQUE »

Le jeune Henry de La Mare usait malgré tout beaucoup d'heures à recopier sur « les cahiers de net » les éléments de littérature qu'on lui avait dictés sur ses cahiers de brouillon. On lui avait fait acheter par surcroît des livres où il trouvait plusieurs fois les mêmes choses dites dans les mêmes termes, ainsi que des « Recueils classiques » où des professeurs qui avaient de la notoriété assemblaient des morceaux de l'*Art poétique* de Boileau avec des fables de La Fontaine, des fragments d'*Athalie* et des pages de *Télémaque*. Henry possédait, d'autre part, un

exemplaire complet de *Télémaque*, un *Art poétique* entier, un recueil intégral de Fables et les cinq actes d'*Athalie*.

Il y avait des jours où il devait étudier ces vers et cette prose dans le recueil complet ; d'autres fois, où il fallait les apprendre dans les « Morceaux choisis ». C'était une affaire d'État : sur ce chapitre si important, une erreur mettait en branle le code des punitions.

M. Herrmann et M. de La Mare ne s'entendaient pas sur grand'chose, mais ils tombaient d'accord que ces achats de livres avaient tout d'abord pour but de faire marcher le commerce de la librairie. En négociants qu'ils étaient, ils s'indignaient des doubles emplois. Ils estimaient que le truc des « Morceaux choisis » était peu digne de l'Université.

— Si je vous disais, s'écriait alors M. Herrmann, que l'on m'a obligé à faire l'emplette d'un nouveau *Télémaque* pour enseigner à William que Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ! J'avais à la maison cinq ou six exemplaires de cette médiocre rapsodie :

un *Télémaque* illustré, un *Télémaque* doré sur tranche, un *Télémaque* expurgé en Suisse... Que sais-je ? J'ai dû en acheter un septième ! Et cependant qu'avons-nous à faire des radotages de ce vieux Mentor, de la niaiserie de ce Télémaque, de la chimère des doctrines politiques, économiques et morales qui sont exposées là comme de fausses reliques ? Le roi Louis XIV — pour lequel, en ma qualité de huguenot, je ne suis pas suspect de tendresse, — n'a donné dans sa vie qu'une marque de bon sens : le jour où il a renvoyé à ses ouailles de Cambrai, ce prélat doucereux et intrigant, qui avait fait de son élève un parfait imbécile. Le vieux Roi jugeait le *Télémaque* comme un des monuments les plus dangereux de l'esprit clérical. Il avait bien aperçu, derrière toute cette mythologie en buis bénit, le confesseur, le directeur de conscience qui fermait, l'une après l'autre, toutes les issues de libre réflexion par où son pupille aurait pu lui échapper, et qui le ligotait dans les bandelettes d'une obéissance servile, afin

de régner un jour sur sa passive obéissance. Il n'y a qu'un malheur, c'est que les trois manuscrits originaux dont parle l'annotateur de l'édition revue et corrigée, n'aient pas été jetés au feu avec les « éditions furtives » et les éditions approuvées ! Nous serions débarrassés d'une des plus absurdes idoles auxquelles sacrifie la niaiserie de notre Université. S'imagine-t-elle donc que nous lui confions nos fils pour en faire des « dauphins » qui, jusqu'au bout de la vie, penseront d'après sa permission, et trembleront sous sa férule ?

M. de La Mare n'était point formé à l'éloquence de la tribune, il se trouva un peu étourdi par cette faconde. Il le sentait, pourtant, il aurait eu quelque chose à répondre au fougueux plaidoyer de M. Herrmann : par exemple, que ce réquisitoire n'était qu'une escarmouche isolée de la grande bataille que « la libre pensée » livrait, sur tous les points, à « l'esprit de tradition ».

Et M. de La Mare était sincère quand il affirmait que ce dernier esprit-là lui inspirait

plus de confiance que tous les autres. L'idéal du doux Fénelon ne lui répugnait point comme à M. Herrmann ; il le séduisait, bien plutôt. Son fils Henry lui apparaissait en effet comme un autre dauphin de France. Les méthodes d'éducation qui avaient paru, à un précepteur royal, excellentes pour former l'esprit et le cœur d'un futur souverain, continuaient de s'adapter aux destinées que, deux cents ans plus tard, M. de La Mare en trois mots, notable commerçant, petit-fils d'un cordier de navires, rêvait obscurément pour son fils unique.

XIX

JEUX SCOLAIRES

M. de La Mare disait souvent :

— Dans la société que l'ami Herrmann et ses électeurs nous préparent, il faudra que chacun fasse sa police à coups de botte. Un exemple : ce matin, je descendais au Cercle dans ma victoria. Un charbonnier occupait avec son tombereau tout le milieu de la chaussée. Mon cocher lui a crié de prendre sa droite. Vous croyez qu'il a dérangé son attelage? Il nous a bloqués dans le ruisseau. Et comme je lui criais au passage : « Votre droite!... Vous ne pouvez pas prendre votre droite, sacré

mâtin! » Il m'a répondu : superbement : « Le peuple marche au milieu! » J'ai conté la chose à Herrmann. Il s'est tordu de rire.

M. Herrmann s'était égayé au récit de cette mésaventure parce qu'elle lui était une démonstration agréable de la rageuse impuissance où était réduit ce parti conservateur dont M. de La Mare était un des ornements.

Il avait répondu à ces doléances :

— En Angleterre, un gentleman qui croit avoir à se plaindre de la politesse de son cocher saute du cab, tire l'insolent à bas de son siège et lui administre — en personne — une volée sur le trottoir. Les classes que, dans votre argot, vous appelez « dirigeantes », entendent bien mettre la force physique au service de la force morale. Dans ces conditions, personne ne la discute. Un homme du monde, mieux nourri, mieux entraîné que son adversaire, est à peu près sûr de le corriger de sa main, sans que le policeman intervienne. La foule donne raison à celui qui a tapé le plus fort. C'est une règle qui en vaut

une autre. Je suis persuadé qu'elle a du bon, et voilà trois ans que je fais donner à William des leçons de boxe.

M. de La Mare était exaspéré par ces grossièretés de portefaix. Avec toute la bourgeoisie de son temps, il estimait qu'on ne peut, sans déroger, se servir de ses poings pour se défendre. Il tenait pour le vieil idéal chevaleresque qui créa les tournois, le jugement de Dieu, le duel. Et, malgré les objurgations de madame de La Mare, il avait donné à Henry un maître d'armes.

Malheureusement, l'élève manquait de docilité, et ses progrès n'étaient pas rapides :

— J'veux pas me fendre... na !... J'veux pas me fendre ! nasillait le « fils à papa », indigné qu'on prétendît lui imposer un effort pénible.

Il jetait son fleuret au loin, son masque en l'air. Alors, le maître, qui ne voulait point perdre le bénéfice de sa leçon, capitulait :

— Eh bien ! nous travaillerons seulement la main... Seulement la main, monsieur Henry ?... Vous ne me direz pas que ça vous fatigue !...

Il le disait. Et sa mère, qui avait cédé devant cet argument péremptoire : « la fatigue physique délassera Henry de son surmenage intellectuel », se mit avec lui en révolte ouverte, quand elle eut découvert, dans un ouvrage technique, que les armes étaient « un exercice cérébral » et qu'elles ajoutaient une fatigue aux fatigues du cerveau.

Après cela, le maître d'armes n'avait plus qu'à reclouer sa panoplie.

On en référa au docteur Ducastel.

Il répondit avec une nuance d'ironie :

— Vous vous plaignez que la volonté de votre fils soit paresseuse ? Dissimulez-lui l'effort dans le vertige du jeu. Envoyez-le à quelques-uns de ces exercices de plein air où les enfants, sans y songer, luttent les uns contre les autres. Ils y acquièrent des forces en se dépensant.

Le résultat de cet entretien fut la permission accordée au jeune Henry de s'enrôler dans une équipe de football dont son camarade William était un des « forwards ». Il prit grand plaisir

à se coiffer d'une casquette de deux couleurs, à endosser un tricot voyant et des bas de laine rabattus au-dessous du genou. Mais il revint le soir même avec un coup de pied dans les tibias, qui le dégoûta complètement de son nouveau plaisir. Comme, par surcroît de précaution, le docteur avait conseillé deux jours de lit, M. de La Mare, décidément indigné, alla porter plainte au père de William.

M. Herrmann répondit avec flegme :

— C'est le jeu.

— Comment c'est le jeu ? C'est le jeu de s'estropier ?... De se frapper les uns les autres comme des sauvages ?

— Je veux dire, mon cher ami, que ce sont là les risques du jeu. Le football est une bataille de force et d'adresse... comme la vie.

XX

BACCALAURÉAT

Nul n'aurait pu dire à quelle minute précise M. et madame de La Mare renoncèrent à l'espoir de faire de leur fils un polytechnicien. Invariablement, à la fin de décembre, ils recevaient un bulletin où les notes d'Henry étaient groupées. M. le proviseur mettait beaucoup de bienveillance à leur cacher la vérité. Il ne disait pas : « Cancre affreux!... Inattention chronique!... Cas désespéré. »

Il écrivait :

« Il faut regretter que cet élève persiste à ne point faire usage de sa réelle intelligence... »

Au 31 décembre, le père et la mère du jeune Henry déclaraient :

— Passons sur le premier trimestre... Il faut donner à cet enfant le temps de se mettre en train.

Mais les notes du 31 mars n'étaient pas meilleures.

— Henry a encore trois mois pour se rattraper, soupiraient M. et madame de La Mare.

Malheureusement ces trois mois-là coïncidaient avec le réveil des beaux jours, avec les chaleurs lourdes qui excusent la paresse. Et puis, un enfant en croissance a besoin d'air.

On n'ouvrait même pas le bulletin du troisième trimestre, on le jetait à la corbeille, on disait :

— Il travaillera mieux l'année prochaine...

Dans ces conditions, le jeune Henry de La Mare passa sept ans sur les bancs du collège. A trois bulletins par année scolaire, cela fit un roman en vingt et un chapitres. L'ingéniosité dépensée par M. le proviseur pour attépuer, d'un feuilleton à l'autre, l'expression de son

découragement, eût mérité de s'exercer sur un meilleur thème. La seule morale d'une telle histoire était le refus du candidat de La Mare à son baccalauréat.

Il en usa longtemps devant cet obstacle comme les chevaux sournois qui se dérobent. L'étonnement fut, non qu'il s'obstinât, mais qu'à la fin il réussit à le franchir. Seul, M. de La Mare aurait pu dire ce que lui avait coûté ce succès. Il en retint que son fils était bien un phénomène d'intelligence, puisqu'il avait trouvé moyen de faire toutes ses études en six mois d'entraînement spécial. Mais on ne parla plus de l'École polytechnique. On feignait de ne point la regretter; avec le temps, on la dédaigna.

M. de La Mare n'avait jamais voulu assister aux distributions de prix du lycée. Il donnait de cette indifférence des raisons qui n'étaient pas les véritables. On le toucha du doigt le jour où il se rendit à cette cérémonie pour la joie d'entendre enfin nommer son fils parmi les candidats qui avaient réussi leur examen.

Il résolut de déployer dans l'occasion beaucoup de magnificence. Son valet de chambre reçut l'ordre d'endosser une livrée, et, luxe inconnu à Port-Neuf, de monter sur le siège à côté du cocher. On sortit des écuries une paire de demi-sang qui ne tenaient point en place et qu'il fallut promener, de long en large, devant la grille du collège.

De son côté, le jeune Henry s'était coiffé de son premier chapeau à haute forme. Afin de bien marquer qu'il rompait avec l'existence scolaire, il n'alla point prendre place sur les bancs de ses camarades. Il s'assit entre son père et sa mère, dans le public. Il n'avait pas encore de moustache, mais il posait son chapeau à huit reflets sur une canne à pomme d'or. Enfin, un monocle — qui commençait à tenir très convenablement dans le froncement du sourcil — pendait sur sa redingote très ajustée.

Madame de La Mare promenait ses regards sur les bancs en étages. Elle passait la revue des collégiens entassés, et cet examen fortifiait

dans son cœur l'orgueil maternel. Elle ne se disait pas que les tuniques trop courtes, la médiocre livrée à boutons d'or, les négligences de la tenue d'internat, desservaient beaucoup de garçons qui, eux aussi, le lendemain, jetteraient leur chrysalide. Elle faisait une comparaison immédiate, qui tournait à l'avantage de son propre fils. Elle ne put se tenir de glisser, derrière Henry, dans l'oreille de M. de La Mare :

— Vous ne trouverez pas dans cette assemblée un seul camarade de notre fils qui ait aussi bonne façon que lui...

M. de La Mare répondit par un clignement amical.

Ceci lui gâtait son plaisir : au premier rang du cortège qui venait de s'asseoir sur l'estrade, il avait aperçu M. Herrmann. A quel titre cet intrigant siégeait-il là ? Certes, M. de La Mare n'aurait point voulu se montrer parmi ces fonctionnaires de la République. Il avait décliné l'offre qu'on lui en avait faite, par égard pour sa haute situation. Mais il lui

déplaisait que son voisin se fût faufilé parmi les autorités.

— Vous allez voir, dit-il à sa femme, il va nous régaler d'un discours...

— Vous voulez dire un « speech » ?

Et tous deux sourirent avec quelque contrainte.

La parole était d'abord au professeur de rhétorique.

Sa harangue imprimée avait été soumise à la censure de M. le proviseur, puis à celle de M. le recteur d'académie. De cette façon, on était sûr qu'elle reflétait la vraie doctrine de l'Université. C'était donc un plaidoyer dont la passion secrète se tempérait de politesse académique en faveur des études qui n'ont point de but déterminé et aboutissent à la culture dite « générale » de l'esprit.

Le goût bas que le siècle professe pour l'utilité pure inspirait de spirituels sarcasmes au professeur de rhétorique du lycée de Port-Neuf :

— A quoi donc, disait-il, a-t-il abouti,

ce triomphe de l'esprit pratique, de l'utilité immédiate sur la culture noble et désintéressée ? Nous a-t-il rendus plus heureux ? Considérez-vous comme un bienfait cette vie tous les jours plus haletante, que les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, imposent à cette race française laquelle avait le goût du loisir et du recueillement ?

Il présentait l'image d'une société antique qui n'exista jamais, où les philosophes étaient rois, où les sages gouvernaient les foules charmées par la vertu de leurs enseignements.

— Si différent, concluait M. le professeur de rhétorique, que soit ce monde de la pensée et de la culture du monde pratique où vous allez entrer, jeunes élèves, considérez comme un bienfait unique d'avoir eu l'occasion de vivre, au moins pendant la durée de vos études, dans un paradis artificiel. Ne vous effrayez pas des ironies qui vous guettent au seuil de cette vie pratique, où, tôt ou tard, hélas ! vous irez vous engouffrer. Répondez hardiment à ceux qui vous demanderont :

« Bacheliers du latin et du grec, nourrissons préférés de l'Université, que savez-vous donc ? » Répondez, dis-je, avec assurance, avec la foi que vous ont inculquée vos maîtres : — Il est vrai, nous ne savons rien, rien de ce que vous estimez, mais nous avons appris à apprendre ! »

Ces nobles paroles furent, comme il convenait, couvertes d'applaudissements par un public de parents presque tous engagés dans la bataille du négoce.

D'ailleurs ils applaudirent non moins décidément « l'improvisation » de M. Herrmann, qui, sur le ton de la causerie affectueuse, dit exactement le contraire et parla avec un mépris à peine déguisé du génie français, de ses dons de généralisation de son ignorance de la réalité, de sa timidité d'initiative.

M. de La Mare battit des mains tout des premiers, par convenance, parce que M. Herrmann était son voisin, parce qu'ils jouaient aux cartes ensemble, parce qu'ils étaient actionnaires de la même chasse, enfin, parce

qu'il est de tradition d'applaudir les discours de distribution de prix. Mais, dans son for intérieur, il fut choqué par tout ce qu'avait dit M. Herrmann. Il constata d'ailleurs que M. le curé de la paroisse, qui siégeait sur les fauteuils de velours, parmi les autorités, allongeait singulièrement la mine en entendant M. Herrmann affirmer avec assurance « que l'infériorité actuelle de la France provenait de la peur qu'elle avait eue de l'esprit du libre examen ».

M. de La Mare emporta encore de cette distribution de prix un certain nombre d'impressions désagréables. Il entendit décerner au jeune William Herrmann quelques accessits dans les sciences exactes. Puis il eut la vision du fils de Gratis, frisé au petit fer, ployant sous la charge des reliures rouges à tranches dorées.

— Prix de mathématiques ! déclamait avec emphase le lecteur du palmarès, Léon Gratis... Douze fois nommé !

Les collégiens trépignaient, l'auditoire bat-

tait des mains et M. de La Mare était un peu agacé de ces manifestations :

— Car enfin, après tout, songeait-il, ce jeune Gratis n'est que le fils de mon commis ?...

XXI

LE CHIC D'HENRY

Si le jeune Henry de La Mare eût prêté une attention moins distraite aux leçons que lui donnaient ses maîtres de philosophie, il eût retenu de leur enseignement que le mouvement de l'activité moderne se dessine sous les traits d'une réaction passionnée de l'individu contre la collectivité.

Au moment d'ériger la statue triomphante de l'État, comme un autre Baal, sur les ruines des libertés naturelles, les peuples se demandent s'ils iront au bout de leur folie.

Il y avait des minutes où cette angoisse

s'emparaît soudain des charbonniers du Bas-Port. Alors, comme à la lueur d'un éclair, ils avaient la vision du milieu sinistre où ils se débattaient. Leurs cœurs se soulevaient d'un coup. Une seconde, leurs cerveaux enfumés concevaient avec netteté cette certitude que les paroles de M. Herrmann étaient aussi empoisonnées que l'alcool des débits. Elles mentaient comme l'ivresse, un instant bienfaisante, dont ils se réveillaient, humiliés, plus bas dans la boue. Et le désespoir les prenait. Ils se livraient à quelque acte de folle destruction que les journaux de Port-Neuf enregistraient le lendemain, sous cette rubrique dolente :

« Encore un attentat anarchiste !... »

Dans une autre sphère, où l'on ne s'attardait point davantage à méditer les théories des philosophes, le sentiment que l'individu hardi doit vivre largement aux dépens d'une société pourrie se répandait à miracle. Empruntant pour une fois à son voisin un de ces mots anglais dont il avait la haine congénitale,

M. de La Mare déclarait, devant la prodigieuse réussite de M. Herrmann :

— C'est un « struggle » !... Il ne connaît en affaires ni amis ni parents... Il étranglerait son père s'il le trouvait en travers de ses spéculations.

M. de La Mare opposait à ces façons de pirate les usages de courtoisie que M. Delamare le père et les négociants d'une génération disparue avaient apportés dans les mœurs commerciales. Il eût suffi, pourtant, qu'il signât un peu moins aveuglément les courriers que lui présentait son « bon Gratis », pour se convaincre que, sous le règne de cet employé modèle, la maison de La Mare avait changé de tradition. Maintenant, on y tondait le troupeau jusqu'au sang. Et, de tous les ovins mis en péril par les cisailles du « bon Gratis », le patron même de la maison n'était pas le moins menacé.

Si le jeune Henry de La Mare était né dans un milieu plus littéraire, son instinct de réaction contre les choses établies l'eût peut-

être porté à s'abonner aux petites revues où des poètes décadents, symbolistes, véristes et cosmopolites, s'efforcent de déformer « individuellement » le français, et aggravent d'un parti pris le penchant naturel qu'ils se sentent pour cette facile besogne. Mais les belles-lettres n'étaient guère en honneur à Port-Neuf. On y préférait aux livres le divertissement de la chasse et des cartes; à la poésie, les eaux-de-vie très vieilles et les truffes du Périgord.

Le jeune de La Mare, à qui son âge défendait de se confiner exclusivement dans ces plaisirs, employa sa première liberté à se composer « un chic bien à soi ».

Ce souci d'affirmer son individualité dans les bords de son chapeau, dans la ligne de ses vêtements, dans son port de canne, avait, chez le jeune de La Mare, les mêmes origines philosophiques que les attentats anarchistes des charbonniers, les coups de Bourse de M. Herrmann, les solécismes des jeunes revues.

Cette préoccupation suffisait à creuser un abîme entre l'état d'esprit de M. Édouard de

La Mare et celui de son fils unique. Elle le prouvait : le « fils à papa » n'avait pas tout à fait perdu son temps au collège, puisque, à travers la poussière du *Télémaque*, il avait si largement respiré l'air de la rue moderne.

En effet, le souci de tenue qui avait dominé toute la vie de M. Édouard de La Mare n'était, au fond, qu'un corollaire de l'esprit de tradition. Il s'affirmait comme un souci d'obéissance à l'autorité. C'était par respect pour le souverain que, très jeune, M. Édouard de La Mare avait pris l'habitude de peigner ses cheveux à la mode de Barre. S'il ne s'était jamais appuyé à une chaise, — si, aux environs de la cinquantaine, il continuait de porter beau, le menton ramené dans la cravate comme un cheval enrêné, c'était en vertu d'un idéal obscur de cent-garde ou de chambellan, dans la pensée que, au retour possible d'un souverain quelconque, il fallait être prêt à soutenir, par de belles formes, l'uniforme chamarré d'un gentilhomme de la chambre.

Au contraire, l'idéal de tenue que pour-

suivait le jeune Henry semblait être de chavirer du côté de tous ses défauts — les moraux comme les physiques. Il n'était plus question de bomber la poitrine, d'effacer les épaules, de marcher droit et solennel, comme un Commandeur descendu de son piédestal. La mode imposait alors aux contemporains du jeune de La Mare cet étriquage des vêtements que l'on flétrit du sobriquet de « boudinage » et qui certainement, pendant une heure, donna aux réunions de la jeunesse dorée les apparences flatteuses d'une exposition de saucissons.

Sans se préoccuper de ce qu'en penserait son entourage, le jeune de La Mare s'affranchit un des premiers de ces étroites bandelettes. Préoccupé de sa commodité, il tomba dans le paletot sac, les pantalons larges comme des jupes, les complets où les corps maigriots flottent ainsi que des poissons dans un aquarium.

Afin d'exagérer le caractère du « chic bien à soi », il nota soigneusement ce qui était en lui un peu exceptionnel.

C'était d'abord une tendance à porter au bout d'un cou trop long la tête de côté. Il exagéra ces intéressants signes distinctifs en arborant des faux-cols, hauts comme des manchettes et en jetant décidément sa tête sur l'une des épaules, dans l'ironique attitude d'un perroquet qui écoute. Comme il avait les pieds longs et un peu plats, il résolut d'aggraver ce défaut en se chaussant de souliers indéfiniment pointus, et longs comme ces brodequins que les acrobates anglais produisent dans les pantomimes.

Arrivé à ce degré de perfection de tenue « vraiment individuelle », le jeune de La Mare se reposa. Il avait composé son personnage. Il ne lui restait plus qu'à y acquérir de l'aisance.

Dès les débuts de cette recherche, il lui vint de grandes satisfactions. Un jour, la jeune Daisy Herrmann qui allait sur ses seize ans et qui avait dans la ville une réputation de beauté, lui éclata de rire au nez, disant :

— Mon Dieu, que vous êtes ridicule !...

Dans une autre occasion, un jeune homme

qui était descendu de Paris pour passer à Port-Neuf la saison des bains de mer et qui, dès le premier jour, avait fait sensation par son élégance, dit, devant plusieurs adolescents :

— De La Mare ?... Je ne vous dis pas que sa tenue soit mon idéal d'élégance... mais enfin elle indique de la recherche... un effort personnel... Il a un chic bien à lui !

M. de La Mare avait été un instant interloqué par les façons de son fils. Il risqua quelques observations. Elles furent mal accueillies.

Le jeune Henry lui répondit sans respect :

— Toi, qui passes ton temps à dire que t'es indépendant, tu l'es pas... Tu continueras à te peigner à la mode de l'ancien régime jusqu'à ce qu'il ne te reste plus de cheveux... T'es dans la tyrannie de la mode... Ma mode, à moi, c'est c'qui me botte... Pas s'gêner ! vois-tu, c'est le chic d'aujourd'hui... La voilà bien la formule !.. Toi, t'as le chic d'autrefois... J'suis de mon temps !

Ces façons de parler inquiétaient M. de La Mare comme le pantalon aquarium et le

paletot sac. Il finit par s'en divertir ; même il les considéra comme une originalité de haut relief. Ne voyait-il pas madame de La Mare décidément charmée, après quelques effarouchements, par l'usage exclusif de l'argot où se complaisait leur fils ?

— Il y a des occasions, disait madame de La Mare enchantée, où je ne comprends pas un mot de ce qu'Henry me dit !

Elle en était ravie. Cet irrespect où se complaisait son fils lui paraissait masquer de la tendresse. Elle se fâchait bien, de temps en temps, quand il l'appelait : « Ma vieille... » Mais c'était pour la forme. Tout de suite, elle se détournait afin de sourire :

— Ce Riton ! disait-elle, on ne lui résiste pas... Mon Dieu ! comme les femmes l'aimeront...

Et elle poussait un profond soupir, car sûrement elle était la plus éprise de ces femmes-là.

XXII

VOLONTARIAT

A la date où M. Édouard de La Mare avait atteint sa majorité, un gouvernement tutélaire épargnait encore aux gens de bonne éducation les promiscuités de la chambrée. On avait, en ce temps-là, le goût de la hiérarchie. Un jeune homme qui avait fait ses humanités et qui comme M. de La Mare, pouvait écrire une ou deux particules devant son nom, n'était pas exposé au tutoiement d'un manant de caporal.

En temps de paix, on achetait à deniers comptants le droit de ne rien changer à ses

habitudes; en temps de guerre, on rachetait sa vie.

M. et madame de La Mare regrettaient de tout leur cœur ces mœurs si raisonnables. En effet, s'ils avaient autrefois rêvé de voir leur fils général, au moins polytechnicien, ils souffraient douloureusement de penser qu'ils le connaîtraient pioupiou, qu'Henry porterait des godillots, que son havresac lui couperait l'épaule, — et que cela durerait une grande année.

Comme ils lui avaient découvert une nourrice exceptionnelle et un répétiteur hors de prix, ils s'appliquèrent à lui choisir un colonel unique. A l'intention de ce souverain arbitre des destinées du fusilier Henry, M. de La Mare fit repeupler sa chasse; il y importa du chevreuil, et paya les dégâts des sangliers. Un mois durant, à l'époque des bains de mer, madame de La Mare donna sa chambre à la femme de M. le colonel. Et une eau-de-vie de 1815, que l'on réservait dans la famille pour les occasions exceptionnelles, parut régulièrement sur la table.

A ce prix, Henry échappa une fois encore à tous les règlements que l'on peut évincer, sans violer ouvertement la loi. Il eut une chambre en ville, des habits civils, des permissions. Il déjeuna souvent chez son colonel et dîna perpétuellement à la cantine. Il eut un premier brosseur pour astiquer ses vêtements, et un second brosseur pour fourbir ses armes. Il se procura des remplaçants en toute occasion dans toutes les corvées. Il se fit reconnaître malade dans toutes les occasions de revue. Il passa trois semaines à enterrer sa tante Le Rond, qui faisait de lui son légataire universel. Il se distingua par son élégance et son impunité entre tous les jeunes fils qui font de la fantaisie et portent indûment des képis Saumur. Il régala hebdomadairement à la cantine les caporaux et les sous-officiers de son bataillon, et il entreprit le siège d'une modiste à laquelle il faisait quotidiennement porter des bouquets par son brosseur.

Les officiers du régiment feignaient de ne point l'apercevoir, quand ils le surprenaient

en faute; les subalternes se taisaient, ayant la bouche pleine.

Madame de La Mare se réveillait avec des terreurs nocturnes. Elle se rappelait toutes les difficultés qu'elle avait surmontées pour élever ce fils unique. Elle fondait en larmes à la pensée que, tandis qu'elle était là, dans son lit, dans sa chambre tiède, Henry se levait peut-être au son de la diane, pour aller se débarbouiller dans la cour à un robinet qu'il fallait dégeler.

— Ils me le tueront! disait-elle. Qui sait seulement si j'aurai le temps d'accourir pour lui fermer les yeux!...

M. de La Mare affectait bien de se fâcher :

— Mais, sacrédié! Henry n'est pas une poule mouillée!...

Au fond, il était aussi inquiet que sa femme. Une haine sans bornes se développait en lui contre ces charbonniers du port qui, dans un sentiment de basse envie, pour le plaisir d'être désagréables aux gens bien élevés, avaient exigé le service militaire obligatoire. De dégoût, il n'avait pas renouvelé ses abonnements aux

petites revues philanthropiques. Il exagérait ses instincts réactionnaires, il demeura pendant trois mois brouillé avec M. Herrmann.

Le jeune de La Mare était trop diplomate pour ne point tirer les plus grands profits des terreurs de ses parents. Il les épouvanta par une histoire du traitement de la bronchite où il se représentait la gorge entourée d'un bas de laine, que préalablement l'on avait fait tremper dans un seau d'eau froide :

— Cela est souverain! écrivait-il. En vingt-quatre heures, ça vous coupe le rhume ou le sifflet.

Au reçu de cette lettre cynique, madame de La Mare se précipita chez le docteur Ducastel. Elle le pria de prendre le train sur l'heure pour aller arracher son fils à la mort. Et comme elle n'ajoutait point foi au télégramme rassurant que M. le colonel avait daigné lui adresser en personne, elle prit, elle-même, le train, pour aller assister son fils.

Averti de sa visite, Henry la reçut dans la cour du quartier, en pantalon de treillis, le balai à la main et tout souillé de poussière :

— Mon enfant ! s'écria-t-elle, d'où sors-tu ?... Comment n'es-tu pas au lit ?

— Je viens, dit-il, de tirer l'oreille à « Jules ». Tu ne sais pas ce que c'est ? Viens... On va te faire voir.

— C'est monstrueux ! s'écria-t-elle.

Et comme, dans l'excès de son indignation et de sa douleur, elle allait se jeter au cou de son fils, il recula d'un pas, lui présenta les armes, avec son balai, comiquement :

— M'embrasse pas !... comme ça !... devant toute la corvée... I's te prendraient pour ma bonne amie... Ça me ferait du tort...

Madame de La Mare ne savait plus si elle devait pleurer ou sourire.

Henry continua :

— J'suis sûr que tu n'as pas encore tué l'ver ?...

— Comment ?

— A neuf heures du matin !

Et il l'entraîna vers la cantine. Elle se laissa faire, si heureuse de le trouver sur pied, joyeux et déluré, avec un air de santé incon-

nue, qu'elle n'avait pas la force de résister à ses caprices.

Devant le comptoir du cantinier il lui demanda avec cynisme :

— Choisis ta liqueur...

— Mais, mon enfant !...

— T'as pas de préférence ?... J'vois ce que c'est... Bézy, verse-lui un madère...

— Et toi, de La Mare ?

— Tu le demandes ?... Une purée !... Et de la raide... De ta bouteille à vert de gris...

Madame de La Mare lut sur le litre : « Triple extrait d'absinthe pure. »

Elle poussa un cri :

— Ah mon Dieu ! Tu ne vas pas boire ça !

Il lui semblait que son fils allait avaler du poison et qu'elle le verrait tomber là, devant elle, foudroyé. Mais déjà il avait porté le verre à ses lèvres et, d'un trait, il l'avait vidé par bravade :

— Eh bien ! quoi ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui te prend ?... C'est la première fois que tu vois étouffer un perroquet ?

Il n'usait plus que d'un argot merveilleusement soldatesque et, pour sa mère, tout à fait incompréhensible. Il ne parlait que de « dalle en pente », de « biffins », de « fantaboches ». Il appelait son fusil un « repoussant » ; son colonel, le « ronchonot », et le médecin de l'hôpital, « cette vieille sonde ». Il ne daigna répondre sérieusement et dans une langue intelligible à aucune des supplications que sa mère lui adressa. Au moment de prendre congé d'elle, sur le quai du chemin de fer, il passa une dernière fois la tête par la vitre de la portière pour lui dire avec un sérieux de croquemort :

— T'as bien fait de me laisser payer ta consommation chez Bézy... Car il y en a plus d'un qui se fait payer une tournée par des anciennes, et ça produit mauvais effet...

Le jeune Henry de La Mare devait regretter toute la vie cette année de son service militaire, où il était arrivé en rechignant. Le jour de la séparation, quand chacun déposa ses vêtements militaires pour reprendre les vête-

ments civils, il eut l'étonnement de constater que beaucoup de garçons qu'il avait pris pour des fils de bonne famille étaient des enfants du peuple, bouchers et ouvriers. Au contraire, une foule d'autres auxquels il avait pris l'habitude de tourner le dos, les jugeant sournois, mauvais camarades et veules, appartenaient à la légion des « boudinés », voire au bataillon sacré des « fils à papas ».

Le jeune Henry de La Mare s'amusa prodigieusement de cette méprise. Il se proposa bien de faire enrager son père en la lui contant. Certainement, il comptait vivre en oisif et sans règles, après cette passe d'effort, puisque son père et son grand-père lui avaient économisé des écus. Mais, s'il entendait jouir de cette fortune, voire en égoïste, son passage au régiment l'avait tout à fait débrouillé d'un certain nombre de préjugés de caste où M. de La Mare, son père, se complaisait.

Le jeune Henry ne croyait pas du tout qu'il fût nécessaire de se composer un masque de membre de la « classe dirigeante » pour donner

au reste de l'humanité la sensation qu'il appartenait à une élite prédestinée. Il se considérait seulement « comme un garçon qui avait plus de veine que bien d'autres ».

Et il entendait profiter de cette « veine »-là.

XXIII

LA LOI DU TRAVAIL

William Herrmann avait servi dans la cavalerie. Il fut libéré du service presque en même temps qu'Henry. Mais il ne s'attarda pas dans une vacance dont il n'éprouvait pas le besoin. Beaucoup de l'activité de son père était en lui ; aussi de son initiative. On regrettait simplement qu'il ne portât pas ces deux qualités avec plus de modestie. Il s'en parait de façon voyante, ainsi que les parvenus en usent avec leurs bijoux.

Toute la ville de Port-Neuf fut avertie de

ses intentions par de petites notes que publièrent les journaux.

Elles disaient :

« A peine sorti de son volontariat, notre jeune concitoyen, M. William Herrmann songe à entreprendre le tour du monde. Il veut achever son éducation commerciale par cette importante leçon de choses, avant d'entrer dans la bataille des affaires.

» Il serait bien à souhaiter que cette intelligente initiative eût beaucoup d'imitateurs ».

Tout cela était vrai ; mais « à peine sorti » était de trop. La « leçon de choses » trahit la main du rédacteur de la note, qui était apparemment M. Herrmann le père. De même, on estima que la réflexion de la fin était une maladresse. Il aurait convenu de la laisser naître spontanément dans l'esprit du lecteur.

Roublards sans finesse, les Herrmann, père et fils, ne s'avisaient pas de ces nuances. Avant le départ de William, ils firent une tournée de visites.

M. de La Mare n'avait pas lu la note des jour-

naux. Aux premières paroles de M. Herrmann, il se récria avec une bonhomie sincère :

— Vous envoyez William à l'étranger?... Le pauvre enfant! Qu'est-ce qu'il a fait?...

M. Herrmann ne pouvait en croire ses oreilles :

— Ah çà! qu'est-ce que vous vous imaginez donc?

— Vous savez bien que je ne suis pas curieux... Je ne demande pas quelle frasque votre fils a commise. Je plaide en sa faveur, tout simplement! Que diable! mon cher, ne soyons pas trop sévères pour nos fils... Rappelons-nous le temps passé... Et qu'il faut que jeunesse se passe...

Chacune de ces paroles procurait à M. Herrmann une sensation si délicieuse de sa supériorité qu'il se garda bien d'interrompre M. de La Mare.

Il répondit enfin, avec une bienveillance protectrice :

— Vous êtes loin de compte, mon cher ami...

Et il expliqua ce qu'il appelait « les idées de son fils ».

Madame de La Mare demanda avec ingénuité à madame Herrmann :

— Et vous n'avez pas tout fait pour empêcher ce départ ?

On lui répondit avec un pur accent vaudois :

— J'aurais poussé à la roue si cela avait été nécessaire.

Le sourire de supériorité, qui s'était éveillé entre les favoris de M. Herrmann, passa sur les lèvres de sa femme, puis alla se perdre dans les moustaches de leur fils.

M. et madame de La Mare se regardèrent avec ahurissement.

... Quand ils furent seuls, en face l'un de l'autre, leur indignation éclata :

— Cette grosse Herrmann !... dit madame de La Mare. Certes, elle me déplaisait ; mais jusqu'ici je m'étais imaginé qu'elle avait du cœur !... Je croyais qu'elle aimait ses enfants !...

— Elle les a faits comme des lapins !... répondit M. de La Mare. Elle s'en détache de même.

Des larmes étaient montées aux yeux de la

mère d'Henry. Sans doute, elle songeait à ce qu'elle eût souffert dans des circonstances identiques, si, tout d'un coup, la fringale du voyage s'était emparée de son enfant.

— Et ce fils, murmura-t-elle en joignant les mains, ce William ! A peine fait homme, il n'a qu'une idée : quitter la maison paternelle !...

— Puisque ses parents l'approuvent et s'en réjouissent ? répondit M. de La Mare.

De nouveau, le père et la mère d'Henry se regardèrent.

Ils n'avaient pas besoin d'en dire plus long. Leurs cœurs se comprenaient.

Ah ! il pouvait bien faire d'eux ce qu'il voudrait, leur fils ! Leur manquer de respect, d'égards, les ridiculiser, les appauvrir, les ruiner, pourvu qu'il ne les privât pas de sa présence et ne leur arrachât pas, d'un seul coup, cette âme commune qu'ils s'étaient faite pour le chérir.

Ils se sourirent, puis le père dit, avec un haussement d'épaules :

— Si vous saviez ce qu'Herrmann m'a insinué

comme je le reconduisais, lui et sa femme, à la grille du parc...

— Et quoi donc ?

— Il m'a demandé : « Et vous, mon cher de La Mare ?... Que comptez-vous faire de votre fils ? »

La mère d'Henry croisa les bras dans un sursaut d'indignation.

— Je pense, dit-elle, que vous l'avez remis à sa place ?

M. de La Mare se redressa avec dignité :

— J'ai répondu : « Mon fils fera ce que son père a fait. » J'ai vu le moment où Herrmann allait s'écrier : « C'est-à-dire qu'il vivra en oisif ? » Mais j'avais une badine à la main, et j'imagine que cela lui aura conseillé la prudence. Il a pris le ton patelin d'un homme qui veut vous donner un bon conseil :

« — Prenez garde, a-t-il dit, que des affaires gérées pendant deux générations par des étrangers, — même fidèles, — ne finissent par péricliter entre leurs mains. Le jour qui se lève ne connaîtra plus que des travailleurs. Il nous

faudra mettre la main à la besogne, — comme les charbonniers du port...

» — Vos électeurs? ai-je répondu avec sécheresse... Moi, je suis plus optimiste que vous, mon cher Herrmann. Je crois que la France en a assez des médiocres agitateurs qui la conduisent... Le remède naîtra du mal.

» — C'est-à-dire que vous espérez une restauration ?

» — Fermement. Et l'avenir prouvera qui de nous deux a vu le plus juste.

M. de La Mare se redressait toujours davantage. Il se sentait devenir colossal — comme son espérance.

Il y eut un silence. Madame de La Mare avait le cœur étreint d'une singulière angoisse :

— Enfin, demanda-t-elle, quelle a été son dernier mot ?

M. de La Mare sourit avec mépris :

— Il a bredouillé de l'anglais : *That is the question !* Et il a rattrapé sa femme et son fils qui s'éloignaient à des enjambées de

quatre mètres de long, comme si, déjà, ils avaient commencé leur tour du monde !

L'entrée d'Henry coupa court au duo. La veille au soir, il avait banqueté fort tard, bu plus que de raison, afin de donner à des camarades une haute idée des qualités de buveur que l'on acquiert au régiment.

Il déclara qu'il avait « l'estomac dans ses chaussettes ». Il se laissa crouler, tout d'une pièce, sur un bonheur du jour :

— Vous savez la nouvelle ? dit-il d'une voix traînante. Ce louffoque de William va se laver les pieds.

M. de La Mare ne put dissimuler un mouvement d'impatience :

— Mon cher Henry, dit-il, je t'ai prié cent fois de nous traiter, ta mère et moi, avec moins de désinvolture. Je ne comprends pas la moitié des choses que tu dis, et je ne me sens pas disposé à apprendre la « langue verte ».

Henry le regarda d'un air surpris :

— « Se laver les pieds », s'embarquer sur la

mer... Tu ne devines pas? dit-il. Qu'est-ce qu'on t'enseignait, dans ton collège ?

— Le respect de mes parents, d'abord ! Et puis la bonne tenue ! Je ne me serais pas permis de m'étaler comme tu le fais en face de ta mère.

— Si je suis fatigué ?

— Fatigué !... à vingt ans ? Pour une coupe de champagne que tu as bue de trop avec des camarades ? Redresse-toi un peu !... Là... comme ça... A la bonne heure !... Je te reconnais pour mon fils !... Voyons, où vas-tu passer ta soirée ?... Au Casino ?... Tu as perdu ?... Veux-tu de l'argent ?... Tiens, en voilà !... Je ne t'en ai jamais refusé !... Mais que diable ! montre un peu plus d'énergie !... Il en faut, mon ami, pour vivre... même quand on est appelé à être indépendant... Il en faut !... Il en faut !

Un demi-heure plus tard, Henry redescendait en cravate blanche.

Son père le toisa du regard et, bien qu'il n'approuvât pas certains détails de sa mise,

il parut satisfait de se voir si promptement obéi :

— A la bonne heure ! dit-il en lui serrant la main.

Madame de La Mare avançait son front pour qu'Henry le baisât.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

Il répondit de sa voix veule :

— Eh bien ! travailler... pour vous faire plaisir !...

XXIV

LA VIE DORÉE

Le travail auquel le jeune Henry de La Mare consentait à se livrer « pour faire plaisir à ses parents » finissait aux premiers jours d'octobre. C'est-à-dire lorsque les petits chevaux arrêtaient leur course. Les bouchons de champagne ne sautaient plus sur la terrasse du Casino; le Casino lui-même fermait ses persiennes, blindait ses vérandas. Alors la ville se vidait de ces gracieuses élégantes que, pendant l'oisiveté des vacances, Paris prête aux plages à la mode.

Tout Port-Neuf reprenait à cette minute la régularité de vie d'une grande école. Quatre

fois par jour, les rues, les larges boulevards, les escaliers, fourmillaient d'un peuple de petites gens, employés, journaliers, ouvrières, se hâtant vers leur travail ou bien courant vers leur repas. Entre ces courtes ouvertures d'écluses qui faisaient la ville bourdonnante comme une ruche, les rues de Port-Neuf étaient vides — vides comme des cours de récréation pendant la classe. De-ci, de-là, on voyait passer une voiture de médecin allant visiter un malade, le coupé d'un courtier roulant d'un bureau à l'autre. La chaussée appartenait aux chiens pour dormir et aux moineaux pour picorer.

La chasse était l'unique distraction de ces hommes d'affaires que l'inquiétude des combinaisons poursuivait jusque dans leurs rêves. Mais ils ne pouvaient s'y livrer qu'une fois par semaine, le dimanche. Le reste du temps, Henry était condamné à battre les plaines, seul, en compagnie d'un garde. Dans ces conditions, il s'avisa que la chasse était une corvée, et il remit son fusil au râtelier.

Ceux des négociants de Port-Neuf qui sacrifiaient à l'inconduite avaient leurs maîtresses à Paris. Les quelques célibataires obstinés que réunissait, d'autre part, le déjeuner du Cercle, étaient prisonniers de « vieilles habitudes ». Ces dames qu'ils appelaient familièrement « nos gouvernantes » avaient généralement dix ou quinze ans de plus que les mélancoliques pigeons tombés entre leurs griffes. Elles s'efforçaient de remplacer par des virtuosités culinaires, leurs charmes qu'elles sentaient défaillir. Beaucoup ne portaient plus le corset, arboraient le triple menton.

Le jeune Henry ne se sentait pas attiré vers ces Dulcinées-Maritornes.

Il ne songeait pas davantage à séduire quelqu'une de ces petites ouvrières qui, nu-tête, couraient par les rues, entre les repos des ateliers. L'idée qu'il se faisait « du chic » lui interdisait cette « pêche à la grenouillette » dont il n'eût tiré nulle gloire.

D'autre part, la transparence de la vie de

province, la réelle honnêteté des femmes de bourgeoisie française, lui interdisaient l'espoir d'une de ces liaisons mondaines où les jeunes Parisiens s'abritent volontiers, par goût d'économie, par désir d'entretenir les traditions du Palais-Royal et pour fournir une excuse au roman psychologique en attendant l'heure de leur propre mariage.

Enfin, la demi-mondaine, libre, un peu séduisante n'existait pas à Port-Neuf. On en était réduit à en arrêter quelques-unes au passage des trains transatlantiques ou des compagnies théâtrales en tournées. On les gardait, cachées dans un hôtel, tant qu'elles ne s'ennuyaient pas à mourir et qu'elles n'avaient pas refait leur petite pelote de route — c'est-à-dire une quinzaine de jours ou à peu près.

Dans ces conditions, le jeu était l'unique ressource des jeunes gens de Port-Neuf, de ceux qui allaient aux affaires et de ceux qui n'y allaient pas.

Après avoir spéculé toute la journée, ils « cartonnaient » jusqu'au milieu de la nuit. Ils

mettaient leur amour-propre à faire de grosses différences ; ils se donnaient la sensation de la « grande vie », en attendant, pour quitter le tapis vert, que les premières lueurs du jour fissent pâlir les bougies. Il était aussi de tradition que le gagnant payât à boire aux décavés. On mettait de la coquetterie à pousser jusqu'à l'ivresse ces soupers de consolation. Le choix et le nombre des bouteilles remplaçaient celui des maîtresses, et l'abrutissement qu'elles imposaient à toute cette jeunesse était encore plus terne et plus grossier.

La population de Port-Neuf désignait généralement sous le nom de « fils à papa » les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans qui menaient cette vie dorée. Elle avait pour eux les sentiments d'admiration et d'envie que les peuples nourrirent toujours, sincèrement pour les dauphins. C'est l'estime obscure dont ne peut se défendre celui que le travail et la pauvreté accablent pour l'individu privilégié qui s'est seulement donné la peine de naître. C'est le mépris que l'inconnu de la foule éprouve à cer-

taines heures — comme un réveil de dignité — pour ceux qui, si dédaigneusement, frôlent de leurs joies bruyantes le « petit » qui peine et qui mérite.

L'indulgence des négociants de Port-Neuf — presque tous étaient des enfants de leurs œuvres — pour ces fils oisifs et intempérants était un phénomène aussi surprenant que général. On n'aurait pas pu dire que ces pères de famille méprisaient le travail. Il les avait tirés de la foule, élevés à la hauteur où ils vivaient. Le peu d'inclination que M. de La Mare s'était senti pour les affaires était un phénomène assez exceptionnel, comme le goût qu'il avait eu d'égrener deux particules devant son nom roturier. Loin de mépriser la loi du travail, les négociants de Port-Neuf n'avaient point d'autre plaisir que l'action. La spéculation absorbait toutes leurs pensées. Elle était la passion aussi bien que l'occupation de leur vie. Elle pesait sur eux, elle les maltraitait. Ils s'attachaient à elle davantage comme à une maîtresse adorée et impitoyable. Plus encore

que les caresses, les rebuts rivaient ces amoureux à sa tyrannie.

Dans cet état d'âme, les pères de Port-Neuf considéraient leurs fils avec cette nuance de mépris et de défiance que les vieux passionnés ont pour l'amoureux de vingt ans. Les illusions que, dans la maison paternelle, ils se faisaient sur les « fils à papas » les abandonnaient au seuil de leurs bureaux. Ils jugeaient alors comme les premiers venus, à leur exact mérite, ces fils tant choyés. Ils haussaient les épaules à la seule pensée de leur passer les guides du gouvernement. Ils songeaient :

— Ils ne sont pas de force !

Ils aimaient mieux payer leurs dettes, entretenir leurs vices, que de leur ouvrir les livres de caisse, les initier aux secrets de leurs affaires.

Ainsi en ont usé depuis des siècles, en face des princes héritiers tous les vieux rois qui ont pris plaisir à gouverner leurs peuples. Il y a de la férocité dans la faiblesse qu'ils montrent à supporter l'inconduite, la vie scandaleuse de leurs fils bien-aimés. On dirait qu'ils souhaitent

leur voir prolonger dans les plaisirs une inutile enfance, dans la crainte d'avoir à leur rendre des comptes. Peut-être ils espèrent éloigner l'heure de l'abdication sénile, en retardant la virilité de leurs fils. L'apparente tendresse de ces vieillards est un masque d'égoïsme. Et, dans le temps même où ils semblent exercer le pouvoir par un sursaut d'abnégation, on aperçoit clairement qu'ils s'y cramponnent, qu'ils l'aiment plus que la probité, plus que leur lignée, plus que l'honneur, plus que tout.

M. Édouard de La Mare avait été la victime de cet égoïsme paternel. Détendu par la vie inactive et vide qu'il avait menée, M. Édouard de La Mare ne voyait pas bien de quel droit il aurait exigé que son fils retournât à la bataille des affaires. Il eut toutes les peines du monde à obtenir de son fils qu'il l'accompagnât au bureau pour se faire présenter le personnel et assister à la signature du courrier :

— Je peux venir à manquer, disait-il avec le calme d'un homme qui se sent prêt à plastronner, même devant la mort. Il faudrait, ce

jour-là que tu connusses exactement l'étendue de tes droits et de tes devoirs.

Henry haussait les épaules. Il répondait avec une affection aussi sincère qu'irrespectueuse :

— Si c'est pour moi qu'tu t'presses, serre la mécanique !

XXV

LA LOGE INFERNALE

Les émotions de la spéculation retenaient les négociants de Pont-Neuf, très tard à leurs bureaux. Ils y attendaient les dernières dépêches. Ensuite, ils rentraient chez eux, tout à fait las. Ils ne songeaient plus qu'à dîner confortablement et à fumer, au coin de feux très ardents, des cigares bien secs.

De-ci, de-là, un dîner amical les arrachait à cette torpeur nocturne. Mais ils ne se sentaient pas le goût de quitter si tard leurs maisons bien chauffées, leurs fauteuils profonds, pour redescendre dans les rues noires à la recherche

d'un spectacle. Les compagnies théâtrales qui se succédaient à Port-Neuf y faisaient donc régulièrement faillite. Les gens du monde attendaient l'occasion d'un séjour à Paris pour voir les nouveautés. La classe moyenne préférait les cafés-concerts où l'on peut boire et fumer, son chapeau sur la tête, en écoutant d'une oreille distraite. Les petits employés demeuraient hors de la ville, au bout de funiculaires et de tramways qui plongeaient jusque dans la campagne.

Dans ces conditions, bien que le théâtre de Port-Neuf eût un péristyle monumental, il n'était rien moins qu'un temple des beaux-arts. L'opérette seule y ralliait, pendant une courte saison, un public inconstant et bariolé. Huit mois par an, il avait l'aspect mélancolique d'un local désaffecté.

Il arrivait de temps à autre que la fantaisie des « fils à papas » lui rendît, pour une heure, un semblant de vie. C'était dans les occasions où la présence d'une comédienne qui avait du bagout, de la silhouette et un peu de

linge, les arrachait un instant à leurs parties de baccara. En ce cas, ils faisaient stationner leurs voitures devant le bureau de location. Ils louaient des loges. Ils inséraient des articles emphatiques dans les journaux de la localité. Ainsi, ils parvenaient à galvaniser un instant l'indifférence des habitants de Port-Neuf pour les productions du théâtre contemporain. La grande salle s'emplissait à moitié. Le lustre allumait toutes ses lampes, et les courriéristes qui émargeaient pouvaient dire le lendemain, sans trop d'invraisemblance :

« Encore une soirée de gala au Grand-Théâtre de Port-Neuf ! »

La génération de « fils à papa » à laquelle appartenait le jeune Henry de La Mare n'aurait eu garde d'interrompre une si précieuse tradition. Elle s'éprit d'une comédienne qui, avec de l'esprit et beaucoup d'expérience, accommodait les restes d'une beauté trop mûre.

C'était une petite femme du Midi, de la race

de celles avec qui l'on peut causer quand on a fini de rire. Très jeune, elle avait compris que les protecteurs sérieux désirent surtout qu'on les divertisse. Elle n'avait pas mis son amour-propre à les surmener dans le tête-à-tête, mais à leur faire honneur en public. Sans lignes, elle avait eu le charme impertinent, l'éclat qui attire les yeux. Elle tenait de son père une grande tolérance morale, et, de sa mère des recettes de cuisine qui valaient, pour fixer la proverbiale inconstance des hommes.

Elle était de cette lignée de petites femmes voyous par laquelle aiment à se faire tutoyer les grands-ducs en voyage. Si ses prétentions d'actrice n'eussent fait tort à sa carrière sentimentale, elle eût pu arriver au premier rang dans le monde où l'on s'amuse.

L'heure de ces vastes espoirs était passée, quand elle sollicita un engagement au Grand-Théâtre de Port-Neuf. Elle avait employé une vacance de six mois à se faire émailler convenablement et à teindre en roux ses cheveux qui avaient été merveilleusement noirs. Ainsi

rechampie, dans un éclairage de boudoir savant ou à l'effet du théâtre, elle pouvait encore donner l'illusion de la trentaine. Les déshabillés du matin, le jour cru de la rue, lui étaient moins favorables.

Ceci était la certitude la plus consolante que son expérience lui fournit : les très jeunes gens, auxquels il lui faudrait s'adresser désormais, pratiquaient la galanterie beaucoup moins comme un plaisir personnel que comme un sport qui a ses règles et ses élégances. Ils ne songeaient guère à l'agrément qu'ils pourraient trouver dans le tête-à-tête avec une amoureuse passionnée. Ils se préoccupaient infiniment de l'opinion que des camarades se formeraient de leur liaison. Ils voulaient qu'elle les « classât ».

En effet, la liberté du choix, en matière d'amour, n'appartient guère qu'aux princes de l'élégance et à ceux qui ne comptent pas. Toute la catégorie intermédiaire ne se reconnaît pas le droit de distinguer une inconnue ni le pouvoir de la « lancer ». On se contente de choisir parmi les laissées pour compte des arbitres du

bon ton, un sujet qui soit à portée de l'ambition et de la bourse qu'on a. On ne se préoccupe pas des formes de la maîtresse convoitée, mais de ses « performances ». On en use avec elle comme certains amateurs à qui un cheval claqué demeure une occasion de fierté parce qu'il sort d'une écurie célèbre.

Mademoiselle Maria Mariolle (ainsi se nommait la nouvelle ingénue comique du Grand-Théâtre de Port-Neuf) avait ses papiers en règle, c'est-à-dire qu'elle pouvait faire lire en secret, et par une faveur individuellement exceptionnelle, à chacun de ses jeunes et nouveaux soupirants, des correspondances amoureuses qui étaient très propres à exciter leur concurrence.

N'établissaient-elles pas avec des vraisemblances très certaines qu'elle avait servi un instant au divertissement de M. de Morny ? Cet illustre parrainage l'avait, une heure, mise à la mode. Elle avait connu des royautés d'un soir, des triomphes de cabinet particulier. A la suite du grand-maître de la distinction et des élé-

gances, une foule de personnes titrées qui ne mettaient pas en doute le goût de leur coryphée avaient eu, chez mademoiselle Maria Mariolle, leurs grandes et leurs petites entrées. Il en était resté à cette cabotine un légitime orgueil. Elle n'était pas bien sûre qu'un peu de sang impérial n'eût pas fini par lui circuler dans les veines. En tout cas, ses jeunes soupirants le croyaient. Et ils hésitaient, presque respectueusement, sur ce seuil qu'avaient foulé tant d'escarpins illustres.

Dans la poignée de jeunes fils qui, quotidiennement, lui envoyaient des fleurs, la Mariolle distingua immédiatement les quatre ou cinq pigeons d'élite auxquels il convenait de jeter un peu de grain, afin d'exaspérer leur rivalité.

Elle les choisit, sans vain souci de leur vigueur ou de leurs agréments physiques, parmi ceux dont les parents possédaient les fortunes les plus solidement assises. Celui-ci avait pour soi des bois de Norvège qui valaient une mine d'or. Celui-là était encore gonflé d'un accaparement heureux dont le succès avait

obligé son père à s'éloigner momentanément de Port-Neuf afin de donner à l'émotion publique le temps de se rasseoir. Henry de La Mare avait à son actif l'héritage de la tante Le Rond dont il disposait depuis sa majorité, et la faiblesse — certainement exceptionnelle — de ses parents.

D'autre part, le goût qu'il professait pour l'argot, son « chic bien à soi », une intelligence naturelle du cabotinage, touchaient la Mariolle dans sa passion pour le théâtre :

— Dites-moi seulement que je tiens la corde! suppliait le jeune Henry, avec des grimaces de pitre amoureux dont l'ancienne maîtresse du duc de Morny avait toujours été friande.

Elle répondait, avec la sage rouerie de Célimène :

— Laissez-moi du temps... Méritez mon choix.

Cette résistance imprévue avait surpris les « fils à papa » de Port-Neuf. L'intention bien arrêtée et contraire à l'usage que la Mariolle avait marquée de se donner à un seul achevait

de les affoler. Ils en avaient déserté les tables de baccara. Tous les soirs, ils occupaient au théâtre une loge que l'opinion publique désignait sous le sobriquet de « loge infernale », parce que, de temps immémorial, son grillage servait à dissimuler les parties scandaleuses.

Jamais les bons bourgeois de Port-Neuf, le public des petites places, n'entraient dans la salle sans jeter tout d'abord un coup d'œil à cette loge suspecte. On savait pourtant que ses locataires ordinaires n'y entraient qu'après le lever du rideau, toujours avec ce fracas spécial que le parterre supporte, sans mauvaise humeur, depuis l'invention des marquis.

Ces simples mortels n'avaient qu'à jeter un coup d'œil sur le journal-programme qu'ils tenaient entre leurs mains, pour être renseignés, d'autre part, sur les faits et gestes de la Mariolle et de ses cinq amoureux.

« Belle Mariolle, » disait le plumitif, au bas d'une « fantaisie » à l'instar des chroniques boulevardières, « belle Mariolle, serez-vous plus cruelle que Pâris ? Ferez-vous attendre indéfi-

niment ceux qui guettent la pomme ? Elles n'étaient que trois. Ils sont cinq ! Et leur patience est à bout. »

Là-dessus, la Mariolle entrait en scène, saluée par un applaudissement frénétique qui jaillissait de la loge infernale. Elle jetait de ce côté-là un sourire plein de coquetterie, et sur le public des petits bourgeois de Port-Neuf — scandalisés pour la forme — passait le frisson délicieux des choses défendues...

XXVI

JEUNES FILLES

Tous les hivers — quand la spéculation n'avait pas trop étrillé ses amoureux — une douzaine de négociants de Port-Neuf donnaient à danser dans leurs villas.

Tout concordait à rendre ces fêtes vraiment agréables : le décor était spacieux, l'hospitalité large. Les invités se connaissaient de longue date. Un étranger qui eût jugé des fortunes de Port-Neuf sur le train ordinaire de la vie, la modestie des toilettes, la médiocrité des équipages, aurait eu, ce jour-là, de la stupéfaction. Des bijoux de grand prix sortaient alors des

écrins. En grand nombre les robes venaient de Paris, expédiées par les maîtres faiseurs. Et ces gens, volontairement simples, étaient à l'aise dans ce déploiement de luxe, comme s'il eût été la règle et non l'accident de leur vie.

Presque toutes les mères de famille dansaient. Et non pas seulement les jeunesses qui relèvent de leurs premières couches, mais des trentaines épanouies, des quarantaines déjà plantureuses.

Ce n'était point aux hommes de leur âge que cédaient ces danseuses un instant récalcitrantes : il était de tradition à Port-Neuf que l'on abandonnât la danse aux célibataires, à la jeunesse qui cherchait à se marier. Le bon renom d'homme sérieux exigeait qu'ensuite on fît bande à part. Quelques égoïstes qui avaient quitté à regret leurs habitudes et leurs cigares s'isolaient dans les fumoirs. Le plus grand nombre des hommes se groupait autour de tables à jeu, jouait l'écarté entre deux flambeaux d'argent entourés de parieurs qui sui-

vaient, pour ne pas s'endormir, les oscillations de la chance.

Les dames de la trentaine et de la quarantaine dansaient donc par nécessité avec des cavaliers de vingt à vingt-cinq ans. Elles tournaient, muettes, réservées, les unes très fières, les autres monumentales, poursuivant un songe intérieur. Et peut-être, c'était le regret de leur jeunesse, le souvenir du temps où, elles-mêmes, elles avaient dansé, dans les mêmes décors, avec des robes blanches.

Les dames de Port-Neuf ne lisaient point de poésie; elles n'étaient point romanesques; elles ne se plaignaient jamais d'avoir épousé des maris si occupés, si prosaïques. Seule, la danse avait la vertu de réveiller un instant en elles les espoirs de la dix-huitième année. Elles se livraient avec décence à sa griserie mélancolique, et, toutes tournées vers les émotions d'autrefois, elles ne sentaient pas la pression du jeune bras qui les enserrait.

Dans ces conditions, les danseurs de Port-Neuf préféraient le tête-à-tête avec des jeunes

filles qui, pour la plupart, avaient autant d'indépendance d'esprit et de paroles que leurs sœurs aînées semblaient, par le mariage, éteintes et alourdies. Elles dansaient fort librement avec les mêmes danseurs, sans se préoccuper du qu'en dira-t-on. Elles se promenaient à leur bras dans des serres, s'asseyaient dans les galeries, loin des yeux maternels. Le champagne les mettait dans un état de griserie légère qui déliait leurs langues. Ces bals, où nul n'entrait que bien connu, étaient vraiment une nuit de trêve aux préjugés et aux honnêtes réserves qui pèsent sur la vie de la femme.

Tout cela ne suffisait pas à séduire le jeune Henry de La Mare. En sa qualité d'héritier d'un nom respectable et d'une belle fortune, sa présence eût été désirée. Son absence systématique était notée avec une nuance de défaveur. Où passait-il donc son temps ? Quelle distraction pouvait-il préférer à ce divertissement honnête?

Le jeune homme avait mal accueilli les

observations que sa mère lui avait présentées avec beaucoup de timidité :

— Que veux-tu, disait-il. J'suis pas balocheur...

Il plaisantait les dames un peu mûres qui ne savaient pas résister à l'entraînement de l'archet.

— Des petits tonneaux ? J'en vois rouler, su' l' quai... du matin au soir.

— Mais les jeunes filles, Henry ! C'est parmi ces enfants-là qu'un jour il te faudra prendre une femme !

Il faisait la moue :

— Des gosselines... Des jeux d'osselets ?... J'aime pas cette partie-là...

Et il prenait un air suppliant :

— Me marier ! C'est entendu. Faut mourir aussi !... Mais nous n'sommes pas compagnons de la Trappe !... Toi et moi, tous les deux, nous avons encore le temps de faire une fin !

Madame de La Mare riait sous cape. Elle était secrètement heureuse de penser que son fils regardait d'un œil presque aussi hostile qu'elle-

même toutes ces fillettes qui, déjà, se prenaient pour des femmes et qui se permettaient de lever les yeux sur des fils uniques.

D'ailleurs, le voisinage de l'Angleterre et des contacts de bateaux avec les pays neufs faisaient régner à Port-Neuf des libertés d'allures dont la jeunesse pouvait profiter honnêtement, en dehors des tête-à-tête, toujours un peu essoufflés du bal. Garçons et fillettes se retrouvaient sans surveillance inutile aux jeux de tennis.

Il n'était pas facile de causer bien intimement sous les yeux de tous. Mais on se touchait les doigts en ramassant les balles, et il y a une façon de « servir » qui prouve à une partenaire qu'on a le cœur pris.

Ces jeux d'enfants donnaient à rire au jeune de La Mare. Pourtant, il se rendait parfois aux parties de tennis, afin de s'offrir le divertissant spectacle de toute cette naïveté :

— Cela me rajeunit, disait-il en laissant tomber son monocle.

D'ailleurs, il tenait beaucoup à étaler son éreintement aux yeux de toute cette jeunesse.

Il bâillait sans retenue jusqu'à ce qu'une de ces jeunes filles s'écriât :

— En voilà un malappris !

Il ripostait :

— J'voudrais vous y voir... Si vous aviez cartonné comme moi jusqu'à six heures du matin !

— Alors, allez vous coucher.

— Impossible !... On m'attend au théâtre, pour une répétition... Un détail de mise en scène... Le directeur veut me consulter... Paraît que j'suis compétent !...

Il se levait brusquement, distribuait quelques poignées de main à l'américaine, et, en six enjambées, flottantes dans son pantalon trop large, il rejoignait sa charrette. A travers les mailles du filet, jeunes gens et jeunes filles le voyaient partir, son monocle revissé dans l'œil, sérieux comme un portrait de cire. En passant il saluait du fouet. Il était si gonflé de l'effet qu'il venait de produire que, pour un instant, il semblait emplir son paletot sac où s'engouffrait le vent.

Il aurait donné beaucoup pour recueillir les propos, les observations, flatteuses ou désobligeantes, qui pouvaient suivre son départ. Peu lui importait l'opinion des jeunes gens qu'il sentait nécessairement envieux, écrasés par son chic, sa gravité virile. Mais il ne lui déplaisait pas d'être un objet d'étonnement ou d'effroi pour ces jeunes filles tant dédaignées.

Il ne se trompait point en jugeant qu'il devait être pour elles un sujet de curiosité. Sans écouter aux portes, rien qu'en vivant, en jetant les yeux par hasard sur un journal qui recouvrait leurs cahiers d'école, ces jeunes filles avaient recueilli le nom de la belle Mariolle. Quelques-unes s'étaient fait conter, par leurs frères, l'aventure des cinq « fils à papa » qui les abandonnaient elles-mêmes pour courir après cette cabotine.

Elles savaient qu'Henry de La Mare avait été préféré en dernier ressort, et qu'à titre de protecteur sérieux, il était en train de sacrifier, à la première ingénue comique, l'héritage de sa tante Le Rond. Cela lui attirait du mépris et

de la considération mêlés. Seule, la jeune Daisy Herrmann jugeait sévèrement son cas :

— Il fait bien, dit-elle, de ne pas fréquenter nos bals. Moi, s'il m'invitait, je lui tournerais le dos.

Cette rigueur faisait hausser les épaules à beaucoup de fillettes.

— Moi, disait l'une, je ne trouve pas mauvais qu'un jeune homme qui fera un mari en sache plus long que nous sur la vie...

— Nous ne tenons pas, répondaient d'autres. à épouser des phénix d'innocence...

On concluait généralement qu'Henry de La Mare bâillait un peu trop haut. Mais que — puisqu'il ne craignait pas de se frotter au blanc d'Espagne — il avait raison de s'amuser à sa fantaisie.

XXVII

PROTECTEUR SÉRIEUX

La tante Le Rond avait laissé à son neveu un capital si ingénieusement placé, que bon an mal an, il produisait dans les quinze mille livres de rente. Après de nombreux essais, elle s'était rabattue sur les locations d'immeubles à de pauvres diables. Elle avait agi en vertu de ce principe de feu Le Rond, son défunt mari :

— On ne gagne gros qu'avec les pauvres.

Les innombrables maisonnettes qu'elle avait léguées au jeune Henry de La Mare, étaient bâties sur un marais aux portes de la ville.

Réunies, elles formaient d'étranges cités de gueux qu'administraient sans faiblesse des gérants gardes-chiourme. Les loyers se payaient à la semaine, en cinquante-deux annuités. Le règlement s'opposait à ce qu'on fît crédit aux besogneux. Sur le refus de s'acquitter, le gérant décrochait la fenêtre et la porte de ces masures. Elles étaient ingénieusement disposées en courant d'air. De la sorte, il fallait déménager sur l'heure. La peur du chaud et froid remplaçait la crainte de l'huissier, inconnu des charbonniers de Port-Neuf.

Le nouveau propriétaire des « cités noires » n'avait jamais eu la curiosité de visiter ces terrains marécageux. Il n'entendait point administrer cette propriété en bon père de famille. Il la considérait comme un petit os que le destin lui donnait à ronger, en attendant le mariage. D'ailleurs, comme il craignait les observations du notaire familial, il s'était adressé à d'honnêtes usuriers pour emprunter sur ce capital de boue et de nourrissante vermine. Ainsi, il se dépouillait de sa propriété

à peu près pour la moitié de la somme qu'il en aurait pu tirer dans une vente régulière.

Les mêmes marchands d'or le firent profiter d'une occasion. Ils lui vendirent trente mille francs de plus qu'elle ne valait, une villa sise au bord de la mer avec écuries et terrasse, cadeau considérable et tout à fait scandaleux qui fit tomber dans ses bras la Marie Mariolle, au moment où les quatre rivaux d'Henry se disposaient à former un petit syndicat pour l'exploitation sentimentale et sans jalousie de la première ingénue comique du Grand-Théâtre de Port-Neuf.

Il ne convenait pas qu'une personne si bien logée circulât par la ville dans une voiture de louage. Le jeune Henry de La Mare se rendit à Paris, et, par l'entremise de courtiers marrons, il acheta, à la vente d'une grande cocote, une victoria, un coupé et une paire de chevaux. Ils valaient, à eux seuls, une bonne année de la location des « cités noires », dans le temps où les gardes-chiourme de la tante Le Rond y entretenaient une

perpétuelle migration de locataires solvables. Le malheur voulut qu'une de ces bêtes d'élite prît froid en attendant la Mariolle devant la porte du théâtre :

— Une nuit de baccara réparera cette perte, déclara le jeune Henry de La Mare en parodiant un mot célèbre.

Il n'était pas d'humeur à se tracasser pour de pareilles bêtises. Successeur de M. de Morny, de tant d'illustrations du sport et de la haute gomme, il rêvait grand. Il entendait faire courir des chevaux aux couleurs de Mariolle.

La Mariolle n'approuvait pas ces fantaisies sportives. Elle avait passé l'âge où les femmes aiment à faire dépenser de l'argent bêtement par leurs amoureux. Le jour où Henry la quitterait pour se marier, la villa serait de bonne défaite. Mais elle savait, d'expérience, comment se liquident les écuries de courses, et elle geignait sur tout le bel argent qu'elle voyait couler de ce côté-là. C'était pour elle, avec Henry, le seul sujet de désaccord. Il désirait l'éclat de la

dépense. Elle, le fond et la solidité. Il voulait qu'elle éblouît la ville par le tapage de ses toilettes, les bottes vernies de sa livrée. Elle connaissait que ce brillant laisse peu de chose aux mains, le jour où les notaires, les gens de loi, viennent à fourrer leur nez dans les donations, et à répandre, sur les couples prodigues, la douche glaciale des conseils judiciaires.

Le « fils à papa » était tout à fait choqué de ces dispositions à l'épargne.

Il dit, un jour de brouille :

— Tu me fais penser à ma tante Le Rond.

— Comment l'entends-tu ?...

Il fut trois jours à la porte de la maison qu'il avait payée et où les membres du syndicat continuaient de fréquenter librement. Une ouvreuse de théâtre vint apporter ses excuses dans un écrin. C'était un tour de perles que toute la ville admirait depuis un mois à la devanture du maître joaillier de Port-Neuf. On en parla au cercle, sur la place, dans les salons, par toute la ville.

Les honnêtes femmes dirent :

— C'est une honte !

Les hommes se contentèrent de ricaner :

— Il va bien, le jeune de La Mare !

D'ailleurs, tout le monde faisait bonne mine à ce fils de famille. On avait parfois supporté avec un peu d'humeur la royauté d'argent de M. de La Mare, en trois mots. On avait les oreilles rebattues de son « indépendance ». On se disait avec satisfaction qu'au train où il marchait, l'unique héritier des de La Mare aurait tôt fait de se mettre sur la paille, et ses parents avec lui.

Un seul nuage répandait son ombre sur cette vie dorée. Le plumitif qui rendait compte des soirées théâtrales de Port-Neuf s'obstinait à refuser tout talent à la première ingénue comique. Il lui conseillait cyniquement d'abandonner son emploi pour celui des « mères » où elle pourrait plaire, à la condition d'avouer son âge et de renoncer au henné.

Ces critiques si littéraires jetaient la Mariolle dans une exaspération qui la rendit malade.

— Cet homme-là, disait-elle à Henry, profite de ce que tu ne peux pas te découvrir !

Et elle lui persuada que l'homme qui la poursuivait de cette haine corse était un soupirant rebuté.

Il ne voulait que de l'argent. Et il s'en expliqua avec beaucoup de clarté, dès la première conférence qu'il eut avec le comique du théâtre de Port-Neuf, — un vieux camarade de planches en qui la Mariolle avait toute confiance et qu'elle lui dépêcha comme ambassadeur.

Sans doute, il ne songeait pas à vendre sa « plume », mais il cherchait à se défaire d'un lot d'actions de son journal. Il ne tenait qu'à M. Henry de La Mare de prendre une influence prépondérante dans le Conseil d'administration où, très vraisemblablement, il siégerait seul.

Le « fils à papa » consulta sa camarade. Cette fois, elle répondit en cabotine :

— C'est un placement comme un autre...

Et le jeune Henry de La Mare devint propriétaire de *la Lorgnette de Port-Neuf*.

De même, se trouva-t-il, sans y avoir songé,

associé de la direction du Grand-Théâtre, copropriétaire de son bail et responsable de ses dettes.

Conformément à l'usage, ce directeur était à deux doigts de la faillite, après trois mois de gestion. Il estima que l'ingénieux chantage qui avait si bien servi les intérêts du directeur de *la Lorgnette* pourrait également lui réussir. Il commença par infliger à sa pensionnaire toutes sortes de contrariétés d'amour-propre; puis il la surmena de travail. Il l'obligea de jouer au pied levé des rôles où ses défauts ne la servaient pas et pour lesquels, lui-même, la sentait trop « marquée ». Il se retrancha derrière son contrat qui, conformément à l'usage, avait à peu près autant d'issues qu'un mauvais lieu. Il fit constater par son médecin que la première ingénue appelait maladie sa mauvaise humeur et que, par conséquent, elle manquait de respect au public.

Il fallut mettre les pouces. Les pommes cuites étaient dans l'air.

L'apothéose de la liaison du jeune Henry de La Mare fut la séance annuelle de courses qu'une Société locale donnait sur l'hippodrome

de Port-Neuf. La Mariolle y parut, émaillée de la veille, si habilement restaurée que, dans la rapidité de son passage, l'éclat de sa toilette, blanche comme son visage, elle passa, laissant traîner sur la foule émoustillée la pourpre artificielle de ses lèvres et l'éclair rieur de ses grands yeux.

Sans doute, Henry de La Mare ne poussa pas l'audace jusqu'à s'asseoir à ses côtés, mais il se montra dans son sillage, conduisant un buggy dont le cheval avait au frontal les couleurs blanches et roses de la Mariolle. Ce rose et ce blanc éclataient dans la casaque de deux chevaux qu'on allait voir courir. Ils reparaissaient dans des bouquets que des fillettes distribuaient gracieusement à l'entrée des tribunes. Beaucoup de braves gens s'en parèrent, tout le jour, sans malice. Ils n'apprirent la vérité que le lendemain. C'était le jeune de La Mare qui avait payé cette largesse. Il leur avait fait porter, à eux aussi, les couleurs de la Mariolle.

Et cela causa un scandale retentissant.

XXVIII

MÈRE ET FILS

M. de La Mare recevait beaucoup de revues et de journaux. Il aimait à les voir s'empiler sur la table de son fumoir. Il s'imposait comme un devoir rigoureux de faire sauter leurs bandes. Il les roulait un instant entre ses doigts, puis, sans se baisser, sans jamais manquer son coup, avec une habileté de beau tireur, il envoyait la boulette au milieu de sa corbeille à papiers.

Il arrivait même qu'il passât un couteau d'ivoire dans les revues. Il les coupait un peu au hasard, ou, par choix, à la place des romans. Mais tout cela, revues, journaux, l'ennuyait

vite. Il n'y trouvait jamais l'expression même de ce qu'il appelait « sa pensée ». Il refermait les livres, il laissait tomber les feuilles après avoir jeté sur leurs colonnes noires un coup d'œil distrait. Quant aux petits journaux de satire locale que des bonnes gens lui envoyaient sous bandes spéciales, avec des échos soulignés au crayon rouge, M. de La Mare ne les dépliait jamais. Il laissait ce soin à ses domestiques. Cela faisait, pour lui, partie de la dignité :

— Il faut laisser jaser les envieux, disait-il avec un léger haussement d'épaules.

Les envieux se l'étaient tenu pour dit. Ils jasaient sous cape. Ils envoyaient aux concurrents de *la Lorgnette de Port-Neuf* des échos très spirituels et des caricatures transparentes. Henry, le premier comique du théâtre et la Mariolle en faisaient tous les frais. On avait imaginé d'appeler le fils de M. de La Mare le « Petit Indépendant ». On ne désignait M. de La Mare le père que par ces deux majuscules « S. I. », ce qui signifiait pour les initiés « Son Indépendance M. de La Mare ». Ces petits

journaux circulaient partout. On en aurait retrouvé des exemplaires dans le pupitre de chacun des employés du bureau de M. de La Mare. Gratis le fils les faisait voir à Gratis le père. M. Herrmann les apportait à madame Herrmann. Et quand il lui avait longuement expliqué les dessous de ces plaisanteries, elle en riait, dans un chapelet de fossettes, avec une bonne humeur un peu pesante.

Ce n'était pas seulement le hasard qui faisait vivre M. et madame de La Mare dans une ignorance parfaite des frasques de leur fils. Il y avait du parti pris dans leur manque de clairvoyance.

M. de La Mare se rappelait que son propre père, qui n'entendait pas raillerie sur les matières d'honneur, lui avait laissé dix ans et lui avait ouvert un crédit d'une centaine de mille francs pour « passer sa jeunesse ». Il n'était pas disposé à laisser lui-même dépasser par son fils ce terme de la trentaine. Mais pour le reste, il admettait bien que le petit-fils du vieux Delamare dépensât au moins le double

de ce qu'avait gaspillé son père. Noblesse oblige. Il convenait qu'Henry fît honneur aux deux particules qui s'étaient détachées de son nom patronymique.

— De tout temps, disait-il à madame de La Mare, ç'a été un des privilèges des classes dirigeantes de protéger les arts. Henry s'intéresse aux questions de théâtre. Je ne puis que m'en réjouir. C'est une occupation qui fait, dans tous les cas, honneur à son intelligence. Il paraît que, grâce à son intervention, le recrutement de la troupe a été meilleur qu'à l'ordinaire. Il y a surtout un premier comique dont tout le monde dit grand bien. Gratis et sa femme sont allés hier soir au spectacle. Et ils ont ri de tout leur cœur.

Madame de La Mare se hâtait d'opiner. Peu lui importait que son fils dévorât l'héritage de la tante Le Rond, pourvu qu'il s'amusât sous ses yeux. Elle avait tant craint qu'il prît la fâcheuse habitude de passer son temps à Paris. Elle redoutait pour lui les accidents de chemin de fer, les duels, le pistolet des

messieurs indélicats qui se cachent dans l'armoire des filles et qui en sortent au moment psychologique pour faire souscrire des lettres de change par des « fils à papa » surpris en complets de nuit.

Elle fut troublée dans sa quiétude par une indisposition d'Henry qui nécessita l'intervention du docteur Ducastel.

Le médecin de la famille était toujours rasé au velours. Seulement sa barbe et ses favoris étaient devenus aussi blancs que sa cravate de batiste.

Il ausculta Henry avec précaution :

— Une bronchite, dit-il. Elle n'aura pas de conséquences, si notre malade consent à garder la chambre. Le péril n'est pas là.

— Où est-il, docteur ?

L'angoisse de M. et madame de La Mare semblait au médecin une juste expiation de leur ancienne faiblesse.

Il dit avec sévérité :

— Il y a, madame de La Mare, que votre fils est en train de devenir alcoolique comme...

les charbonniers du port qu'on amène à mon hôpital.

Le père et la mère d'Henry se récrièrent avec une stupeur indignée. Mais la déclaration du médecin parut au contraire causer à leur fils un légitime orgueil :

— Quoi qu'c'est? dit-il. Paraît que j'bidolle?... Je me boissonne ?... Je chauffe mon four?... Je graisse mes roues ?... Quand que vous m'avez vu faire une patrouille, papa Ducastel?

Cette familiarité augmenta le mécontentement du médecin.

Il dit gravement au père :

— Écoutez-le parler, votre fils, monsieur de La Mare! Ne dirait-on pas un suppôt de cabaret?

Madame de La Mare avait les larmes aux yeux. Henry lui mit la main sur le bras avec une affectueuse douceur :

— Y a de l'oignon! s'écria-t-il en se frottant les paupières. Mais aussi, papa Ducastel, pourquoi leur montez-vous un bateau, à mes

anciens ? Vous savez bien que je ne m'imbibe plus jamais... C'était bon quand j'étais soldat.

— C'est possible, dit le médecin, que l'on ne vous ramasse plus sous la table. Mais vous buvez du matin au soir. Qu'est-ce que c'est que cette série de bouteilles ?

Il désignait, au premier rang de la bibliothèque, une suite de flacons alignés derrière les vitres :

— Ça ? dit Henry. C'est pour chasser le brouillard.

— Parfaitement. Et à midi ? Vous prenez un autre apéritif ? Une absinthe, probablement ?

— Vous avez deviné : j'm'asphyxie...

On lui ordonna d'allonger le bras. Il fit trembler sa main par plaisir.

Madame de La Mare ne savait plus à quel saint se vouer pour obtenir que son fils renonçât à une pratique qui avait tant d'inconvénients pour sa santé. Elle sentait bien que le père d'Henry n'avait pas plus de crédit qu'elle-même. Dans son désarroi, elle profita de ce que

son fils était retenu à la chambre par sa bronchite pour prier M. le curé, qui lui faisait visite, de monter un instant auprès du malade.

L'écclésiastique entra avec le sentiment de son importance, la volonté d'imposer le respect. Et de fait, Henry n'osa pas le plaisanter comme il en avait usé avec le médecin. Mais il faisait à la dérobée des mines de moribond. Il écouta avec un désintéressement parfait une petite homélie sur « la belle vertu de sobriété et la belle vertu de chasteté ». Il ne broncha pas quand l'ecclésiastique, s'animant soudain, commenta la parole :

« Malheur à celui par qui le scandale arrive. »

Il se contenta de demander sur la fin de ce discours si M. le curé ne désirerait pas « se poser un glacis ». Parole inconvenante et incompréhensible, que madame de La Mare se hâta, dans son trouble, de mettre sur le compte du délire.

D'ailleurs elle eut à subir, après cette visite, un redoutable assaut. Henry demanda si l'on avait fini de « se payer sa tête ».

— J'ai cru, dit-il, que ton rasé allait allumer un bougeoir et me mettre son arbalète sur la poitrine...

Il était particulièrement indigné que l'ecclésiastique lui eût conseillé de prier, soir et matin, au pied de son lit :

— Et si je prends froid aux pieds en mangeant ma paillasse ?

Madame de La Mare baissa la tête. Elle le sentait : son fils était tout à fait hors de sa main. Il fallait qu'elle se contentât de ces bribes de tendresse qu'il lui jetait, de temps en temps, comme on finit par accorder une friandise et une caresse à l'animal trop fidèle qui vous a longtemps importuné. Elle en était sûre pourtant : son fils n'était pas mauvais, ni foncièrement irrespectueux. Mais elle l'avait mal élevé. Et maintenant, elle récoltait le fruit de sa semaille.

Elle s'en accusa devant lui tout haut, avec un déluge de larmes :

— Si seulement, dit-elle, j'étais sûre que j'aurais toute seule à porter le châtiment de

ma faute ! Quelque chose me dit, mon pauvre enfant, que tu en souffriras plus que moi...

Henry feignit de prendre ce chagrin en plaisanterie, comme il en avait usé avec les recommandations du docteur Ducastel et l'homélie de M. le curé. Mais sans doute il était touché de ces larmes, car il conclut avec plus de douceur :

— J'vois ce que c'est : t'as trouvé un cheveu sur ton potage. On t'a fait croire que j'allais endosser le paletot de sapin ?... T'en es toute secouée. Pour en finir, je te propose une fricassée de museaux... Il n'y a personne pour nous voir, et après tout, j'suis ton produit..

XXIX

GOINFRERIES

Saint François de Sales, ayant à s'exprimer, dans la *Vie dévote*, sur le compte de la concupiscence, demande au lecteur la permission d'en parler comme de la gourmandise. C'est user en prélat qui avait de l'expérience. Les liens qui unissent la sensualité du palais aux purs désirs apparaissent visiblement. C'est même sur cette consanguinité de deux péchés capitaux qu'est fondée l'industrie, dit-on, très lucrative, des restaurants de nuit.

La Mariolle avait peu lu la *Vie dévote*. Elle avait, par contre, beaucoup feuilleté le désir

des hommes. Elle avait retenu de cette étude que la gourmandise prépare pour eux la sensualité — et qu'elle la prolonge.

Elle se servait de son habileté culinaire pour attirer, dans sa maison, des gens d'expérience dont la présence était, pour Henry, une source de satisfaction vaniteuse.

C'étaient ces célibataires endurcis qui ne trouvent point de place dans la vie de province. Abandonnés deux ou trois fois sur la route par leurs compagnons de plaisir, ils finissent par fréquenter, vieux viveurs, des « fils à papa » en quête d'un conseil judiciaire. Ils leur fournissent des adresses de spécialistes, médecins et usuriers. Ils vivent un peu à leurs dépens et ne cèdent pas pour rien le fruit de leur expérience. Seuls, ils sont respectés par de jeunes fils universellement irrespectueux. L'ancienneté de leurs vices leur vaut des égards précieux qui, ailleurs, vont au mérite ou à la vertu.

Ils appartenaient à une génération qui n'avait point parlé l'argot, mais qui s'était formé, tout au contraire, un idéal supérieur de la tenue.

Henry se fût bien gardé de lâcher, en leur présence, quelques-uns de ces propos d'arsouille dont son irrévérence bombardait indistinctement ses parents, le docteur Ducastel et M. le curé de la paroisse. Il les écoutait avec déférence, riait à leurs histoires déjà connues, allait jusqu'à les flatter.

Ces experts manifestaient pour les talents culinaires de la Mariolle, une admiration flagorneuse. Henry en tirait vanité par ricochet. C'est ainsi qu'un propriétaire d'écurie s'enorgueillit d'une jument haut cotée sur le turf et s'imagine en quelque chose participer à ses mérites. Et peut-être, après tout, sa fierté se justifiait-elle. Pour qu'une femme de tant d'expérience se fût attachée à un blanc-bec comme lui, ne fallait-il pas qu'elle eût découvert dans sa chétive personne l'étoffe exceptionnelle d'un futur grand viveur?

Les parasites de la maison encourageaient ces tendances de la Mariolle et de son naïf protecteur. Ils ne tarissaient pas de quolibets sur le compte des autres « fils à papa »

qui, selon leurs ressources et leur audace, s'efforçaient de jouer à la grande vie. Ils ne semblaient pas s'apercevoir qu'entre leur jeune camarade et eux-mêmes il y eût quelque différence d'âge. Ils lui parlaient sur un ton de parfaite égalité. Ils lui faisaient crédit des campagnes — comme on en use avec un héros.

De même qu'elle connaissait l'effet sur le désir des hommes de certains propos, de certaines lectures et de certaines vignettes, la Mariolle prétendait bien aiguiser l'impatience de leur appétit en leur dévoilant les mystères de ses préparations culinaires. Elle voulait que l'on s'entretînt longuement des choses avant que d'y goûter. Elle excellait à parler — moins chastement que l'évêque genevois — une langue à double entente, qui, dans des allusions sournoises, confondait l'alcôve et la table.

Avec sa mémoire de cabotine, elle avait appris par cœur et répétait, avec des hésitations d'improvisatrice, la recette d'une carpe du Rhin à la Chambord, dont un grand seigneur légiti-

miste lui avait enseigné la formule, dans sa jeunesse :

— Il faut tout d'abord, disait-elle, me procurer une carpe du Rhin, de seize à dix-huit livres. Je la fais écailler, j'ôte les ouïes en respectant la langue.

Elle mimait en parlant; elle était en scène avec le tablier et la petite ruche de Babet :

— ...Je prends ensuite moitié lardons de gros lard et moitié lardons formés avec des truffes préalablement sautées dans du beurre. Je cuis dans un court-bouillon de champagne pur...

Henry avait passé la première minute de naïveté où il s'imaginait qu'à ce moment-là la carpe à la Chambord était cuite. Il levait donc un doigt pour arrêter les exclamations des convives :

— Attendez ! Vous n'en êtes qu'au ragoût... Comment composes-tu ton ragoût ?

Et la Mariolle reprenait :

— Je répands un demi-litre de vin de Champagne, un quart d'espagnole bien finie avec bouquet garni, un peu de poivre kari et

plusieurs jus de citron. Je réduis cette première sauce; j'y joins des champignons tournés, des culs d'artichauts, des truffes en lames, des laitances et des quenelles de carpe, des écrevisses, des tronçons d'anguilles cuits dans du vin blanc. J'ajoute des ris de veau piqués, des cailles sautées, des mauviettes, des crêtes et des rognons de coq. Je finis avec du beurre d'anchois, un peu de glace, je dresse...

— Et on sert chaud !

Henry lançait cette formule finale comme s'il avait répondu *Amen*.

D'ailleurs, il reprenait toute sa gravité pour demander, avec un froncement de sourcils qui menaçait de faire éclater son monocle :

— Et qu'est-ce qu'elle te coûte, ta carpe du Rhin à la Chambord ?

La Mariolle répondait, avec le petit air dégagé d'une femme qui veut bien faire la cuisine, mais pas les comptes :

— Une carpe ne peut paraître convenablement sur une table honnête sans être habillée d'un billet de cinq cents francs...

Henry voulut sur sa table ce morceau royal. Et l'odeur du ragoût à la Chambord, du court-bouillon de vingt-cinq louis, sortit de la maison de la Mariolle, vint troubler jusque sur la place tous ceux qui n'étaient point invités à cette dégustation. On en parla au tennis des jeunes filles et dans la cité noire des charbonniers de Port-Neuf. M. Herrmann en dit un mot à madame Herrmann; Gratis le père et Gratis le fils en firent des bouchées chaudes.

D'ailleurs, cette journée gastronomique n'eut pas de lendemain, tout le monde ayant été tacitement d'accord que la recette de la carpe à la Chambord était un récit épique, supérieur dans la fiction des paroles à la réalité du déguster.

Par contre, la Mariolle était sûre de se procurer, avec le homard à l'américaine, des succès que la répétition n'affaiblissait pas. Elle y maniait le poivre rouge comme une cravache et développait dans sa préparation l'énergie d'un jockey bien décidé à dépasser le poteau.

Tout était secret dans sa recette : l'huile, l'oignon, les échalotes, le bouquet d'aromates, le piment, la gousse d'ail, le petit verre de cognac et le mouillage au vin blanc. Elle avait une façon de dire : « Je le retire de la casserole, j'incorpore peu à peu à la sauce mes cent grammes de beurre et je le finis avec une pointe de Cayenne »... qui faisait éclater la gravité du « Petit Indépendant ».

Elle savait qu'il aimait alors qu'on remarquât son fou rire.

Elle le désignait donc à travers la table :

— Mais regardez-le donc !... Qu'est-ce qu'il a... ce nigaud-là ?... Qu'est-ce qu'il lui prend ?...

Henry feignait de grands efforts, une lutte contre soi-même pour recouvrer son sérieux, et les convives souriaient avec un air entendu.

Après leur départ, les épanchements du « Petit Indépendant » et de sa vieille maîtresse demeuraient tout imprégnés de ces relents de cuisine.

Elle lui demandait avec des moues de chatte amoureuse :

— Qui est-ce qui fait bien manger son petit homme ?

Il répondait, toujours grave :

— La Mariollette...

— Ta maman ne te régale pas comme ça ?

— Tu devrais l'inviter.

— Et tous ces gros gorets, mon chéri, as-tu vu comme ils clapotaient dans l'auge ?

— Crois-tu qu'ils ont bribé, les gouillâfres !...

— Et comme ils ont ouvert des yeux ronds, quand j'ai donné ma recette...

— C'était pas le homard... C'était toi qu'ils reluquaient...

— Chéri, il me vient une idée tout plein drôle...

— Vas-y.

— La prochaine fois, au lieu d'une nappe, je mettrai un de mes draps brodés sur la table... Et au lieu de serviettes?... Je leur donnerai à chacun une chemise de dentelle... Tu verras comme je dresserai ça...

XXX

LE CŒUR D'HENRY

Un événement inattendu prouva, sur ces entrefaites, que le « Petit Indépendant » n'avait pas seulement la bosse du respect, mais le vertige du cœur. Les singuliers placements qu'il fit de sa vénération et de sa tendresse démontrèrent simplement qu'on avait oublié de l'éduquer sur ces deux chapitres essentiels.

Les adroites restaurations que la Mariolle avait subies à différentes époques de son existence; l'habile collaboration des émailleurs, des doucheurs, des masseurs et des fabricants d'eau oxygénée; la précaution qu'elle avait

eue de voyager à travers la vie avec l'acte de naissance de sa fille n'empêchaient point qu'elle fût grand'mère et qu'il lui devînt tous les jours plus difficile de jouer, dans le privé, l'emploi d'amoureuse.

Comme elle avait de la race et aussi la certitude que le « Petit Indépendant » serait sa dernière conquête, elle lutta contre l'âge avec héroïsme. Elle dansa, quand elle avait à peine la force de se traîner; elle continua de rire, alors qu'une affreuse angoisse la tenait à la gorge; elle tendit si bien les cordes de son énergie, que le jour où elle tomba enfin, à bout de résistance, la mort fut, tout de suite, à son chevet.

L'heure des comédies héroïques était passée. Henry lut l'aveu dans les yeux de sa maîtresse.

Sûrement, il n'avait été poussé vers elle que par la vanité. Il n'y avait pas eu de choix dans les raisons qui, trois années auparavant, avaient lié leurs deux existences. Alors le « Petit Indépendant » était seulement décidé à enlever à ses camarades de fête l'étoile

— qu'elle qu'elle fût, — du Grand-Théâtre de Port-Neuf. Et, de son côté, la Mariolle avait accepté cet engagement loin de Paris, dans l'espoir que son chic d'ancienne cocodette éblouirait quelque jeune provincial, désireux d'achever son éducation. Mais ils avaient fini par se plaire ensemble.

Elle s'était attachée à lui pour sa générosité, pour cette pitrerie d'argot dont il émaillait comiquement son discours, pour la foi qu'il avait eue, naïvement, dans les talents artistiques de son amie.

Il lui savait un gré infini de l'avoir arraché à l'ennui, de l'avoir accepté comme successeur de tant de protecteurs célèbres, en un mot, de l'avoir « classé », comme il disait, empruntant à sa monitrice un mot qu'elle-même lui avait appris.

A la vue de ces yeux autrefois mobiles et rieurs, où une stupeur d'épouvante était entrée, une révolution subite s'opéra dans le jeune de La Mare. A défaut d'un élan d'amour, il ressentit pour elle cette faiblesse que tout

sauveteur éprouve pour l'objet de son dévouement. Quand, pour la première fois, sur cette figure de folie, il vit des larmes, de vraies larmes, coulant aux écailles du fard, il sentit, lui aussi, son cœur se fondre. Il s'ouvrit à des idées de dévouement, de tendresse active pour un autre être que soi-même.

Aux gémissements de la malade :

— Ne me quitte pas ou je vais mourir...

Il répondit, avec une sincérité complète :

— Guéris-toi !... Guéris-toi !... j'ai besoin de ma Mariolle pour vivre !...

Il ne voulut laisser à personne le soin de courir à la recherche du médecin. Il n'avait pas confiance dans le docteur du théâtre.

— C'est Ducastel qu'il te faut !

— Le médecin de ta famille ?...

— Après ?...

— On va vouloir nous séparer... Il m'enverra loin... Tu croiras que c'est pour mon bien... Je ne te verrai plus....

— S'il te fait partir, je te suivrai.

Déjà, il fronçait le sourcil, comme s'il avait

eu à livrer bataille. Elle lui sourit avec une douceur infinie qui, pour un instant, effaçait la souffrance sur son visage. Car, elle le sentait bien, il ne mentait pas, il était à elle. Tout ce qu'il y avait dans ses hérédités de générosité dormante, de bonté inemployée, de loyauté inactive, aboutissait à cet attachement.

Le docteur Ducastel vint où on l'appelait, indifférent comme un philosophe,

Il s'assit sur le pied du lit avec une désinvolture qui sentait son vieil étudiant. Par un phénomène singulier, au moment où cette complaisance, ces allures, cette familiarité excessive auraient dû enlever tout prestige au médecin, il devint pour l'irrévérencieux Henry un objet de respect.

Le « Petit Indépendant » sentait vaguement que la douleur tombait dans sa liaison de plaisir comme une consécration. Ce vieillard, en cravate blanche, cet ami ancien de sa famille, était, d'une certaine façon, le témoin et le prêtre. Henry s'impatientait seulement de voir le consultant s'éterniser dans une conversation préliminaire:

Les souvenirs de théâtre et de galanterie remplaçaient l'inquiétude que l'amoureux aurait voulu flairer chez le médecin aussi vive que chez soi-même. Il se calma quand il vit le docteur Ducastel arriver enfin aux explications pathologiques. Du coup, l'homme de l'art avait repris une solennité professionnelle.

— Sommes-nous en présence de phénomènes d'aménorrhée, de dysménorrhée ou de métrorrhagie ?

Il analysa longuement la première de ces hypothèses pour l'écarter, « attendu qu'elle accompagnait surtout les circonstances de la puberté ». Il franchit la seconde, non sans l'avoir minutieusement décrite, « parce qu'elle était en contradiction directe avec les symptômes qu'on lui signalait ». Restait donc à décider si l'on se trouvait en face d'une métrorrhagie « idiopathique ou symptomatique ». Le docteur attachait tant d'importance à cette qualification, qu'il semblait qu'à elle seule, elle fût le remède du mal.

Henry avait sur le bout de la langue :

— Je ne vous demande pas tout ça… Quand sera-t-elle debout ?

Mais une frayeur lui était venue de mécontenter ce vieillard en cravate blanche, dont la science, pour la première fois, lui apparaissait auguste. Même il l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier avec des démonstrations de gratitude. Il sortit sans chapeau sur le trottoir, il lui ouvrit la porte de son coupé. Il passa la tête par la glace abaissée, afin de prolonger l'entretien :

— Je vais, dit le docteur, t'envoyer une garde…

— Pourquoi faire ?

— Pour soigner la malade…

— Eh bien, moi ?

Le docteur haussa les épaules.

— Toi? Je ne te vois pas dans ce rôle-là, ouvrant les fenêtres, surveillant les boules d'eau chaude, administrant la glace et les ventouses, passant la nuit sur une chaise pour empêcher la malade de s'agiter dans son lit…

La résolution du « Petit Indépendant » était prise :

— Eh bien! alors, papa Ducastel, préparez votre binocle, parce que, foi de de La Mare, on vous régalera de ce spectacle-là... Rien que pour vous couper la musette... Pardon... pour vous étonner!

Il fit comme il avait dit, avec une patience que les nervosités de la malade et les brusqueries du médecin ne découragèrent pas.

Ses parents désolés en étaient réduits à s'informer de ses nouvelles auprès du docteur. Il ne paraissait plus à la villa pour y prendre ses repas, même pour y coucher.

— Et s'il tombe malade à son tour? gémissait madame de La Mare. Il ne peut pas vivre ainsi, sans dormir, sans prendre l'air!...

Le docteur haussait les épaules :

— Qu'est-ce que vous voulez?... Nous le soignerons...

Et il conclut :

— Savez-vous ce qu'il me répond, quand je lui parle de vos appréhensions, des devoirs

qu'il a envers vous? « Ces gens-là croyaient
» que je n'avais pas de palpitant. Ils vont
» être rudement « esbrouffés... » Et il est
de fait, chère madame, que votre fils soigne
cette malheureuse avec un zèle admirable...

M. de La Mare hocha la tête et madame de
La Mare murmura avec mélancolie :

— En ferait-il autant pour nous?...

XXXI

UNE SPÉCULATION

Henry ne vint pas à la gare dire adieu à son père, qui allait prendre les eaux de Vichy; mais il se rendit à Biarritz pour acheter un chalet. Il comptait y installer, au début de l'hiver, la convalescence de son amie.

Les gens du pays affirmaient que l'occasion était exceptionnelle. Le chalet avait coûté quatre-vingt mille francs à un Russe qui le bâtissait pour une danseuse; on l'offrait à soixante; il en valait quarante.

Malheureusement Henry touchait le fond de sa bourse. Il avait épuisé ce premier crédit

qu'un jeune homme de bonne famille trouve sans effort chez les usuriers et qui est aux fils à papa quelque chose comme la tonte de février aux mérinos adultes.

Dans l'embarras où il se trouvait, le jeune de La Mare eut l'inspiration d'aller trouver son ancien camarade de collège, Léon Gratis, afin de prendre son conseil.

Le fils unique du « bon Gratis », venait de s'installer comme courtier assermenté. Il avait bureau sur la place de la Bourse ; il disposait de deux fils téléphoniques et roulait constamment la ville dans un cab anglais où on pouvait l'apercevoir, les mains posées sur le tablier de bois, la tête légèrement inclinée, souriant à des combinaisons, qui, à chaque tour de roues, éclosaient dans son cerveau fertile.

Il reçut son ancien camarade avec la rondeur d'un homme qui n'a besoin de personne et qui ne changerait pas sa destinée contre la fortune du voisin.

Dès les premiers mots il interrompit Henry ;

— Un usurier?... Bien sûr que non, je ne t'en procurerai pas un! On ne va plus chez les usuriers quand on est dans le train!... C'était bon pour ton père!... Oui ou non, as-tu confiance en moi?

— Comme dans ma première maîtresse.

— Alors écoute.

Léon Gratis jeta à la porte capitonnée de son cabinet un coup d'œil de défiance; il donnait toute sa valeur au secret murmuré à demi-voix:

— Je viens, dit-il, de recevoir une dépêche du Brésil... Elle m'apporte des appréciations sur la dernière récolte de café...

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Je n'en vends pas!

— Attends donc!... La nouvelle est encore inconnue. Tout le monde ignore que d'ici une quinzaine, une grande baisse va se produire. Toi qui es dans le secret, vends aujourd'hui même, 18 août, par exemple, cent mille sacs de café, livrables à la fin de novembre.

Henry écarquillait les yeux:

— Ah çà! dit-il, de quoi me parles-tu? Je

veux acheter un chalet et tu me proposes de vendre du café!...

Le visage du courtier assermenté s'épanouit. Certainement il s'était attendu à trouver dans son ancien compagnon d'études, un instrument complaisant. Il ne l'espérait pas si naïf.

— Je veux, dit-il, te faire acheter ton chalet sans qu'il t'en coûte rien et te donner, pardessus le marché, de quoi y vivre, tout un hiver, comme un boyard, sans recourir à la caisse paternelle.

— Vendons cent mille sacs de café! dit Henry enthousiasmé; mais, loyalement, je dois te prévenir que Mariolle et moi nous en possédons tout juste une douzaine de livres récoltées chez l'épicier du coin.

— C'est beaucoup plus qu'il n'en faut, mon cher ami. Tu ne t'engages à livrer tes cent mille sacs qu'au mois de décembre; dans quelques jours d'ici, dès que les nouvelles dont tu as la primeur vont être connues, il se produira une grande baisse. Tu en profiteras pour acheter tes cent mille sacs...

— Mais je n'ai pas le premier sou pour les payer !

— Tu n'en as pas besoin...

— Comment ! Ni argent ni café ?...

— Ni café ni argent... En effet, tu n'as rien à débourser puisque ton opération se liquide en décembre. Au contraire, tu vas toucher tout de suite la différence entre les cours...

— Soit ?

— Probablement cinq francs par sacs... A peu près cinq cent mille francs.

Il y eut un silence d'émotion et d'inquiétude. Pour la première fois de sa vie peut-être, le « fils à papa » réfléchissait avant de se résoudre. Il dit, par excès d'étonnement plutôt que par défiance :

— Si le coup que tu me proposes est sûr, pourquoi est-ce que d'autres ne le tentent pas ?

Léon Gratis répondit du tac au tac :

— Parbleu ! Ils n'ont pas vu ma dépêche !

— Naturellement...

— Alors, c'est entendu ?

— C'est entendu...

Léon Gratis était maître de soi ; il allongea la main pour saisir son carnet à souches, il écrivit quelques mots sur une fiche, puis, l'ayant détachée, il la tendit à son visiteur :

— Lis.

Henry obéit et tout haut épela ces lignes, pour lui, cabalistiques :

« M. Henry de La Mare a vendu à la Caisse des Règlements cent mille sacs de café sur fin novembre.

» Ce 18 août 1898.

» GRATIS,

» *Courtier assermenté.* »

— Parfait ! dit-il. Tu comprends ça, toi ?

— C'est mon métier...

— C'est juste. Et moi ? ou's que j' signe ?...

Léon Gratis feignait de ranger des papiers sur sa table. Sans lever les yeux, il répondit :

— Vas au bureau ce soir... Ton père est à Vichy ?... On te remettra le contrat de vente. Tu le signeras sans qu'un seul indiscret regarde par-dessus ton épaule...

— Et ensuite ?

— Mon commis portera la pièce à la Caisse des Règlements.

— Et je n'aurai plus qu'à dormir ?

— Sur les deux oreilles.

— Voilà comment je comprends les affaires !

— Seulement, dans quelques jours, quand tu auras acheté les cent mille sacs, je t'enverrai un nouveau contrat. Tu le signeras encore...

— Et puis ?...

— Et puis tu pourras te présenter à la Caisse. Tu toucheras immédiatement la différence.

Henry s'était levé.

— Léon, dit-il, je n'oublierai pas ça... Qu'est-ce que je puis faire pour te remercier ?

Le fils du « bon Gratis » eut un geste qui voulait dire : « Je ne sais pas, moi ? Si tu es content cela me suffit. »

Toutefois, il ajouta :

— Eh bien ! tu me conserveras ta clientèle...

Puis, au moment où le jeune de La Mare ouvrait la porte il dit encore d'un ton négligent :

— Au fait... Tu n'oublieras pas, à côté de ta signature, d'apposer le cachet de la Maison de La Mare et fils...

— C'est important ?

— Une formalité...

Dès que les bottines vernies du jeune de La Mare eurent fini de résonner dans l'escalier, Léon Gratis saisit vivement son chapeau. Il dégringola l'étage, sauta dans son cab en criant au cocher :

— Maison de La Mare.

Il trouva son père dans le bureau, en face de la place, toujours vide, du chef de la maison.

Depuis trente ans bientôt, l'employé principal était assis là, obséquieux et attentif, avec des manches de lustrine, une calvitie bien tenue qui s'aggravait d'une année à l'autre.

— Tu as des nouvelles? dit le bon Gratis à la vue de son fils qui entrait, une dépêche à la main.

— Lévison m'envoie ses appréciations.

— C'est la hausse ?

— Une forte hausse !

— Je m'y attendais!...

— Mais je viens de trouver un gogo que je fais jouer à la baisse.

— Dans quel but ?

— Toi et moi nous sommes sa contre-partie.

— Léon !

Si l'exclamation du bon Gratis commença en protestation d'honnêteté, elle s'acheva dans une moue complice.

— Mon cher enfant, dit-il, pas d'imprudence ! Tu as bien commencé, ne vas pas trop vite... Es-tu sûr de la solvabilité de ton client ?

Léon Gratis sourit d'un air de supériorité.

— C'est-à-dire que tu voudrais connaître son nom ? Secret professionnel ! Suis seulement pour une fois les conseils de ton fils. Va-t'en visiter la clientèle... à Anvers... à Hambourg... Quand tu reviendras...

— Eh bien ?...

— Il se pourrait que ce fût enfin ton tour d'aller t'asseoir de l'autre côté du bureau... sur ce fauteuil vide — et au mien de m'installer ici, en face toi, sur ta chaise encore chaude...

XXXI

CONSEILS D'AMI

Vers cette époque, M. Herrmann se présenta au suffrage des charbonniers de Port-Neuf. Il briguait la députation.

Son programme promettait aux électeurs une foule de satisfactions que d'eux-mêmes ils n'auraient point songé à réclamer, mais qui, sans doute, valaient beaucoup pour améliorer leur sort.

D'abord, on leur promettait que le jour où la maladie les conduirait à l'hôpital, ils n'auraient plus la répugnance de trouver à leur chevet des femmes qui auraient fait vœu

de pureté, de pauvreté et d'obéissance. Ensuite, on leur garantissait que leurs enfants n'entendraient plus parler dans l'école d'une espérance quelconque au delà de la vie, ni d'une intervention providentielle dans la conduite des choses de ce monde.

Bien entendu, la question des égouts et celle du curage de la rade n'étaient pas oubliées. Tandis qu'il y était, M. Herrmann prétendait bien nettoyer, d'un seul coup, tous les foyers pestilentiels.

Dans son for intérieur l'élu des charbonniers était certainement persuadé que l'alcoolisme était encore, à Port-Neuf, un autre foyer d'infection. Il avait étudié l'organisation de toutes les ligues qui, dans les pays huguenots — à son avis plus éclairés que la France, — se sont formées afin de combattre le fléau populaire. Il avait collectionné toutes les statistiques publiées sur ces matières. Il était abonné aux revues spéciales où en toutes langues elles sont traitées. Personnellement, il était membre honoraire de toutes les associa-

tions de tempérance, qui, en matière de spiritueux, ont rêvé l'abstinence partielle ou totale.

Mais il attendait qu'il fût installé dans un fauteuil de sénateur pour mettre sur le tapis une réforme si délicate. Alors seulement, il prononcerait le discours dont déjà il avait écrit la péroraison, aiguisée de ce dernier trait :

— L'alcoolisme, voilà l'ennemi !

M. Herrmann n'ignorait pas que, découverts trop tôt, des projets si philanthropiques eussent amené l'échec de sa candidature. Ce n'était pas la guerre qu'il lui fallait avec les « débitants » de Port-Neuf, mais une alliance offensive et défensive, si, le jour de l'élection, on voulait arriver en tête des listes.

Le député de Port-Neuf avait donc acheté les bonnes grâces des mastroquets de la ville, tout comme un candidat qui n'aurait pas eu sur la tempérance des idées si relevées. Il était trop loyal, d'autre part, pour frapper ses alliés au lendemain du jour où ils auraient marché à ses gages. La morale puritaine commandait qu'on

battît quelques mesures pour rien, entre le moment où l'on se serait servi de ces auxiliaires peu recommandables et celui où, n'ayant plus besoin d'eux, on les chargerait à fond.

Une campagne si habilement conduite devait réussir. Aussi bien, le parti conservateur se divisa-t-il sur trois candidats dont l'un tenait pour le Roy par un *y;* le second, pour le Napoléon qui n'était pas l'héritier naturel; le troisième se croyait « rallié ». M. Herrmann était si certain de battre ces piteux adversaires que, d'avance, il avait acheté un feu d'artifice et un grand nombre de feuillages multicolores à l'aide desquels, sur la principale pelouse de son jardin, il fit dessiner cette inscription triomphante :

« Vive la République ! »

M. Herrmann n'aimait pas seulement à diriger ses propres intérêts et ceux de l'État : il se mêlait encore volontiers des affaires de ses voisins. C'était un corollaire de la façon dont il entendait l'initiative. Il la considérait comme un levain précieux ; il ne pouvait se

défendre d'en inculquer quelques parcelles aux pâtes qu'auprès de soi il trouvait trop affaissées ou trop dormantes.

Dans cet état d'esprit, il résolut d'avertir M. de La Mare des bruits fâcheux qui couraient sur son fils. En accomplissant cette démarche, il ne doutait pas une seconde qu'il n'obéît à un ordre catégorique de sa conscience. S'il éprouvait quelque satisfaction intérieure à étaler sa réussite sous les yeux d'un adversaire deux fois vaincu, il décida, en face de soi-même, que cette volupté était une trace du saint plaisir que l'on éprouve à faire son devoir.

M. de La Mare revenait de Vichy assez satisfait. Il avait retrouvé aux tables de son hôtel quelques habitués de belle tenue qui partageaient toutes ses façons de voir. Réconforté par ces causeries, il avait supporté avec une bonne humeur inattendue le succès électoral de M. Herrmann. Il esquissa toutefois une grimace de mécontentement non dissimulé le matin où, au sortir du cercle, il se vit arrêté d'autorité par le député de Port-Neuf.

M. Herrmann se laissa tomber tout essoufflé sur les coussins de la victoria, et, sans préambule, il commença, avec la gravité d'un juge :

— Mon cher ami, j'estime que l'amitié doit remplir des devoirs qui, souvent, sont pénibles. Il n'est que plus méritoire de ne pas s'y soustraire. Bien entendu, je ne prétends pas substituer ma conscience à la vôtre et, par exemple, vous morigéner sur l'exercice que vous faites de votre autorité paternelle. Répondez-moi par oui ou par non : Êtes-vous au courant des bruits qui courent sur votre fils?

M. de La Mare tourna la tête vers le député de Port-Neuf, avec la raideur d'un mannequin que le déclenchement d'un ressort dresserait dans une attitude agressive.

Il répéta :

— Les bruits qui courent sur mon fils?...

— Sur ses spéculations, si vous aimez mieux?...

M. de La Mare avait eu avec son notaire des conférences attristées. Il n'ignorait point que l'héritage de la tante Le Rond, depuis

longtemps, s'en était allé en fumée. Il s'attendait bien quelque jour à ce qu'Henry lui apportât une note de fredaines. Le mot de « spéculation » ouvrait à ses appréhensions un champ nouveau. Toutefois, quelle que fût son inquiétude, il avait trop de tenue pour tolérer qu'un avis, — voir profitable, — lui vînt, en cette matière, d'un homme qui ne partageait ni ses idées en éducation, ni ses opinions politiques, ni ses convictions religieuses.

Il répondit, avec un dédain dont la sécheresse aurait découragé tout autre que M Herrmann :

— Personne n'a osé me parler de cela au cercle, et j'ajoute que l'on a bien fait !

Mais le député de Port-Neuf était décidé à enfoncer le doute dans l'apparente indifférence de M. de La Mare jusqu'à ce qu'il eût provoqué un tressaillement de douleur.

Il riposta :

— On a mal fait... Les spéculations auxquelles votre fils s'est livré dépassent évidemment ses ressources, quelles qu'elles soient. C'est

votre fortune même qui serait compromise, si l'aventure tournait mal. Moi, votre ami de vingt ans, je dois vous avertir.

M. de La Mare entendait bien qu'il était question de quelque spéculation scabreuse où Henry s'était engagé. Pourtant, il fut tout soulagé d'apprendre qu'il s'agissait seulement d'une « affaire » et que cette affaire était en cours.

— Vous le savez, dit-il, mon bon Gratis a toute ma confiance. Henry est aussi ignorant que moi de ce qu'on fait au bureau. Il n'a pas pu agir sans conseil.

M. Herrmann haussa les épaules :

— Qui vous parle de Gratis ?... Personne ne l'estime plus que moi. C'est un homme d'affaire qui a de l'envergure. Je reçois son fils dans ma maison, ce que vous ne faites pas, vous, le patron, bien que ce jeune homme ait été le camarade de collège de votre Henry... Léon Gratis danse avec mes filles. J'ai l'œil sur lui... J'ai la certitude qu'il fera un *businessman* très intelligent. Mais, lors même que lui ou son

père auraient donné à votre fils des avis qui ont été plus ou moins mal exécutés, lors — ce qui arrive en affaires — que ces bons conseillers se seraient trompés dans leurs prévisions, — ce n'est pas le nom de Gratis — quand le diable y serait! — c'est le nom de de La Mare qui est engagé dans la spéculation dont on m'a parlé, sous cape. Et personne, sur la place, ne pense qu'en cas de pouf, vous laisseriez placidement exécuter votre fils?..

Certes, quand il avait détaché deux particules de son « patronymique », M. de La Mare avait entendu faire connaître qu'il s'élevait au-dessus de la conception de l'honneur commercial, jusqu'aux délicatesses du préjugé nobiliaire. Mais, en entendant émettre — même sous la forme dubitative — l'opinion qu'un de La Mare, en trois mots ou en un, aurait pu laisser sa signature en souffrance, le père d'Henry sentit se réveiller en soi l'âme négociante de son propre père — tel un lion, né en ménagerie, retrouve, dans un éclat de colère, la combattivité des aïeux.

— Mon cher ami, dit-il à M. Herrmann, ce n'est pas parce que les charbonniers des bassins, arrosés de trois-six dans tous les cabarets de la ville, vous ont donné leurs indignes suffrages, que je vous reconnaîtrai, moi Édouard de La Mare, le droit de vous immiscer dans mes affaires, et surtout d'émettre des suppositions de la qualité de celles que vous venez de produire. Si mon fils s'est engagé au delà de ses moyens, je suis là pour répondre de lui — jusqu'au bout de mes ressources — entendez-vous bien ? Reportez à ceux qui, sans doute, vous ont député auprès de moi pour me sonder, que leurs craintes sont chimériques ! On ne perd rien avec les de La Mare. Ils n'ont pas encore appris à pratiquer les affaires comme vos Américains, vos Anglais et ceux qui leur ressemblent. On les verra peut-être étranglés, monsieur le député de Port-Neuf, on ne les verra pas étrangleurs !

XXXIII

CONSEILS D'AMIE

Ce jour-là, M. de La Mare déjeuna très tristement sous les yeux de sa femme qui le considérait avec inquiétude. Il ne toucha qu'aux œufs et aux légumes. Il ne conta aucun potin du cercle, il se leva de table sans avoir vidé son verre de bordeaux. Il semblait qu'il fît effort pour bomber son buste et pour ne point s'appuyer au dossier de sa chaise.

Madame de La Mare ne voulait pas interroger son mari devant les domestiques. De temps en temps, elle jetait un mélancolique regard à la place d'Henry, maintenant toujours

vide. Elle était trop sûre que le chagrin de son mari venait de ce côté-là. Elle le suivit donc au fumoir. Et quand, rageusement, il eut raté quatre allumettes avant que de rougir un cigare qui se trouva tirer mal, elle l'interrogea avec précaution :

— Il y a, dit-il avec colère, que je vais envoyer une paire de témoins à cet imbécile d'Herrmann !

— Vous avez eu une querelle politique ?

M. de La Mare haussa les épaules :

— La politique ?... je m'en désintéresse !... Un pays qui choisit des Herrmann pour le représenter est un pays perdu. Les honnêtes gens qui y restent n'ont plus qu'à se draper dans leur dignité et à attendre le dénouement. Non, Herrmann n'a pas osé me parler de ses charbonniers. Il est venu me demander ce que je comptais faire, si notre fils mettait sa signature en péril...

Et, dans les grandes lignes, il rapporta la conversation qu'il venait d'avoir avec le député de Port-Neuf.

Un sursaut de sa femme lui fit relever la tête :

— L'autre, maintenant !

Par la fenêtre dont les rideaux étaient soulevés, ils venaient d'apercevoir madame Herrmann. Elle poussait la barrière de la villa et s'approchait de la maison, roulant d'une hanche sur l'autre, saluant les jardiniers avec une majesté gracieuse, maîtresse d'elle, savamment composée sous son apparente rondeur.

M. de La Mare eut en arrière le petit mouvement de buste d'un homme qui voit un crapaud. Il saisit le poignet de madame de La Mare :

— Je vous défends de la voir !...

— Mon ami...

La femme du député de Port-Neuf avait, elle aussi, recueilli la confidence de son mari. D'un commun accord, ils avaient décidé qu'elle irait en ambassade, trouver madame de La Mare. Il fallait éviter un malentendu et remettre les choses au point. Elle savait d'expérience que, plus d'une fois, par des habiletés douce-

reuses, elle avait réussi à tendre une reprise là où la gaucherie de son mari avait fait accroc.

Madame de La Mare trouva sa visiteuse debout au milieu du salon, en apparence détendue et souriante, décidée à ôter, par l'aisance de son attitude, tout caractère de gravité insolite à sa démarche.

— Chère amie, dit-elle, vous m'attendiez... Vous ne vouliez pas laisser votre mari et le mien sur les paroles un peu vives que M. de La Mare a prononcées... Vous comprenez comme moi le rôle des femmes dans une amitié aussi ancienne que la nôtre.

Madame de La Mare se sentait l'âme bouleversée parce que, à travers les excitations de la colère, elle avait compris des inquiétudes de son mari. Mais elle avait trop de dignité et de race pour rien laisser paraître de ce trouble.

Elle répondit avec froideur :

— Je pense certainement, chère madame, que, femmes et mères, nous sommes les plus

sûres alliées de l'honneur des nôtres. Il nous faut les servir dans leurs susceptibilités les plus frissonnantes.

Il parut que cette réponse était tout justement celle que madame Herrmann attendait, et qu'elle en concevait beaucoup de joie.

— Voilà, dit-elle, comme je vous connais depuis vingt ans, telle que votre mari vous a choisie, telle que mon mari et moi vous pressentons et vous estimons! Mon premier mouvement a donc été de venir à vous, chère amie, de vous prendre les deux mains, et de vous dire : « Avouez que les hommes sont de grands enfants!... Les années ne les assagissent point. Ils ont de la chance d'avoir auprès d'eux des femmes comme nous! Autrement, qui les rappellerait à la raison quand ils s'en écartent? »

Madame de La Mare n'offrit pas ses deux mains, que l'on prétendait saisir, et madame Herrmann ne fit aucun geste maladroit qui pût donner lieu de penser que ce mouvement d'expansion fût, dans ses intentions, autre

chose qu'une figure de rhétorique. Mais elle eut l'avertissement que, cette fois, ses séductions se heurteraient à un parti pris.

Décidée qu'elle était à transformer cette algarade d'homme en « pique » féminine, elle coupa au plus court et laissa là M. de La Mare, pour faire allusion à Henry :

— Comment, dit-elle, un père ne serait-il pas nerveux, quand on lui parle de son fils ?

Un imperceptible mouvement de madame de de La Mare indiqua qu'elle prêtait l'oreille. Madame Herrmann feignit de ne point prendre garde à cette nervosité. Elle continua, regardant au loin, devant elle, balançant sa tête d'une épaule sur l'autre, comme elle roulait ses hanches, en marchant :

— C'est ce que j'ai déclaré à mon mari, ce matin, quand il m'a raconté sa causerie avec le père d'Henry : « Ce sont là, lui ai-je dit, des commissions trop délicates pour que des hommes s'en chargent ! N'insistez pas. Votre bonne volonté serait mal jugée. Mon amitié a

plus de chance de se faire entendre auprès de madame de La Mare, sans éveiller ses susceptibilités maternelles. »

Elle s'arrêta court, attendant une question qui ne vint point. Alors, feignant de prendre le courage, la résolution d'une plongeuse qui se jette à la mer :

— Votre fils vous ruine, ma chère amie! s'écria-t-elle avec un accent tragique. Je m'accuserais devant ma conscience de ne pas vous en avertir.

C'était pour la deuxième fois que madame de La Mare entendait ce mot de « ruine ». Il n'éveillait que trop en elle l'écho d'angoisses déjà anciennes. Pourtant, il lui sembla qu'à cette seconde son fils était attaqué. C'était lui — et non pas son père et sa mère — qui était en péril.

Elle répondit par ce mensonge héroïque :

— Je sais tout ce que fait mon fils.

— Vous savez ?...

La pantomime de madame Herrmann exprima une épouvante si peu sincère que la mère

d'Henry ne put retenir un mince sourire de mépris

— Je sais, dit-elle, que mon fils ne fera jamais rien contre l'honneur. C'est la seule sécurité que je lui demande en ce monde. Nous sommes là, son père et moi, pour l'assister dans toutes les autres épreuves de sa vie. Si notre intervention, le jour venu, peut adoucir sa peine, quoi qu'il arrive, nous ne souffrirons pas.

C'était bien le fond même de sa pensée qu'elle exprimait là, la morale de sa vie. Elle en éprouva un soulagement qui se traduisit en calme et en force. A présent, elle se sentait tout à fait maîtresse de cet entretien, et, comme elle estimait que sa déclaration venait de le clore, elle se leva.

Surprise par cette décision qui lui donnait congé, madame Herrmann s'avisa qu'elle n'était pas seulement venue pour avertir, pour consoler, mais encore pour lancer à son « amie » une des flèches les plus aiguës de son carquois.

Elle dit avec un soupir :

— Ne craignez-vous pas, ma chère amie, que

le monde soit moins indulgent que vous-même aux écarts de votre fils ?

La mère riposta :

— Qu'appelez-vous le monde ?

Madame Herrmann eut un geste qui signifiait : « Voyons, vous savez bien ce que je veux dire ! » Et elle continua de son ton dolent :

— Tenez, pas plus tard qu'hier, ma fille Daisy disait à l'une de ses amies : « Je crains qu'à présent Henry de La Mare, ne trouve pas facilement à se marier parmi nous. »

Madame de La Mare eut la sensation qu'une vipère venait de la piquer.

Elle se défendit.

— Il paraît que ces mêmes jeunes personnes avaient quelques vues sur mon fils ?

Madame Herrmann tressaillit à son tour. Elle prononça, avec un tremblement dans la voix :

— Ce n'est point, chère amie, à mes filles que vous pensez ? Tout les séparait d'une alliance avec votre fils : leur éducation, leurs sentiments intimes, le respect qu'elles ont d'elles-mêmes... leur religion.

Elle allait continuer, madame de la Mare l'arrêta :

— Vous avez tout-dit d'un mot, madame : « Leur religion. » Vous affirmez qu'elle rend certaines amours impossibles? Je m'aperçois qu'elle n'est pas un obstacle moins insurmontable à certaines amitiés...

Madame Herrmann avait la main sur le bouton de la porte. Elle voulait sortir avec la figure qu'elle avait en entrant. Elle soupira :

— Pauvre chère amie, comme il faut que vous ayez souffert pour en être venue là!...

XXXIV

LE CERTIFICAT

Dans toutes les occasions d'affaires où on lui demandait une décision, M. de La Mare avait l'habitude de répondre :

— Revenez dans une heure...

Puis il allait consulter son « bon » Gratis.

Le « bon » Gratis répondait :

— Dites-leur que vous voulez...

Ce « vous »-là ne faisait pas sourire M. de La Mare ni, non plus, le « bon » Gratis. Gratis « voulait » pour M. de La Mare comme les chapelains d'autrefois disaient, pour leurs seigneurs et maîtres, la prière du matin et du soir.

Ce jour-là, pour la première fois, en s'asseyant devant la table du bureau afin de signer le courrier, M. de La Mare se désola de n'avoir point appris à vouloir par soi-même. Si irrité qu'il fût contre M. Herrmann, il sentait pourtant que son avis n'était pas à négliger. Henry était aussi ignorant des affaires que son père. Il n'était pas impossible qu'on l'eût engagé dans des spéculations où, à cette heure, il se trouvait en péril. M. de La Mare était bien décidé à le tirer à tout prix de ce mauvais pas. Mais il ne savait comment s'y prendre. Il éprouvait les angoisses d'un père de famille qui, voyant son fils à l'eau et ne sachant point nager soi-même, en serait réduit à supplier un maître baigneur.

Préoccupé qu'il était encore de sauver ses apparences de flegme devant un subalterne, M. de La Mare demanda d'un air détaché, tout en signant des lettres :

— Henry vous a-t-il consulté, mon bon Gratis, avant de s'engager dans les spéculations où l'on me dit qu'il est embourbé ?

Le « bon » Gratis appartenait à la race des gens qui ne tressaillent point. M. de La Mare aurait pu relever les paupières, il n'aurait rien lu dans ces yeux, transparents comme du verre à vitre.

— Jamais, dit-il, M. Henry ne m'a fait l'honneur de me consulter sur ses affaires. J'ignorais que la spéculation l'eût tenté. Je m'y livre moi-même, prudemment. Et peut-être j'aurais pu l'éclairer s'il avait eu recours à mes faibles lumières. Vraiment, il serait mon débiteur que je n'en saurais rien... Vous connaissez les habitudes de cette place : on ignore le nom de la contre-partie.

La parfaite quiétude d'âme du bon Gratis faisait errer sur ses lèvres un sourire qui n'indiquait rien, ni ironie ni soupçon — rien que la joie de cet anonymat et la béatitude d'une conscience tranquille.

M. de La Mare n'était pas assez perspicace pour percer ces apparences. Il soupira comme s'il était délivré d'un grand poids. Peut-être était-il satisfait, s'il lui fallait apprendre quel-

que nouvelle humiliante, de ne pas la tenir de son employé :

— Je m'en doutais, fit-il. J'étais bien sûr que vous ne laisseriez pas M. Henry de La Mare s'engager dans des affaires scabreuses sans m'avertir, comme c'eût été votre devoir. Mais, puisque je vous ai parlé de Monsieur Henry, donnez-moi pour une fois, votre avis tout net, On s'occupe beaucoup de ses faits et gestes dans la ville. Il est sûr qu'il a dépensé trop d'argent pour cette comédienne...

Il parut que le « bon » Gratis tombait de la lune.

— ... Vous savez bien ?

Le ton de M. de La Mare était si impératif que le « bon » Gratis crut qu'en effet il devait se souvenir.

— Ah oui !... Eh bien?...

Le « oui » de Gratis semblait indiquer qu'on lui parlait d'une chose si ancienne que tout le monde, y compris lui-même, l'avait oubliée. Cette attitude apportait aux perplexités de M. de La Mare un si précieux réconfort,

que le père d'Henry y puisa la force de manifester un mécontentement où il enveloppait le « bon » Gratis lui-même :

— Comme vous y allez, Gratis ! On voit que vos œufs n'étaient pas dans le panier qui dansait au bout de cette anse. Tout l'héritage de notre tante Le Rond y a passé, savez-vous bien ? Et quelque peu de mon argent ! Qu'avez-vous pensé, Gratis, quand vous avez, comme tout le monde, entendu parler de ces scandales ?

Quitte à se faire rabrouer une seconde fois, le principal employé répondit :

— Que voulez-vous, monsieur de La Mare?... J'ai répété le mot que monsieur votre père prononçait si souvent à votre sujet : « Il faut que jeunesse se passe ! » Vous êtes trop indépendant pour que ces folies de jeune homme vous atteignent.

M. de La Mare dit vivement :

— Ce n'est pas mon avis ! J'estime que je dois protéger mon fils contre tous, voire contre lui-même. Il s'est mis dans le cas de me contraindre à cette intervention.

— Quoi?... Vous voudriez...

— Lui flanquer un conseil judiciaire.

M. de La Mare était si satisfait de ce mot « flanquer » où se soulageait son mécontentement qu'il le répéta trois fois :

— Et je suis venu vous demander comment il faut s'y prendre?

Le sourire reparut sur les lèvres du « bon » Gratis. Il interrogea :

— Vous êtes bien décidé à en venir là avec Monsieur Henry?

— Absolument!

— Vous ne craignez pas de lui faire tort?

— Quel tort?

— Eh bien! mais au moment de son mariage...

— Allons donc! Tous les jeunes gens de son milieu ont des conseils judiciaires! C'est plutôt une garantie pour les familles... Cela prouve que le jeune homme a jeté sa gourme et que la famille avait une belle fortune à défendre.

— En ce cas, dit Gratis, permettez que j'appelle mon fils Léon. Il a été clerc dans une

étude. Il vous donnera un conseil plus précis que le mien.

M. de La Mare esquissa une grimace. Il aurait préféré que cette conversation demeurât entre lui et ce « bon » Gratis, qu'il avait pris l'habitude de considérer comme la doublure de son habit. Et peut-être, il sentit la juste ironie du destin qui, du fils de Gratis allait faire le juge de son propre fils.

— Soit, dit-il; mais laissez-moi interroger votre fils. Il doit ignorer qu'il est question de Monsieur Henry.

Cette fiction lui ayant rendu son aplomb, M. de La Mare demanda, avec autant de hauteur qu'un maître des pandectes faisant passer un examen de droit :

— Un de mes amis possède un fils qui a dépensé tous ses héritages au profit d'une veuve galante...

Cette idée de veuve galante apparaissait à M. de La Mare comme une trouvaille...

— Ce malheureux jeune homme se dispose maintenant à entamer sa dot. Ses parents

s'en avisent à temps... Ils veulent lui donner un conseil judiciaire. Comment doivent-ils s'y prendre?

Léon Gratis devina sur l'heure de qui il s'agissait. Les mesures auxquelles les parents d'Henry se disposaient à recourir ne pouvaient avoir d'effet rétroactif.

— Mais, dit-il, le conseil judiciaire est une mesure insuffisante. Ce garçon-là est mûr pour qu'on l'interdise.

M. de La Mare n'avait pas fait son droit. Il ne saisissait point, à première vue, les nuances qui, dans un cas de prodigalité, rendent « l'interdiction » plus rassurante que le conseil.

Il demanda :

— L'interdiction?... Quels avantages?

Le jeune Gratis était merveilleusement à son aise, pour les développer, si débordant de sa science, que, dans toute autre occasion, M. de La Mare eût été choqué :

— Voici, dit le courtier, l'avantage de l'interdiction. Quand elle aura été prononcée, notre

jeune homme ne pourra plus tester ni faire aucune espèce de donation à celle qu'il aime.

M. de La Mare demanda :

— Et cette interdiction, est-elle difficile à obtenir ?

— C'est la chose du monde la plus simple! Il suffit d'affirmer que le jeune homme est incapable de se conduire, de démontrer la faiblesse d'esprit... l'imbécillité...

M. de La Mare eut un sursaut. Il lui sembla que, pieds et poings liés, il allait livrer son fils à des tortionnaires. Mais il en était à ce point d'exaspération où les plus faibles vont au bout de leurs résolutions :

—Et cette faiblesse d'esprit, comment s'établit-elle ?

L'ancien camarade d'Henry était au fait du fond et des formes :

— Il suffit d'un bon interrogatoire devant le président. D'honnêtes gens témoignent que le jeune homme a perdu toute retenue, ou encore le médecin donne un certificat. Demandez au docteur Ducastel. Il en a rédigé plus d'un!

M. de La Mare songea :

— Un certificat d'inconscience délivré par le médecin de la famille... Ducastel connaît Henry. Il ne le refusera point.

Et, au fond de soi-même, il entendit la voix intérieure qui concluait avec mélancolie :

— Quel malheur que nous n'ayons pas usé plus tôt de ce moyen-là !

XXXV

L'EXPIATION

M. de La Mare rentra à la villa, très excité. Il se cramponnait à l'idée d'interdiction comme à un rocher sauveur. Il trouvait que ses demi-sang traînaient trop dans la côte. Peut-être, il souhaitait que la violence du courant d'air, le coup de fouet de la vitesse, continuassent d'entretenir la griserie de décision où il se sentait monter.

Il entra, le chapeau sur la tête, dans le boudoir où madame de La Mare tricotait pour les pauvres, avec une chute de larmes sur chaque maille de laine :

— Ma résolution est prise, dit-il bien vite. Il me faut protéger Henry contre lui-même. Je vais le faire interdire.

Un soupir lui répondit. Madame de La Mare ne protestait pas. Elle était heureuse qu'il y eût un remède et que son mari le crût efficace.

Le père d'Henry continua :

— Que faisions-nous pour cet enfant quand il était petit, quand il prétendait marcher sur des jambes qui vacillaient encore ?... Nous lui mettions un bourrelet sur la tête pour le préserver contre les chutes. Eh bien ! l'interdiction, c'est, ni plus ni moins, un bourrelet à l'usage des fils de famille qui ne savent pas se conduire tout seuls ! Ma parole d'honneur, dans l'effondrement de toute autorité, je suis surpris que la République de M. Herrmann ait laissé aux pères de famille ce dernier moyen d'imposer leur volonté à des enfants prodigues !

Et, tout fier de sa science nouvelle, il répéta la leçon qu'il venait d'apprendre :

— Vous comprenez bien, ma chère amie ?... Nous pouvons mourir : Henry continuera à

être protégé. La loi tutélaire fait de lui un mineur pour la vie! Les gueuses avec lesquelles il vivra n'auront même pas d'intérêt à sa mort... Il testerait vainement en leur faveur... Il devient aussi incapable qu'un aliéné!

Madame de La Mare hocha la tête. C'était bien cela qu'ils devaient se hâter de faire de leur fils. C'était bien cela qu'ils en avaient fait : un irresponsable qui ne pouvait vivre qu'entouré de garde-fous. Il n'y avait pas jusqu'à ce certificat d'irresponsabilité, délivré par le médecin de la famille, qui ne complétât la ressemblance avec l'accès du dément. Et de penser qu'eux-mêmes, le père, la mère, ils imposeraient cette tare à leur fils, à cette heure, il leur fallait se réjouir!

Ils s'abandonnèrent aux certitudes rassurantes de l'interdiction avec une confiance sans hypocrisie :

— Il me semble, dit madame de La Mare, que je le vois convalescent d'une maladie mortelle...

— Et vacciné ! dit le père. A l'abri de toute rechute...

— Sûrement, nous agissons dans son intérêt.

— En doutez-vous ?

— Pourvu qu'il le comprenne...

— Il nous remerciera plus tard...

— Quand nous ne serons plus là...

Ils se félicitaient comme si déjà le jugement était rendu.

Pourtant, entre leur vœu et l'exécution d'un tel projet, il restait une épreuve difficile à franchir. Comment Henry accueillerait-il une telle nouvelle ?

Ce fut madame de La Mare qui posa la question.

Tout de suite M. de La Mare se fâcha. On eût dit que madame de La Mare était Henry lui-même. Il s'acharnait sur elle comme sur ces mannequins aux dépens desquels les sabreurs se font le bras.

— Est-ce que, par hasard, ce gamin vous fait peur ?

— Non pas, mon cher ami...

— Et avez-vous envie de m'abandonner au moment de la lutte pour vous mettre avec lui contre moi ?

— Monsieur de La Mare !

Le père d'Henry marchait dans la chambre de long en large :

— Je suis de taille, sachez-le, à soutenir votre double attaque !... Et si mon autorité paternelle était mise en échec...

Rien que d'y penser, ses moustaches tremblaient, ses yeux jetaient des éclairs :

— Je serais capable...

Nul ne sut jamais de quoi M. de La Mare se croyait capable dans une telle occasion, car, la porte s'étant entre-bâillée soudain pour livrer passage à Henry, la voix qui menaçait baissa le ton d'une octave. Et le père et la mère du « fils à papa » tressaillirent comme des serviteurs surpris par leur maître en flagrant délit.

Lui les contempla tous les deux, et, interpellant son père de sa voix ironique :

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il. Voilà un quart d'heure que je t'entends faire

le Bidel d'un bout à l'autre du boudoir... C'est-i ta conjointe que tu dresses en liberté ?... Ell' n'connaît donc pas encore son exercice, d'puis l'temps ?

— Henry... dit faiblement madame de La Mare.

M. de La Mare l'interrompit d'un geste. Il avait toute sa taille, sa solennité impériale. Un tic familier venait au-dessus de l'oreille, de ramener ses cheveux dans le mouvement des Napoléon III de Barre :

— Mon ami, entre nous, les explications les plus courtes sont les meilleures. D'ailleurs, ce n'est pas une discussion que j'ouvre, c'est une décision que je t'annonce. Tu as comblé la mesure. Tant que tu t'es contenté de nous faire souffrir, ta mère et moi, de nous payer de tant de soins par la plus noire ingratitude, nous avons tout supporté, en silence. Aujourd'hui, c'est à toi-même que tu fais tort : nous nous révoltons !... Nous ne voulons pas que notre patience ait été inutile, nos douleurs vaines ; nous voulons que toi au moins tu en profites.

Il faut te défendre contre toi-même. Avant un mois, tu seras interdit !

Henry avait tourné le dos à son père, les bras croisés sur la poitrine, mimant, avec une drôlerie vraiment comique, l'attitude d'un patient qui s'apprête à recevoir une douche. A ce mot d'interdit, — qu'il n'attendait point, — il se retourna, et fit front :

— Tu dis ?...

Tout en lui menaçait : le sourcil, le regard, le menton levé, les bras encore croisés, mais maintenant tordus de colère.

Une seconde, M. de La Mare résista. Il sentait passer en lui l'âme de défunt son père et peut-être il espérait se trouver soi-même à la place de son propre fils. Mais, sans doute, il s'était affaibli, le descendant du vieil armateur, de toute la vigueur de ces deux particules qui s'étaient détachées de son « patronymique ». Il n'était plus une puissance qui s'impose, rien qu'un petit tas de niaiserie, de vanité et de tendresse égoïste. Il avait engendré un fils qui, d'un coup de pied, était prêt à bousculer cela.

Les narines d'Henry frémissaient; lui non plus n'était pas d'humeur à discuter. :

— Sentence pour sentence, dit-il. Ou tu vas rétracter ce que tu viens de dire, déclarer qu'on t'a soufflé cette parole-là, que tu la regrettes, que tu n'essayeras jamais de m'empêcher de conduire ma vie comme je l'entends, ou je romps avec toi, avec vous, avec votre argent, moi, le premier... et sur l'heure !... Ah çà ! vous croyez donc qu'on m'achète avec des louis? qu'on me tient avec une dot et des héritages. Mais écoutez donc comment ils m'appellent tous ces plumitifs que j'ai nourris et qui aboient après mes chausses : « Le Petit Indépendant ! » C'est comme cela qu'ils me nomment !... Oui, indépendant de vous, qui n'avez pas seulement su vous faire respecter, qui m'avez élevé comme me voilà, pour mon malheur peut-être, et qui, seuls au monde, n'avez pas le droit de vous plaindre, si, à cette heure, je vous traite comme les intendants de mes plaisirs... J'avais du cœur ! Vous ne vous en êtes jamais doutés... J'étais bon à quelque

chose... Vous n'avez jamais voulu le croire!... Vous n'avez jamais été pour moi qu'un bonbon, une cravate, un cataplasme, une fontaine de louis... Vous avez cru que vous me teniez... que vous me tiendriez en m'amollissant... Et à la fin, vous avouez votre rêve : l'interdiction, le certificat d'imbécillité! l'enfance à vie!... Pourquoi pas la maison de fous et le cabanon pendant que vous y êtes?... Je m'évade avant qu'on m'ait mis la main à l'épaule, je vous plante là, je passe la mer, je m'en vais n'importe où, dans un pays neuf, là où je serai libre de faire le bien et le mal, là où je serai débarrassé de mes anges tutélaires, là où j'aurai le droit à la fin d'être un homme, un homme sans vous, loin de vous, malgré vous!... Faites imprimer des lettres de faire part... Vous m'avez assez vu?... Moi de même... A partir d'aujourd'hui, vous n'avez plus de fils!

Il s'arrêta. Sa mère venait de fermer les yeux, et, de se renverser sur le fauteuil :

— Allons, bon! dit-il, des scènes, la comédie, l'attendrissement à la vinaigrette!...

Il y avait encore de la haine dans ses paroles, il n'y en avait plus dans son cœur. A toucher la main glacée de sa mère, il sentit fondre sa révolte. Elle rouvrit les yeux et le regarda avec une tendresse infinie :

— Nous t'avons tant aimé, dit-elle. Promets-moi que tu ne t'en iras pas...

Il grogna :

— Donnant, donnant...

Alors, la mère leva vers M. de La Mare ses regards dont l'éclat était terni. Et de la main qui lui restait libre, saisissant la main droite du père :

— C'est lui qui a raison, dit-elle. Il ne nous reste plus qu'à le suivre jusqu'où il nous mènera...

XXXVI

LA CAISSE DE LIQUIDATION

Sur le conseil de son fils Léon, le « bon » Gratis éprouva le besoin d'aller saluer une seconde fois la clientèle de Hambourg et celle d'Anvers. Le prétexte de cette absence fut de grands accaparements que l'on préparait dans le Nord. Ils pouvaient, du jour au lendemain, changer la figure du marché.

Ceci était le vrai motif d'un départ si précipité : le « bon » Gratis préférait ne point se trouver là au moment où M. de La Mare recevrait la nouvelle fâcheuse :

— Ce n'est pas vainement, disait-il à Léon

avec des larmes dans la voix, que l'on a peiné pendant trente années au service d'une Maison!

— Sans doute, sans doute! avait répondu Léon Gratis. Nous savons du reste que toi et les gens de ta génération, vous appartenez à l'école de l'attendrissement.

Depuis huit jours, Léon Gratis promenait la dépêche du correspondant brésilien dans sa poche. Il attendait pour la produire la minute opportune.

Ces communications se faisaient sur la place du Port-Neuf avec une grande simplicité. On n'affichait pas ces télégrammes de source privée qui devançaient l'apparition des certitudes officielles. On se les passait, de main en main. En une seconde elles attiraient le peuple de spéculateurs et de courtiers autour des cadavres du jour, comme un grand vol d'oiseaux de proie.

Léon Gratis n'avait pas peur des responsabilités qui n'étaient que morales. Il savait d'expérience que — à la Bourse, encore plus

cyniquement qu'ailleurs — les mains se tendent empressées vers l'auteur d'un coup heureux. Pour ménager les scrupules de son père il avait décidé de faire colporter par un confrère le télégramme magique. Sûr de l'effet qu'il produirait, Léon Gratis avait jugé politique d'atténuer dans la mesure du possible l'esclandre de la débâcle. Dans ce but, il avait également résolu de communiquer le télégramme à la clôture de la Bourse, à l'heure où, croyant la journée finie, le gros des spéculateurs s'éparpillait hors du quartier d'affaires.

A ce moment-là chacun se groupait selon ses sympathies et ses origines. Les uns retournaient parler l'allemand autour des hautes chopes d'étain. Les bières noires — nourrissantes comme de l'avoine — ralliaient leur clientèle anglo-saxonne. Les brasseries suisses et belges débordaient de buveurs. Aux terrasses des cafés l'absinthe et les alcools arrosaient les parties de cartes.

A ces minutes de délassement, les joueurs faisaient la sourde oreille aux nouvelles qui

pouvaient encore venir de la Bourse. Après la surexcitation des volontés, tendues pendant tout le jour, c'était le repos des forces, l'heure des appétits physiques, un peu de cette fringale de jouir qui s'empare des soldats au sortir de la bataille.

Ensuite Port-Neuf allait dormir et, seuls, dans le Palais de la Bourse, quelques employés du télégraphe commençaient la veillée nocturne.

Solitaires et frissonnants sous la lueur tremblotante du gaz, ils recueillaient pour ce pan du monde, plongé avec eux dans les ténèbres, la pensée et l'action de cet autre hémisphère qu'était en train d'illuminer le soleil. Hargneux de leur salaire médiocre et du labeur écrasant, ils enregistraient avec une égale indifférence les pronostics de victoire ou de ruine, les nouvelles en « clair » et les communications incompréhensibles. S'ils avaient su d'ailleurs que les mots barbares qu'ils alignaient sur du papier bleu confirmaient l'écroulement d'une des plus anciennes maisons de la place, — que

cinquante années de travail et d'honneur allaient sombrer, en quelques secondes, dans un remous de spéculation; — s'ils avaient pu distinguer cela, il n'est pas sûr que les employés du télégraphe de Port-Neuf en auraient éprouvé une minute de mélancolie. Peut-être même, sans haine particulière pour les vaincus, les mots : « Tant mieux! » leur seraient-ils montés aux lèvres, car l'inégale répartition des biens de ce monde rend les petits impitoyables.

Au jour, quand les employés des bureaux s'assirent derrière leurs pupitres, la nouvelle de la débâcle était officielle. Les « dépêches de confirmation » avaient afflué pendant la nuit; on prévoyait une baisse formidable, une dizaine de francs par sac.

... Ce matin-là M. de La Mare s'était levé avec une grande appréhension au cœur. Après la scène douloureuse où, si impitoyablement, il avait flagellé ses parents, Henry avait quitté la villa. Il n'était pas rentré pour y dormir. Et si habitués que M. et madame de La Mare fussent à ces disparitions nocturnes, ils en

avaient souffert, cette fois-là, comme d'une manifestation particulièrement cruelle d'égoïsme, surtout d'indifférence.

Contrairement à la règle, madame de La Mare accompagna son mari jusqu'au marchepied de la victoria. Et la petite grimace de sourire que M. de La Mare lui adressa en partant ne les trompa ni l'un ni l'autre sur leurs secrètes angoisses.

En entrant dans le bureau, le chef de la maison de La Mare fut très surpris de ne pas apercevoir le « bon » Gratis à son poste. Il ouvrit avec une impatience fébrile un billet posé sur son pupitre en évidence et dont l'adresse était écrite de la main du fondé de pouvoirs.

Il n'y avait rien d'invraisemblable dans les motifs, invoqués pour expliquer ce départ subit ; pourtant, M. de La Mare en fut défavorablement touché. Le tremblement de cœur dont il était affligé depuis le matin s'aggrava. Sa sensation était un peu celle d'un enfant qui, au milieu d'un cauchemar, se croit brusquement abandonné.

Cette notion de son impuissance était chez M. de La Mare une impression toute nouvelle. Elle le révolta suffisamment contre sa pusillanimité pour lui rendre la force de se ressaisir et de bomber à nouveau son plastron. Dans cette reprise de soi, il ouvrit le second pli placé sous sa main.

C'était une fiche envoyée par la Caisse de liquidation. Elle avertissait le chef de la maison de La Mare et fils, « d'avoir à faire immédiatement de nouveaux dépôts, les sommes inscrites à son compte étant épuisées ». Au bas de cette note laconique, ces quelques mots avaient été ajoutés de la main du directeur :

« Veuillez verser cinq cent mille francs avant midi. »

M. de La Mare relut quatre fois sans comprendre.

Il dit tout haut :

— Il y a erreur...

Mais il sentait bien que ces paroles-là ne servaient qu'à le rassurer lui-même. La Caisse de liquidation ne pouvait pas se tromper. L'aver-

tissement de la fiche était lié aux prophéties de M. Herrmann et à la disparition du bon Gratis.

Machinalement, M. de La Mare saisit son tuyau acoustique.

Il siffla :

— M. de La Mare demande?... répondit par le caoutchouc une voix d'employé.

— N'importe qui !... Le caissier !...

Le commis appelé par son patron lut la fiche avec une stupéfaction évidente; il déclara sans hésiter :

— Je n'ai sur mes livres aucune trace de l'opération qui peut expliquer un tel découvert...

M. de La Mare se leva comme un automate. Il dit en se couvrant de son chapeau :

— Je vais de ce pas trouver le directeur de la Caisse.

Il fut reçu avec une politesse de condoléances qui, dès les premiers mots, l'éclaira sur son malheur.

— Je ne suis, dit-il, au courant de rien, et Gratis est en voyage...

Il eut une inspiration subite :

— ... Ou en fuite!... Aurait-il spéculé en dehors de moi?

Le directeur de la Caisse secoua la tête avec une mélancolie convenable. Sans dire une parole, il tendit le contrat de vente avec l'estampille de la Maison, et, au bas, la signature d'Henry.

Le flegme impérial dont M. de La Mare s'était fait une règle le servit à cette minute comme une vertu. Pas un muscle de son visage ne broncha, et, d'une main qui ne tremblait pas, il rendit l'arrêt de sa ruine à M. le directeur de la Caisse.

— Parfait... parfait.

— Qu'allez-vous faire? demanda le financier, impressionné malgré soi par cette supériorité de tenue.

M. de La Mare eut un froncement de sourcils presque hostile, à la pensée que l'on pouvait une seconde hésiter sur sa décision.

Il dit froidement :

— Mais réaliser... et payer.

XXXVII

VILLA A VENDRE

La nouvelle que M. de La Mare entendait payer jusqu'au dernier sou les dettes de son fils fut accueillie favorablement sur la place de Port-Neuf. Ceux-là mêmes qui pratiquaient les mœurs nouvelles, qui encaissaient les gains du succès et disparaissaient dans la débâcle, attendaient un autre exemple de ces vieilles familles que l'on voyait, l'une après l'autre, s'écrouler dans les convulsions de l'argent. En ces occasions, on oubliait les railleries dont on avait criblé leur obstination, leur ignorance, leurs préjugés. Il semblait

qu'un trépas héroïque fût le seul acte dont ils demeurassent capables et qu'on attendît d'eux.

D'ailleurs, les nouvelles du krach de la maison de La Mare, de la disparition du fils, de la décision du père, se succédèrent avec cette rapidité qui assure le succès des drames en trois actes, conduits par un auteur habile. Cette pièce tragique eut pour soi tout ce que les maîtres du genre exigent afin de s'emparer du spectateur : unité de temps, de lieu, d'intérêt. Les spéculateurs de Port-Neuf lurent un soir, dans leur journal, une de ces notes dont l'hypocrite réserve et les allures de prudence excitent plus sûrement le frisson de la curiosité qu'une affirmation brutale. Ils en causèrent avec leur femme, avant de se mettre au lit. Cette grosse émotion les ayant disposés à la tendresse, ils se trouvèrent merveilleusement d'accord pour dire que tout cela était malheureux, mais que les de La Mare avaient mérité ce qui leur arrivait. La sévérité avec laquelle ils jugeaient les « fils à papa »

dérailla vite en attendrissement sur leur progéniture. Ils glissèrent insensiblement de cette satisfaction naturelle au besoin d'accroître leur bonheur. Et le premier effet du krach des de La Mare fût de relever les moyennes de la natalité dans le clan des petits spéculateurs de Bourse.

Le vendredi matin, dès l'ouverture des bureaux, on apprit que le jeune de La Mare avait passé en Angleterre, sur un bateau pilote.

A midi et demi, comme il remontait déjeuner, M. Herrmann put annoncer à madame Herrmann que les de La Mare avaient décidé de mettre leur villa en vente.

On ne pouvait pas dire que cette villa de La Mare fût la plus belle de Port-Neuf. De construction ancienne, elle avait été retouchée par ses différents propriétaires et l'ensemble manquait d'unité. Mais elle avait pour soi que la morgue de M. de La Mare en avait défendu la porte à une multitude de gens qui auraient désiré la franchir. Le dimanche, ils défilaient devant ces grilles avec des coups

d'œil sournois et un dédain envieux. Dans cette ville, qui n'avait pas de traditions anciennes elle était la citadelle du préjugé, du haut duquel on avait méprisé les autres. Et, toute bourgeoise qu'elle fût dans ses allures de boîte à thé, cela lui assurait à Port-Neuf une valeur morale dont l'estime pouvait monter très haut dans une enchère.

Par-dessus les réchauds anglais dont leur table était couverte, M. et madame Herrmann croisèrent un regard qui voulait dire :

« Si la villa de La Mare est mise en vente, il nous la faut. »

Certainement, la maison qu'ils avaient fait construire pour leur commodité particulière, avec l'intelligence du confort anglais, leur plaisait mieux que cette grande caserne blanche. Mais ils étaient gens à faire quelques sacrifices à leur ambition. Leur toit de tuiles brillait d'un éclat trop neuf, et, si les massifs de géraniums écrivaient victorieusement sur le gazon anglais des devises électorales à l'honneur de la République, les arbres étaient lents à pousser.

Constructions et jardins avaient cet air trop récent, nouvellement implanté sur le sol, qui — M. Herrmann le sentait bien — était la faiblesse de sa fortune.

Enlever à tous les concurrents possibles la villa de La Mare, s'établir, lui, le député républicain, dans cet asile de la réaction, c'était symboliser matériellement, aux yeux de ses électeurs, de ses adversaires, de toute la ville, le triomphe de la nouvelle France sur l'ancienne, du progrès sur le préjugé, de l'esprit de libre examen sur l'esprit de tradition.

Après le déjeuner, M. Herrmann « posa » quelques chiffres :

— Je crois, dit-il, que l'idée de voir la maison de son père à l'encan blesse de La Mare plus que tout le reste. Dans cet état d'esprit, il est capable, même au prix d'un sacrifice d'argent, de préférer à l'enchère une vente directe...

Madame Herrmann interrompit :

— Lui et sa femme ont tant de vanité !...

— Elle les a perdus ! répondit le député de Port-Neuf.

Et, couvant sa femme d'un regard tendre où il mêlait l'admiration qu'il avait de soi-même :

— Chère amie, dit-il, vous qui êtes une diplomate si habile, vous devriez vous charger de cette négociation...

Madame Herrmann trouva madame de La Mare dans le grand salon de la villa. Et, comme elle s'excusait d'être venue la surprendre à une pareille minute, la mère d'Henry répondit avec beaucoup de calme :

— Vous avez bien fait de venir de bonne heure, puisqu'il s'agit d'affaires. Je m'attends à recevoir, cette après-midi, la visite de tous mes amis.

Madame Herrmann ne fut pas déconcertée par la froideur de cet accueil. Et elle continua, entourant son discours de ses roulements d' « r », de ses mouvements potelés, de ses roucoulements de tourterelle-volaille :

— Mon mari m'a chargée là, dit-elle, d'une commission bien pénible ! Est-il vrai que vous songiez à mettre cette belle demeure en vente ?

Madame de La Mare répondit simplement :

— Mon mari estime que nous ne pouvons plus la garder.

Madame Herrmann poussa un soupir de condoléance convenable.

— En ce cas, dit-elle, mon mari a pensé qu'il vous serait moins dur, malgré tout, de voir votre chère maison passer dans les mains de personnes qui ne vous seraient pas indifférentes. Car nous nous attachons aux objets, à tout ce qui a été le décor de notre vie, comme si le Maître ne nous avait pas avertis que nous n'étions que de passage sur la terre...

Madame Herrmann rappela ce souvenir évangélique avec une onction touchante. Il ne sembla point, pourtant, qu'il allât au cœur de madame de La Mare et qu'il lui apportât de la consolation :

— Si je comprends bien, c'est une offre d'achat que vous nous faites ?

— Oui, chère amie.

Ce « oui » siffla, murmura, triompha, gémit, développé comme un *Leitmotiv*.

— J'en parlerai à mon mari dès ce soir,

conclut madame de La Mare. A cette heure, il est chez le notaire. J'ignore quelle sera sa résolution. Pour ma part, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous nous succédiez ici.

Madame Herrmann eut un petit tressaillement d'espérance :

— Eh quoi! chère amie, oserai-je espérer qu'un peu plus tard, quand le temps aura pansé la première vivacité de votre blessure, vous consentiriez à me visiter ici, dans cette maison qui aurait dû rester la vôtre?

Madame de La Mare regarda son ennemie bien en face :

— Mais, certainement...

La gorge nourricière de madame Herrmann se souleva dans une espèce de sanglot. En même temps, sa tête s'inclina sur l'épaule dans l'excès d'un sentiment qui esquissait la pâmoison :

— Ah! ma chère amie, quel poids vous m'enlevez de dessus l'âme! Je craignais de vous blesser par une démarche où je mets tant d'affection pour vous!... Mais mon mari m'a

affirmé qu'il y avait urgence... Les affaires, n'est-ce pas, sont les affaires?... Si vous saviez comme je vous admire!...

— Vous m'admirez?...

Madame de La Mare prononça ces trois mots d'une voix blanche. Si quelque ironie était au fond de son cœur, elle n'eut point la force de monter jusqu'aux lèvres. Mais elle tressaillit, quand la voix odieuse, modula, sur le même ton de compatissance chrétienne :

— ... et comme je vous plains!...

Cela, c'était trop. La mère d'Henry se sentait la révolte des bêtes blessées qui restent muettes mais ne permettent point qu'on les touche :

— Moi, je ne me plains pas, dit-elle.

Puis, à voix basse, les yeux baissés vers quelque perspective de vie passée, presque indistinctement, elle ajouta :

— Je me souviens.

Madame Herrmann rentra tout de même très satisfaite de l'entretien, et de la visite aux étages supérieurs de la maison, qu'elle avait demandé la permission de faire sous la con-

duite d'un domestique, en s'excusant de l'indiscrétion :

— Il faut bien — n'est-ce pas? — avait-elle dit, que je voie un peu comment elle est distribuée. Nous sommes plus nombreux que vous, ma chère amie, et sans doute il faudra que mon mari fasse bâtir. Telle quelle, la maison était bien suffisante pour vous trois...

Madame de La Mare avait répondu, du regard et des lèvres :

— Nous nous en contentions...

XXXVIII

NÉGOCIATIONS

Il arriva qu'en ce temps d'épreuves où il connut le mépris, l'ironie ou l'abandon de ceux qui avaient partagé sa vie de plaisir, le jeune Henry de La Mare récolta du moins la seule moisson de gratitude qu'il eût semée sur un terrain de sacrifice.

La Mariolle lui demeura fidèle.

Elle n'oublia point l'eau chaude, l'eau froide, les cataplasmes, les veillées au pied de son lit. Seule, elle connut sa résolution de départ et le lieu de sa retraite. Elle jugea qu'elle ne devait point demeurer à Port-Neuf, installée

dans le luxe qu'Henry lui avait donné, lorsque M. et madame de La Mare se dépouillaient de leurs biens. Elle se considérait comme une personne de la famille. Très noblement, et très sagement elle refusa les offres qu'un autre « fils à papa », ancien concurrent d'Henry, lui faisait de soutenir son train. Elle loua, un gros prix, à des Parisiens désireux de s'installer luxueusement au bord de la mer, sa villa toute meublée, puis elle écrivit à Henry :

— Si tu ne reviens pas, je te rejoins.

Cependant, le père et la mère continuaient d'ignorer tout à fait la retraite du disparu. Comme tout le monde, ils avaient su qu'Henry avait traversé la mer, de nuit, sur un bateau pilote. M. de La Mare avait retrouvé le patron de cette embarcation. Il avait obtenu de lui un renseignement précis sur le port de la côte anglaise où Henry avait abordé et des détails bien vagues sur l'état d'esprit du passager. Depuis, la trace du fugitif était perdue. S'était-il jeté du haut de la falaise dans la mer? Sous les roues d'un train? Vivait-il?

Mais alors, de quelles ressources? Tous ces points d'interrogation se dressaient comme des menaces devant les parents d'Henry. Et dans cette ignorance du destin de leur fils, tout leur devenait si indifférent que le reste de leur douleur s'engourdit dans une torpeur presque inconsciente.

Ils avaient quitté leur villa, cédant la place aux huissiers, aux gens de loi qui faisaient des inventaires. Aux portes de Port-Neuf, ils s'étaient réfugiés dans une maison de garde au milieu d'une terre de chasse.

... Un matin que, tôt levé, comme à son ordinaire, le docteur Ducastel se rasait, lui-même, au velours, devant une petite glace. on lui annonça M. de La Mare. Le visiteur demandait à être reçu sans délai.

Le docteur ne se souvenait point de s'être jamais montré à un de ses clients sans sa redingote et sans sa cravate blanche. Mais il n'eut pas le loisir d'endosser l'une et de nouer l'autre. M. de La Mare avait suivi le domestique qui pénétrait dans le cabinet de toilette,

C'était trop peu de dire qu'il avait vieilli, il était effacé, brouillé comme un pastel sur lequel un artiste maladroit aurait passé sa manche. Et à voir l'effondrement de cette belle tenue, le docteur se sentit ému de tout l'attendrissement dont — après quarante-cinq ans de pratique — il était encore capable.

— Docteur, murmura le père, cela ne peut pas durer plus longtemps, ou sa mère deviendra folle... Cette nuit, elle a eu un cauchemar : elle voyait Henry mort... à la Morgue. J'ai cru que je ne pourrais pas la rappeler à la raison. Elle se traînait à mes genoux... Je suis parti avec le jour... Il y a une heure que j'attends devant votre porte, sans oser frapper...

Le docteur Ducastel se souvint de l'homme indépendant qui jadis recevait son monde de si haut, dans un nuage d'eau de Cologne, le dos à la cheminée de son fumoir, le cigare aux lèvres, et il branla la tête.

Le père d'Henry continua :

— Nous sommes sûrs que cette comédienne avec laquelle il vivait sait où il s'est réfugié.

Voilà deux mois que nous luttons pour aller lui demander l'adresse. Docteur, je vous en prie, allez la trouver pour nous !... de la part de la mère d'Henry... Elle a peut-être du cœur... Dites-lui dans quel état est madame de La Mare... et comme je souffre...

Il baissa le tête, accablé.

— Vous allez monter dans ma voiture, dit le médecin avec bonté. Et je ferai sur l'heure la démarche que vous attendez de moi. J'espère réussir. Je connais la Mariolle. Elle a vécu comme les filles de son espèce, rapace par nécessité, féroce par représailles. Mais elle a été trop femme pour qu'il ne lui reste pas de cœur.

Ces paroles avaient passé sur le chagrin de M. de La Mare comme un souffle d'espérance.

Quelques heures plus tard, il revint chez lui, soulevé de joie. Deux à deux, comme un écolier, il monta les marches de la petite maison. Il en oublia de frapper à la porte de madame de La Mare avant que d'entrer dans sa chambre. Il fallait qu'il criât la bonne nouvelle :

— Elle consent... Elle lui transmettra notre lettre ... Elle se fait fort d'obtenir une réponse...

Madame de La Mare joignit les mains et répondit avec ferveur :

— Dieu en soit béni !

Ils l'écrivirent sans amertume, cette lettre qui allait arriver à Henry, appuyée de l'ordre d'une maîtresse de prendre enfin en pitié ses parents dans la désolation.

Elle disait :

« Mon pauvre enfant, nous ne te reprochons rien. Tu as eu raison de dire que, pour presque tout, tes fautes sont les nôtres. Nous acceptons l'épreuve que Dieu nous envoie comme une expiation pour l'aveuglement de notre amour. N'y ajoute pas l'horreur de ton silence. Songe que si nous nous sommes trompés, ça a été par excès de tendresse et que tu as pu tout nous enlever sans nous arracher un cri de souffrance, tout, hormis la joie de te serrer sur nos cœurs. »

La réponse d'Henry vint au bout d'une

semaine. Ils la lurent en tremblant. Ils avaient craint d'y trouver des reproches, quelques-unes de ces expressions triviales qui semblaient le seul moyen que leur fils eût de traduire ses idées. Le calme d'Henry, la froide résolution de sa pensée, la convenance polie de son langage, leur furent une souffrance qu'ils n'avaient pas prévue.

— Comme le malheur l'a changé! dit madame de La Mare avec un sanglot.

Cette volonté de travailler, que son fils affirmait avec une décision presque hautaine, troublait M. de La Mare plus que n'aurait fait un reproche. Dans la bouche de ce fils prodigue, il lui semblait entendre une leçon qui le condamnait lui-même. C'était l'âme du grand-père qui parlait, une hérédité enfin réveillée, pendant vingt-huit ans méconnue et que l'on aurait pu cultiver.

Ils répondirent comme on le leur demandait, par un exposé financier de la situation :

Toutes dettes payées il leur resterait cinq à six mille livres de rente, de quoi vieillir à l'abri

des privations trop cruelles. Ils comptaient donc quitter Port-Neuf et aller s'installer auprès de leur fils, dans le lieu qu'il choisirait pour théâtre de sa vie nouvelle :

« Nous n'osons penser, disaient-ils, que tu aimerais à venir habiter sous notre toit. Nous savons comme tu es jaloux de ton indépendance, et nous ne voulons en rien empiéter sur celle que tu devras à ton travail. Mais six mille francs par an, c'est plus qu'il ne faut pour subvenir aux besoins de tes parents que voilà vieux et qui sont désormais déchargés de toutes les obligations d'une vie de luxe. Ils pourront donc t'aider de leurs petites rentes, bien modestement sans doute, mais aussi longtemps que cela te sera nécessaire...

Il répondit par courrier :

« Ou je me suis mal expliqué, ou vous avez mal compris, exprès. J'ai rencontré sur ma route un dévouement inattendu et admirable : il me crée des devoirs. Celle qui ne semblait devoir être pour moi qu'une compagne de plaisir veut partager mon infortune. Elle me

fait observer que l'argent qu'elle a dans les mains m'appartient et qu'en me le rapportant elle vous imite.

» Je suis touché autant qu'il convient de cette grandeur d'âme. Mais l'honneur strict, le respect de notre nom, ne me permettent point d'accepter cette générosité si, en la vie commune de notre futur ménage, je n'apporte pas par mon travail à peu près autant que je reçois. Je ne rentrerai donc en France que le jour où vous m'aurez trouvé une place.

» Je ne suis pas exigeant : deux mille cinq cents ou trois mille francs feront l'affaire. Mais il faut que la certitude m'en soit acquise avant que je renonce à mon exil.

» Vous avez des relations. Vous dites que vous êtes pressé de me revoir : cherchez. »

M. et madame de La Mare connaissaient leur fils. Ils pressentirent que sa résolution était inébranlable. Déjà, ils avaient sollicité de riches parents. Ils les avaient suppliés de refaire à leur fils une dot, au moins de lui établir une commandite. De tous côtés ils avaient essuyé des refus.

— Dans son intérêt, répondait-on, et dans le vôtre, nous demeurons comme une réserve, afin que vous ne finissiez point, l'un et l'autre, sur la paille, et, après vous, votre fils à l'hôpital.

— Je ne vois qu'un moyen, dit M. de La Mare. Il faudrait faire nommer Henry à quelque emploi du gouvernement ; mais la République m'a toujours connu son adversaire, et je ne me vois pas bien — même dans le désir de revoir mon fils — allant mendier la protection du député de Port-Neuf.

XXXIX

LE DÉPUTÉ DE PORT-NEUF

La mère d'Henry n'avait pas les mêmes scrupules. Pourtant, elle décida qu'elle n'irait point trouver l'homme tout-puissant dans cette Villa de la Colline qui avait été la sienne. Elle préféra prendre le chemin de fer pour Paris et aller lui porter sa requête au Palais-Bourbon. Ce n'était plus à l'ancien ami dont le refus eût été insupportable, mais à l'homme politique qu'elle apporterait son humble requête.

Les allées et venues de la salle d'attente, les parlotes passionnées dans les petits coins, l'arrogance avec laquelle MM. les députés recevaient

certains visiteurs, l'obséquiosité de politesse dont ils entouraient d'autres électeurs, tout cela accrut le vertige de dégoût dont madame de La Mare se sentait envahie jusqu'à la nausée. Pour la première fois, elle eut le sentiment de sa déchéance, quand un huissier — supprimant toute formule de politesse — lui dit d'un ton bourru :

— Monsieur Herrmann?... Je ne sais pas s'il pourra vous recevoir... On ne le dérange pas comme cela, monsieur Herrmann!...

L'insistance que M. Herrmann mit à faire sortir madame de La Mare de la salle commune pour la recevoir dans un petit bureau, fut pour la visiteuse une autre souffrance :

— Ce n'est pas votre place, madame, répétait-il, à si haute voix, que madame de La Mare ne put s'empêcher de rougir.

— Ma place, répondit-elle, est parmi tous ces pauvres gens qui viennent ici en solliciteurs. Je me sens plus à l'aise au milieu d'eux. Causons ici, si vous le voulez bien... Leur présence m'encourage.

Elle ne pouvait se décider à prononcer cette phrase indispensable :

— « Je viens vous parler d'Henry... »

D'autre part, M. Herrmann avait appris d'expérience qu'il ne faut point encourager les solliciteurs par des questions qui les mettent à l'aise. Il se contenta de jeter à la dérobée un regard vers l'horloge afin de bien marquer que son temps était précieux. Elle surprit ce signe d'impatience et dit d'une voix faible :

— Je suis venu vous recommander mon fils... Lui-même, il juge sévèrement les folies de jeunesse qui nous ont coûté si cher... Il désire réparer ses fautes : il veut travailler... Je sais qu'un tel sentiment lui assure d'abord votre bienveillance... Vous avez accepté la loi du travail pour vous et pour les vôtres. Nous en avons eu peur pour notre enfant. Nous avons eu tort... Sa présente résolution le prouve. Dans une grande épreuve, elle est notre consolation.

M. Herrmann fit un geste d'homme libéral qui signifiait :

« Il n'est jamais trop tard pour bien faire. »

Même, il daigna le compléter par cette phrase, dans sa pensée amicale :

— Madame Herrmann sera ravie d'apprendre cette bonne nouvelle.

Mais il se garda bien d'ajouter :

« En quoi puis-je vous servir dans l'occasion ? »

Madame de La Mare attendait cette question qu'à la place du député de Port-Neuf elle eût posée, elle-même, à une mère affligée. Elle eut le sentiment, à cette minute, que la première des barrières d'angoisse qu'elle avait franchie n'était pas la plus haute qui hérissât son chemin.

Elle se contraignit donc à un nouvel effort :

— Dans ces conditions, dit-elle, M. de La Mare et moi nous désirerions voir notre fils entrer dans l'administration.

Le député de Port-Neuf eut un sursaut prodigieux. Il semblait que du haut d'une falaise il tombât dans la mer. Il n'était pas mort sur le coup, mais il se relevait d'une telle chute, très étourdi et comme hébété :

Il répéta :

— L'administration, chère madame? J'ai bien compris... Mon vieil ami de La Mare, ancien chef de l'opposition cléricale et conservatrice à Port-Neuf, songe à faire entrer son fils unique dans l'administration républicaine? Et pour obtenir cette faveur, c'est à moi qu'il s'adresse ?... Son ami, sans doute! Mais son adversaire politique le plus décidé!... Moi, l'élu du parti le plus avancé de Port-Neuf!...

La mère d'Henry sentait tout son courage lui revenir devant cette goujaterie. Elle répondit d'une voix ferme :

— A vous.

M. Herrmann n'était pas un monstre. Sûrement il était plus vaniteux que cruel. Les revanches qu'un destin qu'il nommait « la justice » lui avait procurées sur l'arrogance ancienne de M. de La Mare avaient apaisé ce qu'il y avait de plus aigu dans son fanatisme.

D'ailleurs, n'était-ce pas pour lui la plus flatteuse de toutes les victoires, de voir le

père et la mère d'Henry de La Mare, les « leaders de l'opposition » s'incliner enfin devant cette part de royauté que lui, Herrmann, il détenait de la volonté des cabaretiers et des charbonniers de Port-Neuf?

La satisfaction qu'il en ressentait l'empêcha de se montrer, comme dans tant d'autres occasions, impitoyable. Elle n'alla point jusqu'à lui inspirer de la générosité. Il regrettait d'avoir madame de La Mare toute seule et non tous les conservateurs de Port-Neuf, les fêteurs de Saint Henry, les hôtes de Monseigneur, les zélateurs d'œuvres catholiques, pour auditeurs du petit discours qu'il improvisa en cette circonstance et dont il s'enfla, comme si un flot d'enthousiasme populaire était venu le gonfler derrière une tribune:

— Un autre, chère madame, s'excuserait sur l'encombrement. Il vous donnerait des espérances qu'il ne tiendrait point. Je n'en userai pas de même avec vous. Je vous avouerai où gît la plus grande difficulté : dans ma conscience. Je sais d'après quels errements

— excusez ce mot, il est nécessaire à l'expression de ma pensée — vous avez élevé votre fils. Il m'est donc difficile de croire à la sincérité de ses sentiments républicains, et vous voyez dans quelle posture je me trouve pour venir dire à un de nos ministres : « Mon cher collègue, vous êtes dans la nécessité de refuser chaque jour les places les plus modestes à des fils de vieux et sincères républicains, à des descendants des victimes du 2 Décembre et du 16 Mai, à des adversaires passionnés de tout ce qui est esprit de réaction ou de cléricalisme. Eh bien ! moi, député radical de Port-Neuf, je viens vous demander de sacrifier une fois de plus les citoyens méritants. Et à qui, je vous en prie ? A un enfant du privilège, à un prodigue qui a scandalisé toute une ville, à un « fils à papa » qui a ruiné ses parents, à un allié militant de nos adversaires religieux, à un ennemi irréconciliable de toutes les idées de tolérance, de neutralité et de progrès que, vous et moi, nous soutenons de nos énergies et de notre propagande ! »

A mesure qu'il parlait, M. Herrmann reculait sur la banquette de cuir. Il s'éloignait de madame de La Mare comme un patient s'écarte du bourreau qui lui tend les menottes. Il parvint pourtant à se reconquérir, à dominer sa répugnance.

— Voici, dit-il, ce que je dirai au ministre : je lui représenterai quel triomphe c'est, pour la République si libérale, si ouverte, que lui et moi nous préconisons, d'accueillir ainsi dans son sein, avant la plus petite marque de regret, le moindre mérite de contrition, un enfant rebelle qui n'a pour le recommander à tant de bienveillance qu'une infortune méritée. Madame, je caserai votre fils dans quelque ministère. J'en prends l'engagement vis-à-vis de vous. Je ne demande à son père de m'en garder aucune gratitude. Je le prie seulement de réfléchir sur son erreur passée et de se demander — sincèrement — de quel côté sont la vraie tolérance et la générosité...

Madame de La Mare n'espérait pas cette conclusion à la harangue qu'on lui imposait.

Peu lui importaient les humiliations que le député de Port-Neuf ajoutait comme un cortège à sa promesse! De sa bouche souveraine il venait de lever la sentence d'exil qui pesait sur Henry. Elle reverrait son fils! Elle jouirait de sa présence. Elle le serrerait dans ses bras. Elle assouvirait enfin cette faim de baisers dont, depuis des mois, elle se sentait mourir, comme d'inanition.

— Monsieur Herrmann, dit-elle, vous avez raison de dire que votre conduite est généreuse. Je le sens profondément dans mon cœur. Je vous remercie. Dieu vous rende en joie, dans vos enfants, le bien que vous faites à mon fils.

Le député de Port-Neuf s'inclina avec toute la bonne grâce dont il était capable :

— Vos souhaits, dit-il, tombent fort à propos, car vous recevrez ces jours-ci l'annonce d'une union qui, depuis hier, est officielle.

— Vous mariez votre fils ?

— Non. C'est ma fille Daisy qui épouse le jeune Léon Gratis.

Madame de La Mare ne put retenir un tressaillement en entendant prononcer ce nom qui était lié si étroitement à l'histoire de son malheur. Mais M. Herrmann ne s'en avisa point.

— Je crois, dit-il, que ce jeune homme est appelé à un bel avenir. Il a un sens très moderne de la vie d'affaires, de la décision et de la finesse. D'ailleurs son père est là pour le conseiller. Ils jouissent l'un et l'autre d'une considération méritée sur la place. Ils viennent de s'associer pour rallier l'ancienne clientèle de la maison de La Mare... Gratis et fils.

XL

UNE CHAUMIÈRE ET UN CŒUR

Comme M. et madame de La Mare n'adressaient point de reproches à leur fils, il se fortifia dans cette pensée que lui avait le droit de leur en vouloir. Heureusement, la bonne Mariolle était là pour négocier la paix.

Elle convint avec Henry qu'on l'avait mal élevé.

— Mais après tout, dit-elle, si tes parents ne t'avaient pas laissé la bride sur le cou, s'ils ne t'avaient point permis de manger à ta fantaisie l'héritage de ta tante Le Rond, puis ta dot, puis tout le reste, je n'aurais pas eu la

joie de te rencontrer. Le public ne m'aurait jamais rendu la justice qui m'était due, tu te serais contenté de boire et de jouer aux cartes comme tes autres camarades, tu n'aurais jamais rien compris ni à l'art, ni à la femme, ni à l'amour. Tu te serais laissé marier de dégoût avec quelque petite fille impertinente comme cette jeune Daisy, ou niaise comme ses compagnes. Elle t'aurait donné un fils encore plus inutile que tu ne l'étais toi-même et qui, lui, pour le coup, t'aurait mis sur la paille. Au lieu de cela, mon chéri, vois où nous en sommes ; sans doute, tu as eu à cause de moi de gros chagrins et tu en as causé à tes parents. Mais mon cœur t'est pour jamais attaché. Personne ne songe plus à nous séparer l'un de l'autre... Tu connais enfin ce bonheur, le plus grand que l'on puisse posséder sur la terre : tu as une chaumière, du travail et un cœur.

La chaumière était à portée du sifflet de la station, une maisonnette de banlieue avec un jardin potager, une tonnelle de marchand

de vin pour dîner en plein air, une clôture en petites lattes reliées par des fils de fer. Trop de soleil sur sa façade, et parfois, le soir, quand le vent portait, des odeurs un peu douteuses qui venaient du côté des champs. Telle quelle, elle plaisait au couple plus que l'ancienne villa de Port-Neuf.

Le travail, dont maintenant Henry aimait la monotonie, n'imposait point de ces efforts qui surmènent le cerveau. A neuf heures, il prenait le train avec des camarades de bureau. Il se rendait à pied de la gare à son ministère. Il recopiait quelques circulaires, recevait des solliciteurs, déjeunait dans son pupitre, regardait tourner les aiguilles de la pendule jusqu'à l'heure de sa libération.

Il ne doutait pas que le cœur de la Mariolle lui fût à jamais fidèle. La vanité n'avait plus de part dans son sentiment. Il était l'heureux prisonnier de l'habitude. Elle le tenait par un mélange de maternité confortable et de vice savant. Il était fait à cette odeur, à cette conversation, à ces rides, à cette cuisine. Et par tout

cela, il se sentait attaché à ce flanc comme un nourrisson au sein qui l'allaite.

Le matin, elle descendait tout ébouriffée pour l'accompagner jusqu'à la porte du jardin. Là, elle lui mettait une fleur à la boutonnière; elle relevait dans la poche de sa veste le coin d'un mouchoir qu'elle avait inondé de son odeur favorite, et elle l'embrassait en présence de la petite servante, sans gêne, avec une espèce de gloutonnerie.

— Adieu, mon petit...

— Adieu, ma vieille...

Puis elle allait au poulailler visiter ses couvées. Tous ses désirs de cabotine depuis longtemps dégoûtée du public, de vieille prêtresse d'amour, écœurée de ses rites stériles, trouvaient enfin le bien-être dans cette chapelle de fécondité. Elle avait, à toucher les beaux œufs transparents, une volupté de gourmandise, qui la faisait rire toute seule, qui découvrait ses dents d'ogresse.

Elle prolongeait jusqu'au milieu de l'après-midi ces plaisirs rustiques. Elle allait et venait

en savates, en peignoir lâche, ses cheveux défrisés tombant en mèches, les hanches tous les jours plus larges, la croupe tous les jours plus ronde, débordante de tranquillité et de calme bien-être après tant de ballottements de la fortune.

Elle commençait sa toilette à quatre heures, teignait encore ses cheveux, blanchissait ses joues, noircissait ses sourcils, peignait le tour de ses yeux, ensanglantait ses lèvres.

C'était la douloureuse minute de la journée, car maintenant sa tête de clown lui déplaisait. Elle avait peur de l'apercevoir, si durcie par le maquillage. Elle sentait que des cheveux grisonnants et poudrés l'eussent faite malgré tout plus séduisante, mais elle n'osait renoncer au henné et à la céruse par effroi de la transition.

Enfin, sanglée comme une jument pour une course d'obstacles, elle allait attendre son ami à la barrière de la station.

Elle avait fait connaissance des mères de famille qui venaient là, au-devant des maris et

des pères, en peignoir, avec des enfants dans les bras. Beaucoup n'avait point de raison de lui bouder, vivant, comme elle, dans des situations irrégulières. Elle avait conquis les autres en ouvrant sa bonbonnière, en caressant les chevelures bouclées.

Ils dînaient en tête à tête dans le jardin, sous la tonnelle. Et, sans grande dépense, la cuisine était toujours une surprise pour la gourmandise d'Henry. L'ail y dominait avec les échalotes :

— Qu'importe, disait la Mariolle, puisque nous en mangeons tous les deux!

Il n'était plus question de surprendre le palais et d'incendier la bouche. On s'orientait maintenant vers les mystères du mijotage et la délicatesse des fricandeaux.

Après le potage, une sueur légère perlait aux tempes de la Mariolle.

— C'est, disait-elle, mon corset qui me blesse.

Elle s'emportait contre la fabricante.

Henry lui conseillait de se desserrer :

— Tiens, disait-il, je te donne le bon exemple.

Il se dépouillait de sa redingote, il dînait en manches de chemise. Et elle ne se faisait pas prier plus longtemps pour l'imiter dans son goût de l'aise.

Invariablement, après le dîner, ils arrosaient le potager à la lance. La pluie du jet d'eau sur les petites feuilles poussiéreuses, la terreur des chats attirés par l'odeur des couvées, les secouaient d'un rire qui favorisait la digestion. Ils se couchaient de bonne heure, douillets, aimant la plume et le luxe professionnel du lit des courtisanes.

Tous les dimanches Henry allait déjeuner chez ses parents. Ce jour-là, la Mariolle présidait à la toilette de son compagnon. Elle le brossait indéfiniment, lui traçait elle-même une raie dans le dos, lui relevait les moustaches au fer, lui nouait soigneusement sa cravate :

— Je ne veux pas, disait-elle, que ta mère m'accuse de négliger mon petit homme... Et

puis, tiens, voilà la recette pour les confitures de framboises que tu lui as promise. Il serait plus simple qu'elle me chargeât d'acheter les fruits et de les lui confectionner, puisque j'ai une bassine en cuivre... Mais enfin, elle ne veut pas... Elle aime mieux s'en fier à sa cuisinière... Porte-lui la recette. Il ne faut pas la contrarier...

M. et madame de La Mare avaient loué, à la station suivante, sur la même ligne, une petite maison décente et banale, fraîchement repeinte, avec un corridor en courant d'air au sommet du perron et sur le gazon un rocher.

Il y avait dans une plate-bande un petit recul d'ombrage où M. de La Mare pouvait s'asseoir et parcourir ses journaux. Sa femme lui tenait compagnie, en silence. Entre ses mains devenues laborieuses, le crochet ne s'arrêtait plus. Mais ces besognes de charité n'emplissaient pas plus le cœur de madame de La Mare que M. de La Mare n'était réconforté par la lecture des journaux les plus violents de l'opposition. L'un et l'autre, ils vivaient, six

jours de suite, dans l'attente de ce bienheureux dimanche où leur fils viendrait enfin les visiter. Parfois, la mère n'y tenait plus. Elle prenait le train de Paris, elle allait voir Henry à son ministère. Une minute, dans quelque salon d'attente, au milieu des allées et venues, ils causaient sur la banquette :

— Va bien papa ?... Viendrai dimanche...

Souvent, il ajoutait un potin sur les petites cabales de son bureau. Et c'était tout. La mère s'en retournait plus heureuse : elle lui avait trouvé bonne mine, l'air posé, la conscience satisfaite.

Le dimanche matin, dès qu'Henry paraissait à la grille, le père et la mère se levaient avec un empressement d'amoureux. La seule vue de ce chapeau de paille accroché dans le petit couloir, apportait une joie qui leur épanouissait l'âme :

— Tenez, voilà la récolte de ce matin...

Henry tirait de sa veste des œufs tout frais. Il se mettait joyeusement à table, débitait des histoires avec verve, sa serviette accrochée dans

son gilet, sans tarir. Le soir il retournait dîner avec la Mariolle. Mais la maison était encore rayonnante de la lumière, de la chaleur de vie qu'il avait laissées derrière lui. Ses parents en étaient tout réchauffés.

De nouveau assis en face l'un de l'autre, ils jetaient un coup d'œil attendri à la place vide.

Madame de La Mare disait :

— Il est bon, notre fils...

M. de La Mare répondait en hochant la tête :

— Eh oui, le pauvre enfant !...

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8234-4-00. — (Encre Lorilleux).

